



3 1761 03558 7146

PQ

1981

D88

1824



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by
C. Carrington Smith



RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.
—
TOME XIX.

PQ

1981

D88

1824

LE FAUX SAVANT,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR DU VAURE,

Représentée, pour la première fois, le 21 juin
1728.



NOTICE

SUR

DU VAURE.

Aucun biographe, aucun dictionnaire ne donne de détails sur cet auteur. On sait seulement qu'il naquit en Dauphiné, qu'il prit de bonne heure l'état militaire, et qu'il y gagna la croix de Saint-Louis. Dans la préface qu'il a mise en tête de sa pièce, il a défendu l'état de comédien; il rappelle la considération dont ils ont joui chez les Grecs, chez les Romains, et même chez les nations modernes, et finit par dire : « Regardons un bon comédien qui a des mœurs comme un personnage estimable. »

Du Vaure est mort en 1778, mais l'auteur qui nous l'apprend ne dit point dans quelle ville il a fini sa carrière.

PERSONNAGES.

DORIMAN, père de Lucile.

LUCILE, fille de Doriman.

POLYMATHE.

LISIDOR, amant de Lucile.

ARAMINTE, sœur de Doriman.

TIMANTONI, maître de langue italienne.

LISETTE, femme de chambre d'Araminte.

FORTUNÉ, valet de Polymathe.

LA FLEUR, laquais de Doriman.

Plusieurs DOMESTIQUES de suite.

La scène est à Paris, dans la maison
de Doriman.

LE FAUX SAVANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LUCILE, *tout éplorée.*

Non, je n'en puis revenir... Quelle surprise, justes dieux ! A quelle extrémité me vois-je réduite ? Ah ! Doriman, ne vous montrerez-vous jamais mon père que par votre autorité ?... Raisons, prières, larmes, rien n'a pu vous fléchir... Mille projets confus viennent s'offrir à mon esprit, aucun ne me détermine... Tantôt, amante tendre et désespérée, je n'éconte que ma passion ; tantôt, victime des bienséances, je ne veux suivre que mon devoir. Que puis-je donc résoudre ? Ciel ! est-il un combat plus cruel que celui de l'amour et de la vertu ? Dois-je...

SCÈNE II.

TIMANTONI, LUCILE.

TIMANTONI, *mal vêtu, et ayant la prononciation italienne.*

Serviteur très humble, mademیسelle. Je vous prie de m'excuser, si je viens un po pıou tard qu'à l'ordinario; ma j'ai depous avant-hier trois nouveaux accoliers, un milord, una vieilla duchessa et son jıoue peroquet à qui j'ai l'honneur d'apprendre aussı l'italian... Allons, commençons votre leçon. *Parliamo italiano. Vossignoria ha tradotto...*

LUCILE, *l'interrompant.*

Ah! monsieur Timantoni, je ne suis point en état de prendre ma leçon; vous me voyez accablée par les réflexions les plus tristes.

TIMANTONI.

Vous, mademیسelle? des réflexions à votre âge, et tristes encore! *Burlate, signora, burlate!*

LUCILE.

Je parle très sérieusement, mon père est de retour.

TIMANTONI.

O caro padron!.. Louı seroit-il arrivé quelque *accidente*?

LUCILE.

Non, mais je touche au moment qui va me rendre la plus malheureuse personne du monde.

TIMANTONI.

Comment?

LUCILE, *à part.*

Le danger est pressant, parlons... (*à Timantoni.*) Il veut me forcer d'épouser un homme que je hais à la mort.

TIMANTONI.

Grande disposition à devenir sa femme!

LUCILE.

Puissé-je plutôt rester fille toute ma vie!

TIMANTONI.

Rester fille! Y pensez-vous, *cara signora*? Quel est donc lou disgracié mortel qui vous oblige à faire ouu vœu si difficile à remplir?

LUCILE.

C'est monsieur Polymathe; ai-je tort?

TIMANTONI.

Oui, mademiselle, avec votre permissione, vous avez tort, et très grand tort! Vous ne devez point être si fâchée. Mouson Polymathe n'est point grand, ma sa petite taille lui sied bien. Il a, avec oune physionomie d'esprit, un air jovial; bien mis, et pouli, quoique savant; toujours occupé avec des livres; quelquefois à la

cour, souvent à la campagne. C'est un demi-vouage. Vous serez pïou heureuse que vous ne pensez.

LUCILE.

Que vais-je devenir? Quel coup pour un amant dont je suis si tendrement aimée!

TIMANTONI.

Ah! ah! vous avez le cour pris? Votre haine, ni votre chagrin ne me sourprennent pïou. Cela est dans l'ordre.

LUCILE.

Voudriez-vous, mon cher monsieur Timantoni, me rendre un service essentiel, dont je conserverai un éternel souvenir?

TIMANTONI.

Volontiers; je m'estimerai trop heuroux de vous être outile. *Son servitor, ma di core, signorina*; ordonnez. Quel est stou servitcio?

LUCILE.

Je ne puis m'adresser qu'à vous; je le fais avec confiance: vous m'avez toujours paru si bon, si obligeant!

TIMANTONI.

Je souis ravi de faire plaisir quand je lou pouis, et sur-tout aux personnes que j'estime et que je respecte autant que vous, mademiselle.

LUCILE.

Voici une occasion de me prouver votre zèle ; vous savez que monsieur Polymathe loge ici ? Il s'y est rendu le maître : tous les domestiques dépendent de lui. Vous connoissez la contrainte où je suis ? Le temps presse ; oserois-je vous prier d'avertir le comte Lisidor ?

TIMANTONI, *à part.*

L'aventure est plaisante ! je le connois... (*à Lucile.*) Comment diantre, mademیسelle, me prenez-vous per un maître à chanter ou à danser ? Si je voulois les imiter, vous me verriez aussi bien équipé que la plupart de stou messieurs ; j'aurois de biaux habits, montre, tabatière, canne à pomme d'or ; pout-être j'aurois aussi ké... ké... ké... (*faisant le geste du roulement d'une voiture*) la petite chaise. Ma je ne me mêle que d'enseigner l'italian.

LUCILE.

Monsieur...

TIMANTONI, *l'interrompant.*

Il nesera jamais dit dans le monde que Franchischino Timantoni se soit amousé à oun commerce équivoque. Entendez-vous, mademیسelle ! S'adresser à moi, à moi ! me croire capable... Je souis dans une colère !... Attaquer ma réputation !...

LUCILE, *l'interrompant.*

Ne vous fâchez point, monsieur, écoutez-moi.

TIMANTONI.

Dans notre race, de père en fils, nous ne sommes pas partagés des biens de la fortune, à la vérité; mais en échange nous possédons l'honneur, la probité, le désintéressement; ce sont des vertus de famille.

LUCILE.

Ah! je n'en doute pas.

TIMANTONI.

N'ai-je pas refusé, il y a huit jours, deux étous d'oro, de la fille d'un banquier, pour rendre simplement un billet à un mousquetaire? Et un gros caissier ne vouloit-il pas me donner cinquante louiggi, pour lui faciliter une entrevue avec la femme d'un financier, qui étoit aussi mon accolière? Mais tout l'or du Pérou ne me rendroit pas corrompible.

LUCILE.

Je le crois. Ce que j'ai à vous proposer est différent.

TIMANTONI.

Non, je n'écoute rien. C'est mousou Polymathe à qui je dois l'avantage honorable de vous enseigner: il me procure tous les jours des acco-

liers ; et je pourrois le trahir ! Quel cour assez ingrat , assez bas ?... Oh ! oh ! oh ! il y auroit consciensa !

LUCILE.

Mais je vous promets une récompense si solide...

TIMANTONI, *l'interrompant.*

Promesses, promesses inutiles. J'ai une morale incorruptible, vous dis-je.

LUCILE, *lui présentant une montre.*

Acceptez, je vous prie, cette montre d'or.

TIMANTONI.

Elle est à répétition ?

LUCILE.

Oui, monsieur, ces sortes de présents ne se refusent pas.

TIMANTONI, *à part, prenant la montre.*

Je n'ai garde !... (*à Lucile.*) Que les dames persouadent aisément !... Je ne la prends que pour me trouver pion assidon à votre honneur.

LUCILE.

J'en suis convaincue. Courez vite chez Lisidor.

TIMANTONI.

Ma vous ne songez pas...

LUCILE, *l'interrompant.*

Laissons à part votre délicatesse ; je l'achèterai tout ce qu'elle peut valoir.

TIMANTONI.

C'est beaucoup.

LUCILE.

Apprenez-lui que mon père, à peine arrivé de la campagne, m'a déclaré le bizarre dessein qu'il a formé; qu'il me l'a annoncé d'un air absolu; que furieux de ma résistance, il m'a quittée, et ne m'a donné qu'une heure pour me déterminer. Si le comte m'aime, qu'il agisse, qu'il parle, qu'il se déclare.

TIMANTONI.

Signora, si!

LUCILE.

Passez ensuite chez ma tante Araminte. Dites-lui que je la conjure de tout employer auprès de mon père pour le dissuader. Je suis certaine qu'elle lui parlera en ma faveur. Elle hait Polymathe, connoît tout le frivole de son esprit, et m'a dit cent fois que ses intrigues et sa vanité lui tenoient lieu de mérite.

TIMANTONI.

Si Signora.

LUCILE.

Que Lisidor sur-tout fasse agir ses amis; que mon père soit accablé de sollicitations.

TIMANTONI.

Vous aimez fougueusement son jeune homme!

LUCILE.

Ne mérite-t-il pas bien de l'être?

TIMANTONI.

Oui vraiment. Il a l'air noble, la jamba bien faite, beau. Il me rassemble ouï pou de visage. Il a été mon accolier; et, malgré sa naissance et la profession des armes, il eoultive les sciences et les beaux-arts. Votre choix ne peut être blâmé. *Lasciate far a mi*. Je vais de ce pas chez lui. S'il n'y étoit pas, je loui laisserai une lettre qui l'informerà de tout.

LUCILE.

Que ne devrai-je point à vos soins?

TIMANTONI.

Vous y pouvez compter sourcment. Ce n'est pas per votre montre... Ma je vois dans votre amour una delicatessa, una franchisa et una vivacita qui me gagnent lou eour; et, per commencer à vous prouver mon zèle, souivez cet avis. Paroissez soumise à la volonté de monsieur Doriman. Faites piou, témoignez de la tendresse à Polymathe.

LUCILE.

Moi, affecter de la tendresse pour lui? Je n'ai point l'art de masquer mes sentiments; je suis née sincère.

TIMANTONI.

Per pou que vous lui fassiez bonne mine, son amour-propre fera le reste. Allons, dissimoulez un pou. Cela ne coûte rien aux dames.

LUCILE.

Quand je pourrois m'y résoudre, à quoi cela aboutiroit-il?

TIMANTONI.

A tout. Vos démarches ne seront point examinées : on ne se méfiera pas de vous ; et nous serons à portée de prendre des misoures.

LUCILE.

Je me rends ; je suivrai vos conseils. Allez donc, courez, volez chez Lisidor et chez Araminte, et que j'aie sur-le-champ de vos nouvelles.

TIMANTONI, *en s'en allant.*

Basta ; coussi, subito, subito ! Voilà ouna liçon bien proufitable ! Oh Natoura ! Natoura !

(Il sort.)

SCÈNE III.

LUCILE.

Je ne sais quel heureux pressentiment me flatte contre toute apparence... J'entends mon père.

SCÈNE IV.

DORIMAN, LUCILE.

DORIMAN.

Eh bien ! mademoiselle , quelle est votre résolution ? La mienne est prise , comme vous savez.

LUCILE.

Mon père...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Quoi ! mon père ? Vous n'êtes pas déterminée ? Vous avez entendu mes ordres , et je ne manquerai pas de moyens pour les faire suivre.

LUCILE.

Ils seront inutiles , mon père.

DORIMAN.

Inutiles ? Comment ! vous avez la hardiesse...

LUCILE, *l'interrompant.*

Oui , votre autorité ne vous est plus nécessaire. Mes réflexions m'ont changée ; je ne m'écarterai jamais de mon devoir.

DORIMAN.

Je voudrois bien voir le contraire ! Ah ! si vous compreniez l'excès du mérite de monsieur Poly-mathe...

LUCILE, *l'interrompant.*

J'en connois toute l'étendue.

DORIMAN.

Cela ne se peut pas. Il n'y a qu'à moi qu'elle ne peut échapper. Préparez-vous à lui faire un accueil digne de lui.

LUCILE.

Je le recevrai le mieux qu'il me sera possible.

DORIMAN.

En ce cas, je veux bien oublier mes sujets de plaintes là-dessus ; je vous pardonne.

LUCILE.

Quelle bonté !

DORIMAN.

Vous en sentirez toujours les effets quand vous serez soumise à mes volontés. Allez, je suis content de vous.

(Lucile sort.)

SCÈNE V.

DORIMAN.

Voilà ce que produit une bonne éducation. Grace à mon autorité, employée à propos, tous mes desirs sont comblés. J'aime ma fille, et je ne puis mieux la convaincre de ma tendresse qu'en l'associant au destin du plus spirituel, du plus savant, du plus parfait des hommes. Suis-je mau-

vais père? Tant que mes enfants suivront mes ordres, je ne leur ferai aucune violence. (*voyant venir Araminte.*) Mais, que me veut ma sœur? Elle tranche du bel esprit, et sa jalousie contre Polymathe lui fait rabaisser les talents de ce grand génie, toutes les fois qu'elle en trouve l'occasion.

SCÈNE VI.

ARAMINTE, DORIMAN.

ARAMINTE, *à part.*

Non, non, monsieur Timanton! ce mariage ne se fera point. Il faudroit que mon frère fût le plus imbécile... le plus... (*à Doriman.*) Ah! vous voilà, Doriman? Soyez le bienvenu. Vous vous êtes toujours bien porté?

DORIMAN.

Fort bien, à votre service. Votre santé me paroît bonne aussi?

ARAMINTE.

Très bonne. Votre séjour à la campagne a été long; vous devez vous y être bien ennuyé?

DORIMAN.

Pent-on s'ennuyer un seul instant où est monsieur Polymathe? Quelles ressources n'a-t-on

pas avec un homme si admirable? C'est une bibliothèque vivante. Il parle de tout en maître : il raisonne de tout ; il sait tout.

ARAMINTE.

Permettez-moi de n'être pas de votre sentiment. Eh ! mon frère , si la vie d'un homme suffit à peine pour approfondir un art ou une science , devez-vous croire qu'il y ait quelqu'un qui les possède toutes?

DORIMAN.

Je crois ce que je vois. C'est un génie privilégié : il est universel, vous dis-je. Toutes les sciences semblent être nées avec lui. C'est le roi des beaux esprits.

ARAMINTE.

Quelle prévention !

DORIMAN.

Prévention? N'en est-ce pas une horrible de ne pas penser comme moi de l'auteur illustre de tant d'ouvrages différents? C'est un grand homme! il me dédie des livres. Son commerce m'instruit, sa conversation est remplie de bons mots, légère, délicate, amusante, enjouée. Il est fort aimable, contre la coutume de la plupart des savants, qui apprennent tout, excepté l'art de plaire. Plus je l'approfondis, plus je le trouve au-dessus de sa réputation.

ARAMINTE.

Sa réputation n'est pas si bien établie que vous le pensez. J'ai entendu dire à une infinité de personnes éclairées dont il est fort connu, qu'il court sans cesse après l'esprit ; qu'il est captieux dans ses raisonnements ; recherché, précieux même dans ses expressions ; bizarre dans ses idées. Ils soutiennent qu'il se pare des pensées d'autrui ; qu'il a plus de manège que de science. Ils veulent que sa présomption et ses airs suffisants soient une preuve certaine de son ignorance.

DORIMAN.

Ces gens, et tous ceux qui raisonnent comme eux, sont eux-mêmes des ignorants, des envieux, des extravagants.

ARAMINTE.

Pourrois-je obtenir d'être écoutée sans emportement ?

DORIMAN.

Peut-on de sang-froid entendre appliquer à un si galant homme le portrait d'un pédant ?

ARAMINTE.

Ne vous y trompez pas ; la pédanterie est plus souvent attachée à l'esprit qu'à la profession. Le moule, je dis même le grand monde, en a autant que le collège ; et ce nom me semble dû à ceux

qui, décidant toujours avec autorité, prennent l'air de maîtres dans les conversations. Gens d'un esprit singulier et satirique, rien ne leur plaît : ils donnent leur goût pour règle ; ils se croient les seuls dispensateurs de la gloire. Enorgueillis d'une teinture superficielle et de quelques termes de l'art, ils prétendent passer pour universels ; ils sont en liaison avec les savants les plus célèbres. Ils connoissent, il est vrai, les noms de tous les auteurs, la matière qu'ils ont traitée, les bonnes éditions, le titre de tous les livres ; mais ils ignorent ce qu'ils contiennent ; ou s'ils en savent une partie, ils en font un si mauvais usage, qu'on doit, ce me semble, préférer une ignorance modeste et aimable à un savoir orgueilleux et malin.

DORIMAN, *ironiquement.*

On ne doit point appeler de vos décisions ; une savante telle que vous...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Je serois fâchée qu'on m'accusât de vouloir le paroître : c'est un titre que l'usage interdit à mon sexe ; mais ce même usage ne m'ordonne point d'apprécier plus qu'il ne faut un homme très médiocre.

DORIMAN.

Allons, ferme, courage, madame le bel esprit !

ARAMINTE.

De grace , point d'injures.

DORIMAN.

Voyons à qui vous accorderiez votre estime.

ARAMINTE.

Je l'accorderois à celui dont le savoir seroit utile à sa patrie ; qui ne s'en serviroit que pour guider et instruire de bonne foi ceux qui auroient recours à lui ; qui auroit encore plus étudié le monde et ses usages que les livres ; qui ne se prévaudroit point de sa science, et n'emploieroit jamais ses talents à nuire ; qui auroit le cœur droit, le commerce aimable et simple. Ce doit être là l'ambition du vrai sage, et le but de ses études. Votre homme est le contraste de ce portrait ; glorieux, médisant, satirique, méchant, envieux, méprisant...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Savez-vous bien , madame , qu'il ne me convient pas d'entendre ainsi parler de quelqu'un qui doit être mon gendre ?

ARAMINTE.

Votre gendre ?

DORIMAN.

Il le sera dès demain.

ARAMINTE.

Cela ne se peut pas.

DORIMAN.

Non?

ARAMINTE.

Non vraiment : son alliance ne vous convient en aucune manière ; et, sans parler des autres avantages que vous devez chercher dans l'époux de ma nièce, songez que le bien de celui-ci...

DORIMAN, *l'interrompant*.

Ah ! c'est où je vous attendois. Comme j'ai toujours pensé que les riches étoient moins heureux par le bien qu'ils ont que par celui qu'ils peuvent faire, je n'ai jamais senti le prix des richesses si vivement que dans cette occasion.

ARAMINTE.

Ce sentiment est noble ; mais il perd bien de son prix par la personne à qui vous l'appliquez.

DORIMAN.

Brisons là-dessus. Il a ma parole ; rien ne peut m'ébranler.

ARAMINTE.

Quel entêtement ! Je n'ai plus qu'un mot à vous dire. Vous savez que j'ai aimé ma nièce, et que je n'ai d'autre dessein que celui de la faire mon héritière.

DORIMAN.

Eh bien ?

ARAMINTE.

Vous ne devez pas compter sur ma succession.

DORIMAN.

Eh! pourquoi?

ARAMINTE.

Je ne veux point, en un mot, qu'un gendre si peu estimable la partage.

DORIMAN.

Madame...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Et je me remarierai, s'il le faut, pour vous en ôter l'espérance. (*à part, en s'en allant.*) Allons préparer notre stratagème. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

DORIMAN.

Quel acharnement! La calomnie et l'envie s'attacheront-elles toujours contre le mérite et la vertu? Pour éviter de nouvelles persécutions, car elle pourroit tourner l'esprit de ma fille, retournons à la campagne, j'y serai plus paisible. (*appelant.*) Lucile! Lucile!

SCÈNE VIII.

LUCILE, DORIMAN.

LUCILE.

Mon père?

DORIMAN.

J'avois oublié de vous dire qu'il faut vous préparer à aller demain à la campagne.

LUCILE, *à part*.

Juste ciel! qu'entends-je?

DORIMAN.

Nous y terminerons votre mariage avec plus de tranquillité.

SCÈNE IX.

TIMANTONI, *restant d'abord dans le fond du théâtre*; DORIMAN, LUCILE.

DORIMAN, *à Timantoni, qu'il aperçoit dans le fond, n'osant approcher*.

Ah! c'est vous, monsieur Timantoni? que n'entrez-vous?

TIMANTONI.

Je vous croyois en affaires, monsieur; et la discrétion que je dois à un signor aussi respectable...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Voilà qui est fini.

TIMANTONI.

Je suis surpris très agréablement de vous voir de retour en bonne santé.

DORIMAN.

Fort bonne.

TIMANTONI.

Au moins, monseigneur, j'ai été fort assidu; mademoiselle n'a pas perdu son temps. Souhaitez-vous que je lui donne sa leçon en votre présence? Vous verrez...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Non, ma fille n'en prendra point. Nous partons demain pour la campagne, et à la veille d'un départ, on a des arrangements...

TIMANTONI, *l'interrompant.*

Elle ne prend point de leçon? (*à part.*) Ce n'est pas là mon compte. (*bas, à Lucile.*) J'ai à vous parler. (*à part.*) Je ne sais qu'imaginer. (*à Doriman.*) Pourrai-je avoir l'honneur de voir monsieur Polymathe?

DORIMAN.

Il n'est pas revenu.

TIMANTONI.

J'en suis fâché. Je voudrais qu'il fût céans.

DORIMAN.

Pourquoi?

TIMANTONI.

Per ouna question très importante.

DORIMAN.

De science, sans doute?

TIMANTONI.

C'est ouna question fort singoulière.

DORIMAN.

Vous n'aurez qu'à venir.

TIMANTONI.

Il faut que je reste ; sa décision est nécessaire.
Je l'attendrai ici, si vous lou trouvez bon.

DORIMAN.

Vous êtes le maître. (*à Lucile.*) Ne perdez point
de temps ; donnez les ordres pour notre départ.

TIMANTONI.

Avec votre permission, monsou : mademiselle
ayant beaucoup d'esprit et oun grand ousage du
monde, ainsi que vous, monsou, je souis bien
aise, en attendant monsou Polymathe, de savoir
aussi votre sentiment à l'oun et à l'autre : voici
lou fait. Je sors de chez oun de mes accoliers. (*bas,*
à Lucile.) De chez monsou Lisidor. (*haut.*) Où il
y avoit bonne et nombreuse compaguie. (*bas à Lu-*
cile.) Je l'ai trouvé seul. (*haut.*) On a mis la con-
versation sur le retour qu'exigeoit la reconnois-

sance. Écoutez bien , mademiselle , la reconnoissance. On suppose que quelqu'oun eût les pïou essentielles obligations à oun homme , comme de l'avoir , par sa borsa , mis à son aise (*à part.*) Il m'a donné la sienne... (*haut.*) L'avoir par son crédit et par ses soins , tiré de prison... (*à part.*) Je pourrois bien y aller, si tout ceci étoit découvert... (*haut.*) Avoir exposé sa vie per loui et autres cas semblables. On demande si celoui qui a reçou tant de plaisir pout , sans se déshonorer, être médiateur de ses amours , les favoriser , loui faciliter les moyens de voir sa maîtresse , loni dire, en présence des surveillants , qu'elle verra son amant , qu'elle le verra tendre , fidèle , prêt à tout entreprendre... (*bas, à Lucile.*) Avez-vous compris , signora ? (*haut.*) Prêt à tout entreprendre. Voulez-vous que je répète ?

LUCILE.

Il n'en est pas besoin, j'ai tout compris à merveille.

TIMANTONI.

Bon ! marque de grand jougement. Après donc plusiours discours , fort animés entre oun vïoux commandour et oun jeune colonel , ils ont fait ouna gajoura de deux cents luiggi doro. Lou commandour soutient ces démarches pou convenables à la probité ; lou militaire prétend lou contraire.

L'assemblée a été si partagée, qu'ils s'en sont remis à la décision de l'illoustre monsou Polymathe, et ils m'ont prié de la lui venir demander.

DORIMAN.

Ils ne pouvoient pas mieux s'adresser.

TIMANTONI.

C'est de quoi tout le monde convient. (à *Lucile*.) Quel est votre sentiment là-dessus, mademیسelle? (à *Doriman*.) Je demande en premier lieu l'avis de mademیسelle. Perché je le demande? Perché il faut qu'oune jeune personne s'accoutoume à prendre son parti d'elle-même dans des circonstances aussi délicates. (à *Lucile*.) Ainsi, que pensez-vous?

LUCILE.

Je crois que le motif doit justifier les démarches de cet ami, le faire persévérer, agir vivement.

TIMANTONI.

Oh! ché brava, signora! (à *Doriman*.) Et vous monsou, qu'en dites-vous?

DORIMAN.

J'imaginerois l'honneur un peu blessé. Mais, vous-même, quel est votre sentiment?

TIMANTONI.

Le mien a été, sans contredit, celui de mademیسelle et dou colonel. Je hais si fort l'ingratitude, qu'il y a oune personne dans le monde

per qui je pousserois les choses pîou loin. A l'exemple de ce Romain, je lui céderois ma femme, s'il en étoit amoureux.

DORIMAN.

Ce ne seroit peut-être pas là un service d'ami.
(à Lucile.) Allez.

TIMANTONI, à Lucile.

Mademîselle, n'oubliez pas ce que je vous ai appris. Per cet effet, tradouîsez, lîsez, rappelez-vous mes liçons, et sur-tout la dernière.

LUCILE.

Je ne néglîgerai pas vos avis. (*Elle sort.*)

SCÈNE X.

DORIMAN, TIMANTONI.

TIMANTONI.

C'est lou moyen de faire dou progrès. Qui n'avance pas, en bien des choses, recoule. N'est-il pas véritable, monsou?

DORIMAN.

Ouî, rien de plus vrai.

TIMANTONI.

Vous voyez, monsou, mon attention à remplir mon petit devoir? Il faut toujours s'acquitter avec distinction des choses qu'on nous confie.

DORIMAN.

Je sais à quoi m'en tenir. Aussi à notre retour vous commencerez à enseigner mon fils aîné.

TIMANTONI.

Mon zèle per lui sera égal, persouadé qu'il me contentera aussi bien que mademiselle. Mais, à propos de monsou votre fils, avez-vous remplacé son précepteur?

DORIMAN.

Non, pas encore. En connoîtriez-vous quelqu'un capable?

TIMANTONI.

Oui, monsou, j'en sais ouu. Si par bonheur il n'étoit pas placé; car trois ou quatre seigneurs le sollicitent. C'est ouu excellent sujet. Il a piou d'un talent : il seroit très utile à mademiselle votre fille.

DORIMAN.

A ma fille? Il ne s'agit point...

TIMANTONI, *l'interrompant.*

Je vous demande pardon, je confondois.

DORIMAN.

Informez-vous-en sans perdre de temps; vous me ferez plaisir.

TIMANTONI.

Attendant l'arrivée de monsou Polymathe, je vais passer chez notre homme. S'il n'est pas placé,

je vous l'enverrai. Il vous ravira , vous surprendra.

DORIMAN.

Je souhaite qu'il convienne à notre illustre ami. J'ai quelques ordres à donner. Allez au plus tôt.

TIMANTONI, *faisant quelques pas pour sortir.*
J'y vais de ce pas, je vous jure.

DORIMAN, *le rappelant.*

Hé? hé? Assurez-le que je lui ferai des conditions si avantageuses, qu'il me donnera la préférence.

TIMANTONI, *revenant.*

C'est ouñ virtuoso qui n'agit, comme moi, que per honour, et point dou tout par intérêt.

DORIMAN.

N'importe, chacun doit vivre de ses talents.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

TIMANTONI.

Oui, c'est fort bien dit, chacun doit vivre de ses talents. Allons mettre les nôtres en ousage per servir nos deux amants. (*voyant paroître Fortuné.*) Je crois voir le valet de monsou Polymathe. Sondons adroitement ses dispositions per son maître. Il peut nous être outile.

SCÈNE XII.

FORTUNÉ, *chargé d'une sphère, d'un astrolabe, d'une lunette d'approche, et de cartes, qu'il pose sur une table*; TIMANTONI,

TIMANTONI.

Ah! c'est vous, monseu Fortuné? Qu'apportez-vous là? Vous êtes bien essoufflé.

FORTUNÉ.

On le seroit à moins. Je porte le monde entier sur mes épaules.

TIMANTONI.

Ah! je vois ce que c'est.

FORTUNÉ.

J'avois peur de trouver mon maître de retour; j'ai fait diligence. Il ne me donne pas un moment de repos. Depuis notre arrivée j'ai couru la moitié de la ville. Il m'a chargé de vingt commissions. A peine ai-je pu sabler une bouteille de vin, tout seul. Je n'ai pas seulement eu le temps de voir l'objet de ma tendresse. Mon maître connoît tout Paris... Ouf!

TIMANTONI.

C'est un illustre fort estimé; un savant du premier ordre, qui a beaucoup de puissants amis. Il vous fera parvenir.

FORTUNÉ.

En effet, je m'en aperçois depuis que je suis à son service. Il a changé mon nom; au lieu de Normand, il m'a baptisé Fortuné. Voilà, je crois, la seule preuve de crédit que j'aurai de lui.

TIMANTONI.

Votre condition chez un pareil maître doit être un poste bien brillant?

FORTUNÉ.

Je voudrais que quelque curieux en eût envie! Savez-vous bien, signor Timantoni, que vous voyez en moi son laquais, son intendant, son valet de chambre, son cuisinier, son secrétaire et son lecteur.

TIMANTONI.

Avec tant d'emplois, votre fortune sera bientôt faite.

FORTUNÉ.

Effectivement : je suis laquais sans gage, intendant sans régie, valet de chambre sans profit, cuisinier sans provisions, secrétaire sans tour de bâton, et lecteur de mauvais ouvrages.

TIMANTONI.

De mauvais ouvrages?

FORTUNÉ.

Oui; ce sont les siens qu'il me fait lire. Oh! que je me repens bien d'avoir quitté le maître que je

servois au Mans ! Il vouloit me faire de robe. Je serois , à l'heure qu'il est , sergent ou greffier. Peut-être je serois parvenu jusques au rang distingué de procureur. J'ai toujours eu de bonnes inclinations. Je me verrois dans le chemin de la fortune ; et , depuis deux ans que je sers celui-ci , je suis encore à toucher le premier mois de mes gages.

TIMANTONI.

Vous me surprenez.

FORTUNÉ.

Vous ne connoisscz pas mon maître ; il est savant , c'est tout dire. Il ressemble à tous les autres. Ces messieurs sont-ils mal dans leurs affaires , ils ne sauroient payer. Sont-ils riches , ils sont avares. Mais je n'en serai plus la dupe , et si jamais je sers encore un auteur , il faudra qu'il me donne un bon répondant.

TIMANTONI.

Comment ?

FORTUNÉ.

Oui ; une caution pour mes gages.

TIMANTONI.

Cela est de fort bon sens... (*à part.*) Je crois qu'il ne sera pas impossible de le mettre dans nos intérêts.

FORTUNÉ.

J'aurois déjà quitté celui-ci, sans la facilité qu'il me donne à voir souvent une fille que j'adore.

TIMANTONI.

Une fille aimable, sans doute ; car un vainqueur tel que vous fait par son choix seul l'apologie de sa conquête.

FORTUNÉ.

Aimable!... Pouf!... Vous êtes à cent piques de sa juste valeur. C'est une taille d'impératrice, des yeux de reine, un nez de princesse, une bouche de marquise, une gorge de grisette, une jambe et un pied de dansense.

TIMANTONI.

Voilà un portrait bien noble.

FORTUNÉ.

Et ragoutant, n'est-ce pas? Mais son esprit est encore plus parfait que sa figure. Elle parle de tout ; elle lit les livres nouveaux ; elle fait quelquefois de petites chansons très jolies. Elle sait fort bien jouer la comédie. Elle raille avec finesse les sots qui s'en font accroire. Elle ne parle mal de personne, pas même de ses maîtres ; et quoiqu'elle ait autant d'esprit qu'on en peut avoir, quand nous sommes tête à tête, elle n'en a pas plus que moi.

TIMANTONI.

C'est là lou véritable... Peut-on vous demander lou nom de ç'ta persona charmante?

FORTUNÉ.

Je vous ai dit que mon maître me facilitoit les moyens de la voir : c'est la suivante de madame Araminte. Nous allons chez sa maîtresse, sa maîtresse vient ici; cela forme un cours de visites agréables, qui me dédommage des désagréments de ma servitude.

TIMANTONI.

Quoi! c'est Lisette! cette gracieuse personne?

FORTUNÉ.

Elle-même.

TIMANTONI.

Ah! malheureux Fortuné.

FORTUNÉ.

Qu'y a-t-il donc?

TIMANTONI.

Vous êtes perdou.

FORTUNÉ.

Eh! pourquoi?

TIMANTONI.

Il n'y a plus de Lisette per vous.

FORTUNÉ.

Ah! la perfide, l'ingrate, la coquette!

TIMANTONI.

Que vous a-t-elle fait?

FORTUNÉ.

Je n'en sais rien. C'est vous qui dites que je la perds.

TIMANTONI.

Apprenez l'obstacle invincible qui vous sépare de ç'ta pauvre Lisetta. Madame Araminte, sa maîtresse, ne sauroit souffrir mon sou Polymathe. Tout ce qui lui appartient lui déplaît. Elle défendra à sa souivante de vous parler, de vous voir. Ah! pauveretto!

FORTUNÉ.

Eh! que fandroit-il faire pour empêcher tout cela?

TIMANTONI.

Trahir votre maître.

FORTUNÉ.

Que le diable l'emporte, s'il veut! Qu'est-ce que cela me fait à moi?

TIMANTONI.

Et vous serez sour, en le trahissant, douna bona récompense.

FORTUNÉ.

Ce n'est pas là la question; je le trahirai pour rien, et la récompense sera par-dessus le marché.

TIMANTONI, *à part.*

Il est à nous. (*à Fortuné.*) Voici lou fait. Madame Araminte s'intéresse per oun comte, bien gentilhomme, de mes amis, nommé Lisidor, qui est amoureux de mademیسelle Loucile.

FORTUNÉ.

Elle fait fort bien.

TIMANTONI.

Monson Doriman, entété de ton maître, loui vont donner sa fille.

FORTUNÉ.

Il fait fort mal.

TIMANTONI.

Il s'agit, per rompre ç'tou mariage, de trouver quelque expédient. Ma, per agir avec plous de soureté, il faut que tou sois des nôtres.

FORTUNÉ.

Il est vrai que je puis vous aider beaucoup.

TIMANTONI.

Pouvons-nous compter sour toi?

FORTUNÉ.

Oui; je suis tout à vous, pourvu que Lisette soit à moi.

TIMANTONI, *d'un air important.*

Je te la donne.

FORTUNÉ.

Est-ce vous qui donnez aussi la récompense?

TIMANTONI.

Non ; c'est monsou Lisidor.

FORTUNÉ.

Ah ! tant mieux, car vous auriez l'air de la garder pour vous. Allons, que faut-il faire pour tromper le généreux Polymathe ?

TIMANTONI.

Avertir mademیسelle Loucile que tou es dans nos intérêts ; loui dire qu'elle imagine quelque stratagème per non point partir ; car son père veut la mener à la campagne dès ce soir ; qu'elle feigne des coliques, des migraines... des vapeurs... là... quelqu'ounes de ces maladies qui obéissent aux dames. Dis-loui aussi que, sous quelque figure que paroisse son amant, elle ne témoigne point ounة surprise qui pourroit la trahir.

FORTUNÉ.

Ce sera mon premier soin.

TIMANTONI.

S'il faut porter des lettres, rendre les réponses...

FORTUNÉ, *l'interrompant.*

Oui ; en faire même ? Je suis votre homme. Mais, à propos de porter des lettres, vous me paraissez pour le moins aussi habile à ce métier-là que moi.

TIMANTONI.

Je ne serai pas toujours à portée d'être utile à ces jeunes gens ; et toi, tu demoures dans la maison ; tu nous tiendras sous les avis.

FORTUNÉ.

Je vous entends ; je serai comme troupe légère et auxiliaire.

TIMANTONI.

Sois-nous fidèle, tu seras heureux. Je vais avertir madame Araminte que tu es entré dans notre parti, et qu'elle se prépare à t'accorder Lisette. Va t'acquitter de la commission que je t'ai donnée par Loucile, et sois sous de ton mariage avec ta belle maîtresse. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

FORTUNÉ.

Oui, oui, monsieur le maître de langue, j'y cours ; mais soyez sûr, vous, que vous ne montrerez jamais l'italien à ma femme ni à mes filles.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

ARAMINTE.

Oui, la résolution en est prise; je veux servir mon frère malgré lui-même. Ma nièce m'est trop chère pour que je néglige rien de ce qui peut faire sa félicité.

SCÈNE II.

LISETTE, *vêtue superbement, en femme de qualité*; ARAMINTE.

ARAMINTE.

Approchez, Lisette. (*examinant la parure de Lisette.*) Que vous voilà brillante!

LISETTE.

Vous m'avez ordonné de l'être, madame; mais je suis moins sensible au plaisir de vous paroître telle qu'à celui de vous obéir.

ARAMINTE.

Le plaisir d'obéir est grand quand il flatte

notre vanité. Vous voilà mise à merveille ; et, avec un minois si joli, je doute que Polymathe vous résiste. Vous me frappez moi-même.

L I S E T T E.

J'espère de remporter la victoire sur lui, puisque je plais à une personne de mon sexe.

A R A M I N T E.

Songez enfin que le bonheur de ma nièce dépend du succès de notre entreprise. Votre récompense est certaine. J'ai voulu prévenir Lucile sur ce que nous allons faire ; mais il ne m'a pas été possible. On m'a dit qu'elle étoit avec son père. Il faut, en attendant, qu'elle vous cache dans son appartement, jusqu'à ce que vous trouviez l'occasion favorable de vous montrer à Polymathe.

SCÈNE III.

FORTUNÉ, ARAMINTE, LISETTE.

A R A M I N T E, à *Fortuné*.

Ah ! te voilà Fortuné ?

F O R T U N É.

Vous voyez en moi, madame, un des chefs principaux de la conjuration.

A R A M I N T E.

Monsieur Timantoni vient de m'assurer que tu nous servirois contre ton maître.

FORTUNÉ.

Oui, oui; ne doutez point de ma fidélité à le bien trahir... (*montrant Lisette, qu'il ne reconnoît pas d'abord.*) Mais qui est cette dame?

ARAMINTE.

Une comtesse, arrivée depuis peu de province. Elle est de mes amies, fort discrète, et nous pouvons tout dire devant elle.

FORTUNÉ, *reconnoissant Lisette.*

Une comtesse? Vous vous moquez, c'est Lisette... Ah! je suis perdu! Elle a fait fortune... (*à Lisette.*) Qui t'a si bien équipée, dis-moi?

LISETTE, *à Araminte, avec un ton de dignité.*

Quel est cet impertinent, ma chère?

ARAMINTE.

Il vous prend pour ma femme de chambre. Cela est trop plaisant!

LISETTE.

Pour votre femme de chambre? Quelle insolence! Suis-je donc taillée en soubrette? Une dame comme moi, une personne de ma qualité... (*à Fortuné.*) Si j'appelle mes gens, je vous ferai donner cent coups d'étrivières.

FORTUNÉ.

Apprenez, madame la comtesse, si vous l'étes, car cela me feroit donner au diable; apprenez, dis-je, que je vous fais bien de l'honneur en vous

prenant pour ce qu'il y de plus aimable dans le monde.

LISETTE.

Cela étant, je te le pardonne.

FORTUNÉ.

Et que la seule différence qu'il y ait de vous à elle, c'est qu'elle a des graces à l'impromptu, et que les vôtres sont étudiées.

LISETTE, *avec son ton ordinaire et un geste familier.*

Tu te trompes, mon cher ; je ne suis point affectée.

FORTUNÉ.

Ah ! parlez-moi de ce petit geste-là ! il vous rapproche de Lisette : elle ne perd plus rien à vous ressembler... Allons, allons, finissons cette mascarade ; reprends tes habits, et regagne ma confiance, que ceux-ci pourroient bien te faire perdre.

ARAMINTE.

Tu la reconnois donc absolument ?

FORTUNÉ.

Voyez, que cela est difficile ! Ceux qui changent d'état et d'habits se méconnoissent souvent eux-mêmes ; mais ils sont toujours reconnus des autres.

ARAMINTE.

Lisette, mettez-le au fait de ce déguisement.

LISETTE, à *Fortuné*.

On t'a dit que madame vouloit rompre le mariage de sa nièce avec ton maître, et la donner à un jeune homme, riche, aimable, et de condition?

FORTUNÉ.

Qu'est-ce que ces beaux habits ont de commun avec cela?

LISETTE.

Je suis une jeune veuve de province.

FORTUNÉ.

Je te croyois fille?

LISETTE.

L'animal!

FORTUNÉ.

Allons, c'est la même chose.

ARAMINTE.

Elle a soixante mille livres de rente.

FORTUNÉ.

Cela n'est pas mauvais.

LISETTE.

Et je suis amoureuse de Polymathe.

FORTUNÉ.

Ah! coquine!

LISETTE.

Laisse-moi donc achever... Je lui offre ma main.

FORTUNÉ.

Je n'écoute plus rien. Comment donc ! c'est sur moi que tout cela retombe ? Oh ! je vais y mettre bon ordre.

LISETTE.

Que vas-tu faire ?

FORTUNÉ.

Avertir monsieur Doriman de tout, afin que mon maître épouse la nièce de madame. Va, infidèle, tu attendras du moins qu'il soit veuf pour l'épouser, lui.

ARAMINTE.

Ne vois-tu pas que c'est un stratagème pour tromper Polymathe ? Il est vain et très intéressé. Il faut en convaincre mon frère, lui faire voir que ton maître n'a pour lui qu'une fausse amitié. Nous aurons peut-être d'autres moyens pour le dissuader de sa science. Si nous venons à bout de ces deux choses, Lisidor obtient Lucile dès ce soir. Je vais chez moi attendre le succès de tout ceci. (*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

LISETTE, FORTUNÉ.

LISETTE.

Me croyois-tu capable d'aimer ton maître, tout de bon?

FORTUNÉ.

Ce ne sera donc qu'une feinte?

LISETTE.

Vraiment non. Tu vois que tout ceci n'a que l'ombre de l'infidélité.

FORTUNÉ.

Ah! ma chère Lisette, je tremble. L'ombre de l'infidélité se réalise en passant par l'esprit d'une femme.

LISETTE.

Je te conseille de moraliser! C'est bien à un homme de ton état que tant de délicatesse est permise.

FORTUNÉ.

Future moitié de moi-même, je vous avertis que je suis très chatouilleux sur l'article de l'honneur.

LISETTE.

Tes craintes avec moi seroient mal fondées.

FORTUNÉ.

Que je pense là-dessus en petit bourgeois.

LISETTE, *avec un geste affectueux.*

Va, va, je t'aimerais trop pour te tromper.

FORTUNÉ.

Paroles charmantes !... geste amoureux !... (*Il lui baise la main.*) Main aimable !

LISETTE, *retirant sa main.*

Allons, finis donc... petit badin...

FORTUNÉ.

Plus je te vois, et plus je sens... Ta parure augmentant encore tes charmes... (*montrant son cœur.*) J'ai là une émotion... le contentement... la joie... un desir violent... Minois friand !... (*Il veut l'embrasser.*) Que je t'embrasse !

LISETTE.

Petit bourgeois, vous vous émancipez.

FORTUNÉ.

Pardon, madame la comtesse.

LISETTE.

Ne perds point de temps. Tâche de m'introduire dans le cabinet de mademoiselle Lucile.

FORTUNÉ.

Ne serois-tu pas mieux dans le mien ?

LISETTE.

Et d'abord que Polymathe sera seul, tu m'annonceras.

FORTUNÉ.

Joli emploi!... Je t'écouterai ; au moins je verrai tout.

LISSETTE, *en s'en allant.*

Va , tu ne serois pas le premier jaloux que l'on auroit attrapé en sa présence.

FORTUNÉ, *en reconduisant Lisette.*

Cela est fort heureux!... Bonnes dispositions!
(*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

TIMANTONI, *bien vêtu.*

Notre préceptour sera ici dans oune hora. Je viens en avertir monsou Doriman. Le signor Lisidor m'a gratifié de cet habit. Je l'ai accepté per loui faire plaisir. Mes accoliers no marchanderont plous avec moi. L'équipage donne dou poids au mérite. Quand je songe que trois années de peines et de soins ne m'auroient pas valou ce que je viens de gagner en oune quart d'houra d'ambassade amoureuse, je ne m'étonne piou si tant d'honnêtes gens font ce métier. Il est fort bon, tout-à-fait loucratif. Je me repens de ne m'en être pas mêlé ploutôt. Je tâcherai de réparer le temps perdou ; et, d'abord que je serai riche, je redeviendrai bonnête homme. Les hou-

maines se donneroient tout entiers à la vertu, si elle étoit récompensée. Je leur pardonne presque de s'en éloigner lorsqu'elle ne conduit pas à la fortune.

SCÈNE VI.

FORTUNÉ, TIMANTONI.

FORTUNÉ, *sans reconnoître d'abord Timantoni.*

Monsieur demande-t-il quelqu'un ici? (*le reconnoissant.*) Comment diantre! je ne verrai que des métamorphoses?

TIMANTONI, *fièrement, en lui présentant une bourse.*

Tiens, mon ami, voilà cinquante pistoles que je te donne de la part de monseigneur Lisidor.

FORTUNÉ, *prenant la bourse.*

Ne vous a-t-il donné que cela?

TIMANTONI.

Non, en conscience.

FORTUNÉ.

Fouillez-vous.

TIMANTONI.

Je suis exact.

FORTUNÉ.

Mais savez-vous bien que vous voilà déguisé à merveille?

TIMANTONI.

Ce n'est point ouu déguisement ; c'est ouna paroura. J'avois tantôt mon habit de campagne. Madame la comtesse est-elle ici ?

FORTUNÉ.

Je viens de la conduire dans la chambre de Lucile. Mais voici monsieur Doriman.

SCÈNE VII.

DORIMAN, TIMANTONI, FORTUNÉ.

DORIMAN, à *Fortuné*.

Où as-tu laissé ton maître ?

FORTUNÉ.

Chez son libraire.

DORIMAN, à *Timantoni*.

Ah ! monsieur Timantoni...

TIMANTONI, *l'interrompant*.

Monsou, j'ai trouvé notre jounne homme ; je loui ai proposé d'être lou préceptour de monsou votre fils. « Quoi ! a-t-il dit, du fils de monsou « Doriman, de ce gentilhomme dont tout le monde « dit tant de choses avantageuses ? J'accepte lou « parti ; j'infouse ma science à toute sa famille. »

DORIMAN.

Que je vous ai d'obligation ! qu'il vienne donc , je l'attends.

TIMANTONI.

Vous l'allez voir bientôt ici en bonne et nombreuse compagnie.

DORIMAN.

Quoi ?

TIMANTONI.

Il amène avec lui la Grèce, Rome, l'Égypte, l'Arabia...

DORIMAN, *l'interrompant*.

Où veut-il que je loge tout cela ?

TIMANTONI.

Monseigneur, c'est sa bibliothèque.

DORIMAN.

Ah ! je vous entends. Faites-le venir, je vous prie.

TIMANTONI.

Je vais le chercher. Je souhaite qu'il soit du goût de monseigneur Polymathe.

DORIMAN.

Je brûle d'impatience de le lui voir examiner ; car il n'est rien que monseigneur Polymathe ignore.

TIMANTONI.

Et notre précepteur sait tout.

FORTUNÉ.

Voilà un homme unique.

TIMANTON.

Il entend les langues, la philosophia, l'architectoura, la scoultoura, la mousique, la peintoura. Il sera ici dans demi-houra. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

DORIMAN, FORTUNÉ.

DORIMAN.

Quand il ne posséderoit que le demi-quart de ces sciences, ce seroit encore un homme très profond.

FORTUNÉ.

Il ne lui manque plus que de savoir l'arithmétique et l'orthographe, comme moi... Mais voici mon maître.

SCÈNE IX.

POLYMATHE, DORIMAN, FORTUNÉ.

DORIMAN, à *Polymathe*.

Ah! mon cher ami!

POLYMATHE, à *la cantonade, en apercevant Doriman*.

Persécutions en pure perte. La cour, la ville, les étrangers, attendront... Laissez-moi.

DORIMAN, *à part, en allant voir à qui parle*
Polymathe.

Qu'est-ce?

POLYMATHE, *à part, mais de manière à être*
entendu de Doriman.

Il part. Que je suis soulagé!

DORIMAN.

A qui en avez-vous?

POLYMATHE.

Il y a des instants où je voudrois être le plus
ignoré et le plus ignorant des mortels.

DORIMAN.

Pourquoi cela?

POLYMATHE.

Argante, le tenace Argante...

DORIMAN.

Eh bien! Argante?

POLYMATHE.

Me rencontrer, me prier, me presser, m'obsé-
der, a été même chose. Il veut me graver malgré
moi. Quel acharnement!

FORTUNÉ, *à part.*

Voilà ce que disent tous ceux qui se font graver
eux-mêmes. J'ai envie aussi de me faire graver :
ma figure est assez curieuse pour...

DORIMAN, *à Polymathe.*

Vous devez cette satisfaction à vos amis ; vous

la devez au public, avide de voir votre portrait à la tête de vos ouvrages.

POLYMATHE.

Je ne suis point assez décidé.

DORIMAN.

Quelle modestie ! C'est un homme comme vous qu'il faut transmettre à la postérité, et non pas un nombre infini de gens à talents médiocres, dont les antichambres sont tapissées.

POLYMATHE.

Il imagine la chose si sûre, qu'il a déjà fait faire le dessin de l'estampe, et l'inscription par Silvandre.

DORIMAN.

Par Silvandre ? Elle sera fort bien. Il est, après vous, le plus grand poète de son siècle.

POLYMATHE.

Il brille à gauche. Son génie est assez poétique ; inégal pourtant. Il a quelque savoir ; il est d'un bon commerce, poli, doux, généreux ; s'il étoit plus honnête homme et moins fou, il seroit accompli.

DORIMAN.

Je veux faire présent de cette estampe à tous mes amis.

POLYMATHE.

Il va m'arriver pis. On me menace d'une statue.

DORIMAN.

Comment?

POLYMATHE.

Quelques gens en place et plusieurs seigneurs ont escamoté ma figure.

DORIMAN.

Qu'est-ce à dire?

POLYMATHE.

Non contents d'avoir fait faire furtivement mon buste, ils ont ordonné ma statue. Ce tour est cruel, épouvantable!

DORIMAN.

Tant mieux, morbleu! tant mieux. Cela prouve leur estime pour vous, et fera honneur à la nation.

POLYMATHE.

Votre amitié vous fait illusion.

DORIMAN.

Ah! point... Avoir un gendre auquel on élève des statues! Quelle gloire! je ne me sens pas d'aise. Mon cher ami, vous êtes digne de bien d'autres récompenses.

POLYMATHE.

Venons à ce qui me touche de plus près. Vous avez sans doute annoncé mon mariage à mademoiselle Lucile?

DORIMAN.

Oui, dès que j'ai été de retour.

POLYMATHE.

Comment a-t-elle reçu la proposition?

DORIMAN.

Comme elle le devoit ; soumise à ma volonté, sensible à votre mérite.

POLYMATHE.

Je n'ai point connu de fille de son âge dont l'esprit fût si éclairé... (à *Fortuné.*) Que vous a dit mon imprimeur?

FORTUNÉ.

Rien, monsieur ; il n'étoit pas chez lui.

POLYMATHE.

Vous y retournerez, et vous lui direz qu'il accélère les épreuves de ma *Mythologie chronologique*. Le colporteur viendra-t-il prendre ces petites brochures imprimées en Hollande?... (à *Doriman.*) Pardon.

DORIMAN.

Ah ! faites.

FORTUNÉ, à *Polymathe.*

Oui, monsieur.

POLYMATHE.

Ces deux auteurs surnuméraires viendront-ils me parler ? J'ai de l'ouvrage à leur donner.

FORTUNÉ.

Monsieur Sommaire viendra ; mais monsieur

Mordican a de petites raisons pour ne point sortir de chez lui.

POLYMATHE.

Comment ?

FORTUNÉ.

Il a eu une dispute vive avec un jeune officier, et il garde la chambre.

POLYMATHE.

Sa prudence tyrannise sa valeur. Je reconnois les enfants d'Apollon. Descendez à mon laboratoire.

FORTUNÉ, *voulant sortir.*

J'y cours.

POLYMATHE, *l'arrêtant.*

Demeurez, et écoutez avant d'agir... (*à part.*) Sont-ce des êtres pensants que ces animaux-là ? Homère, ce dieu des poètes, a dit fort sensément : « Jupiter a ôté la moitié de la cervelle aux « valets. »

FORTUNÉ.

C'est donc Jupiter qui a tort.

POLYMATHE.

Portez-y mon alambic, mes outils. Préparez le fourneau ; nettoyez le creuset... J'ai une expérience chimique à faire, qui exercera furieusement les physiciens.

DORIMAN.

Je crois vous avoir entendu parler...

POLYMATHE, *l'interrompant*.

Oui, vous fûtes témoin d'une conversation avec un jurisconsulte qui, hors les lois, se pique de tout savoir, et qui ne sait rien. A propos de jurisconsulte, je gratifierai bientôt le Palais d'une traduction en vers français, du *Code* et du *Digeste*, pour la commodité des magistrats et des avocats qui n'entendent pas le latin, et dont le nombre augmente journellement.

DORIMAN.

Vous avez toujours des idées admirables. Ce travail sera très utile. Est-il bien avancé?

POLYMATHE.

Il est presque fini; je n'ai plus qu'environ soixante mille vers. Si j'ai été forcé à la longueur dans cet ouvrage, je suis très laconique dans un autre en prose, qui est sous presse. C'est l'éloge et le nom des médecins qui n'ont pas tué leurs malades. Cette brochure ne contient que deux pages.

DORIMAN.

Fort bien, fort bien.

POLYMATHE, *à Fortuné*.

Montez cet astrolabe, cette sphère, ce globe

céleste, et mes grandes lunettes d'approche, au belvédér.

FORTUNÉ.

Je ne sais pas où il faut...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

Quoi! toujours plus ténébreux? Depuis que vous êtes à moi votre esprit ne se développe pas.

FORTUNÉ.

Au contraire, monsieur; vous vous servez souvent de certains mots qui m'embrouillent.

POLYMATHE, *à Doriman.*

C'est un automate.

FORTUNÉ.

Celui-là, par exemple, je ne l'entends pas; mais je me doute bien que c'est une injure.

DORIMAN.

Automate... Automate... Tenez, mon enfant... Automate... c'est une machine... qui se remue dans les animaux par des ressorts... comme une montre... Ah! les tourbillons... la matière subtile... produisent de beaux effets! ..(à Polymathe.) Nous savons un peu la philosophie de Descartes.

POLYMATHE.

Savez-vous bien que vous devenez habile?

DORIMAN.

Je m'en aperçois, grâces à vos conversations.

POLYMATHE.

Voulez-vous vous rendre profond? ayez de fréquents entretiens avec moi. Quand je vous aurai expliqué Aristote et Malebranche, vous comprendrez des choses... des choses qui... ah! des choses incompréhensibles.

DORIMAN.

Voyons, par exemple...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

Avec votre permission, remettons cela à une autre fois.. (*à Fortuné.*) Belvédér est un mot analogue à lui-même. C'est le donjon que j'ai fait construire au plus haut de l'hôtel pour mes observations astronomiques. Entendez-vous?

FORTUNÉ, *voulant sortir.*

Je comprends à l'heure qu'il est.

POLYMATHE.

Non, non; laissez cela : faites les commissions du dehors. On ne sauroit penser à tout; j'ai promis à Damon de lui faire débiter cent souscriptions de son histoire. Dites-lui de me les envoyer.

DORIMAN.

N'est-ce pas cet officier qui vient quelquefois ici?

POLYMATHE

Oui.

DORIMAN.

Quel jugement portez-vous de son livre?

POLYMATHE.

Il écrit comme il combat. S'il m'en croyoit, il feroit de ses écrits ce que les Grecs firent de Troie.

DORIMAN.

L'érudition coule de source chez vous... Ce que les Grecs firent de Troie!... Où est cette Troie dont on parle tant?

POLYMATHE.

Troie est... Où elle étoit?... dans l'Afrique.

DORIMAN.

Dans l'Afrique! En quel endroit, s'il vous plaît?

POLYMATHE.

En quel endroit?... en quel lieu?... Elle étoit où est maintenant Constantinople.

DORIMAN.

On s'instruit toujours avec vous.

POLYMATHE, à Fortuné.

Tout de suite, vous irez sur le quai. Vous direz à Robert que, quelque pressé qu'il soit, je ne puis corriger ses cartes et son livre de géographie de deux mois. Allez; expédiez.

FORTUNÉ, en s'en allant.

Allons plutôt épier le moment d'introduire Lisette. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

DORIMAN, POLYMATHE.

DORIMAN.

A propos, nous repartons incessamment pour la campagne. J'ai fait réflexion que vous seriez accablé de visites, de compliments...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

Tenons mon mariage secret pour quelques jours.

DORIMAN.

Il n'est plus temps : il me faisoit trop de plaisir pour le taire.

POLYMATHE.

Tant pis!... (*à part.*) Sa famille pourra s'y opposer... (*à Doriman.*) Eh bien ! partons. Cela m'épargnera la lecture d'un nombre infini d'épithalames qui vont me pleuvoir de tous côtés. Je vous laisse aller seul chez le dépositaire de la foi publique. En vous attendant, je travaillerai à quelques dissertations pour toutes les académies de l'univers ; ou plutôt je finirai une ode qui doit remporter le prix aux Jeux Floraux, et que me demande un gentilhomme gascon.

(*Doriman sort.*)

SCÈNE XI.

POLYMATHE.

Je m'abandonne tout entier au parti que l'on me propose... N'est-ce pas s'y livrer avec trop de précipitation? Ce mariage est avantageux ; mais est-ce le meilleur que je puisse faire? Puisque Doriman , ce génie borné , a lui-même assez de connoissances pour m'acheter d'une partie de son bien , que ne dois-je point attendre d'un esprit plus éclairé que le sien? D'ailleurs , j'aperçois dans Lucile une indifférence... J'entrevois même un éloignement...

SCÈNE XII.

FORTUNÉ, POLYMATHE.

FORTUNÉ, *à part.*

Ouf! Chienne de commission! Il faut pourtant la faire... (*à Polymathe.*) Monsieur , madame la vicomtesse de Kerbadin demande à vous voir.

POLYMATHE.

Madame la vicomtesse de Kerbadin? Je ne connois personne de ce nom-là.

FORTUNÉ.

C'est une jeune dame , fort jolie , qui a un

carrosse des plus beaux, avec quantité de laquais.

POLYMATHE, *faisant quelques pas pour aller vers la porte.*

Beaucoup d'honneur!... Je vais au-devant d'elle.

FORTUNÉ, *montrant Lisette, qui entre avec une nombreuse suite.*

Il n'est pas nécessaire, la voilà.

POLYMATHE.

Retire-toi.

FORTUNÉ.

Monsieur, je ne suis pas de trop

POLYMATHE.

M'obéira-t-on?

FORTUNÉ, *à part, en s'en allant*
Jarni!

SCÈNE XIII.

LISETTE, *vêtue en femme de qualité, avec un écuyer qui lui donne la main, et suivie de plusieurs laquais*; POLYMATHE.

LISETTE, *à Polymathe.*

Vous serez peut-être étonné de ma visite, monsieur? Je n'ai pas l'honneur d'être connue de vous.

POLYMATHE.

Madame, la surprise est honorablement flatteuse.

(Lisette fait signe à ses gens de sortir, et ils sortent.)

SCÈNE XIV.

POLYMATHE, LISETTE.

LISETTE, *avec vivacité.*

Je suis bretonne, très vive (ma démarche vous le prouve), femme de condition (mes manières le persuadent), alliée à tout ce qu'il y a de mieux dans ce pays (tout le monde le sait), sage quoique libre, jeune et jolie (il n'y a qu'une voix là-dessus), fort riche, dieu merci. Je possède l'art de me bien mettre ; j'invente les modes (personne ne me le conteste). Mon commerce est aimable, mon goût délicat, mon esprit cultivé (vous en jugerez). J'ai de la politesse, de l'enjouement, de la vivacité, des graces ; tout cela m'est naturel... Mais on ne doit jamais faire son éloge soi-même ; aussi je me garde de parler de tant d'avantages.

POLYMATHE.

Madame...

LISETTE, *l'interrompant.*

L'esprit et la science ont des charmes si puis-

sants pour moi, qu'impaticnte d'être en liaison avec vous, monsieur, je franchis les usages pour avoir quelques instants plus tôt ce plaisir. Mon premier soin, en arrivant de ma province, a été de m'informer où vous étiez. Je vous préfère au jeu, aux spectacles, aux promenades, et à des visites de bienséance.

POLYMATHE.

Madame...

LISETTE, *l'interrompant.*

Oui, monsieur, vos ouvrages m'ont fait concevoir de vous une si haute idée qu'ils ont occasionné mon voyage de Paris, où je suis, pour la première fois, depuis deux jours. Vous n'avez jamais rien composé qui ne m'ait été envoyé. Je découvre dans tout ce que vous faites une science... un style... des sentiments étonnants, des expressions singulières qu'on n'entend point; mais c'est ce qui en fait le mérite.

POLYMATHE.

Quelle pénétration! En effet, y a-t-il quelque gloire à écrire et à parler comme tout le monde? Du neuf, du brillant, des idées, du distingué, du beau, du piquant, des saillies, des traits, des éclairs: on n'acquiert le sublime de la réputation que par-là.

LISETTE.

Je n'ai point pour les sciences un amour stérile. J'ai produit plusieurs ouvrages, qui ont fait beaucoup de bruit dans l'Europe. Les mercures en sont pleins.

POLYMATHE.

Vos lumières sur ceux des autres forment un préjugé convaincant... Quel genre?

LISETTE.

Aucun en particulier; tous en général: romans, historiettes, contes, fables, chansons...

POLYMATHE, *l'interrompant*.

S'il est décidé qu'un auteur se peint lui-même dans ses ouvrages, par une conséquence absolue vos productions doivent être la perfection même.

LISETTE.

Que d'esprit! Quel fonds de politesse!... Je réussis assez bien dans les comédies. Je les joue encore mieux que je ne les fais; c'est mon plaisir dominant, et la seule chose qui puisse me consoler dans mon triste état, et depuis deux ans de veuvage.

POLYMATHE.

Vous êtes veuve, madame? Depuis deux ans, à votre âge!

LISETTE.

Ah! ne rappelons point cette idée. Je tâche à

m'en distraire par des plaisirs innocents ; mais le souvenir d'un époux vient toujours à la traverse. Quoique je n'aie été que deux mois avec lui, qu'il fût vieux, goutteux, et toujours malade... C'est quelque chose de bien tyrannique que le pouvoir de l'hymen !

POLYMATHE.

Tant de charmes ne sont point faits pour être infructueusement admirés : il faut changer d'état, madame, il faut changer d'état au plus tôt.

LISETTE.

Moi ! songer à me remarier ?... Ah ! si vous saviez, monsieur, les inconvénients auxquels est exposée une jeune personne, quand elle a le malheur de perdre un époux !

POLYMATHE.

Vous pouvez le prévenir en donnant la main à un jeune homme.

LISETTE.

A qui se fier, monsieur ? Les jeunes gens aujourd'hui sont si étourdis, si dissipés, si libertins, dit-on, en ce pays... Ah ! je serois trop difficile dans le choix que je pourrois faire. Je voudrois unir les sentiments, la figure, la conduite, la politesse, l'esprit, le bon sens, à une science universelle. Voyez si cet assemblage est aisé.

POLYMATHE.

Il est des plus rares : je connois pourtant un cavalier, dans l'été de ses jours, à qui ce portrait ne ressemble pas mal.

LISETTE.

Ne me le nommez pas, monsieur : je le connois peut-être aussi bien que vous-même ; mais je lui cacherais ma faiblesse. Je l'aimerois trop pour l'associer à ma destinée. Seroit-ce avec soixante mille livres de rente que je pourrais faire son bonheur, et celui des héritiers que je lui donnerois ? On me dira que j'attends d'autres successions. J'ai deux sœurs mariées, à la vérité, mais elles sont si vives, si vives... Je suis la moins semblante de la famille.

POLYMATHE.

Soixante mille livres de rente ? Quel lénitif à la douleur qu'on ne sent point ! Vous êtes adorable ! On ira pour vous jusqu'à l'idolâtrie.

LISETTE.

Eh ! que me serviroient les vœux de tout l'univers ? Je ne serois sensible qu'aux transports d'un seul homme : il n'en est qu'un au monde qui pût flatter mon cœur et ma vanité... Mais, que dis-je, ma vanité ? Folle que je suis, il la rabaisseroit plutôt. Serois-je venue m'offrir, de si loin, aux fers d'un vainqueur ? Non pas, non pas, mou-

sieur ! Une passion naissante est aisée à vaincre ; on n'a qu'à ne s'y point livrer , l'étourdir , la distraire par des passions opposées. Aidez-moi vous-même à la surmonter. Venez souper ce soir chez moi. Vous y trouverez une compagnie choisie , dont vous ferez l'ornement ; et si la conversation , par hasard , tombe sur l'amour , servez-vous de tout votre esprit pour le chasser du mien. Réparez , s'il se peut , le mal que vous m'avez fait... Ah ! j'en dis trop.

POLYMATHE.

Moi ! madame , je serois assez heureux ?... (*à part.*) Je ne puis plus en douter... (*à Lisette.*) Mais , madame , où faut-il que je me rende pour avoir l'honneur de souper avec vous ce soir ?

LISETTE.

Je viendrai vous prendre ici tantôt. Je vais , en attendant , finir une affaire pressée.

POLYMATHE.

Que les moments vont me paroître longs ! De grace , madame , terminez au plus vite.

LISETTE.

Je ne perdrai pas un seul moment... Je veux auparavant vous confier mes arrangements ; vous déciderez s'ils sont judicieux. Demain je vous mène à la campagne , dans un équipage brillant , fait en gondole , dont l'impériale aura la forme

soubrettes, rarement les amoureuses ; quelquefois je me travestis en femme de condition.

POLYMATHE.

Votre figure noble est taillée exprès pour l'amour.

LISETTE.

Nous essaierons, au premier jour, nos talents. Pour diversifier nos plaisirs et nous délasser, nous ferons, de temps en temps, quelque partie de chasse ; car je monte à cheval avec autant de grace que de hardiesse. De toutes les chasses, celle qui me procure le plaisir le plus piquant, c'est celle du renard. C'est un animal bien fin qu'un renard ! Le dernier que je chassai, dans mes terres, étoit un des plus rusés qu'on ait jamais vus. Il me donna beaucoup de peine. J'en vins pourtant glorieusement à bout. Il donna, à la fin, dans tous les pièges que je lui avois tendus.

POLYMATHE.

Ah ! madame, vous réunissez tout le mérite des deux sexes.

LISETTE.

De retour à la ville, la table, le jeu, les concerts, la comédie, partageront mon temps. Certains jours de la semaine, assemblée de beaux esprits à la mode. Vous y présiderez.

POLYMATHE.

Ah ! divine Sapho ! vous avez l'air d'un sentiment !

LISETTE.

Cela est beau. Comment avez-vous dit, monsieur ?

POLYMATHE.

Je soutiens, madame, que vous avez l'air d'un sentiment.

LISETTE.

J'ai l'air d'un sentiment ! Apparemment, voilà du neuf, du sublime ! Je n'ai point assez d'esprit pour l'entendre ; mais je l'admire. Enfin je ne veux me régler que par vos avis, non seulement sur mes ouvrages, mais encore pour les soins de ma maison. Vous guiderez même ma conduite, et je vous regarderai comme un véritable ami.

POLYMATHE.

Je sens tout le mérite de cette préférence, mais je crains de ne pas conserver long-temps le titre flatteur d'ami dont vous m'honorez.

LISETTE.

Pourquoi, monsieur ?

POLYMATHE.

La preuve en est simple, mais victorieuse : regardez-vous, madame. Votre miroir vous per-

suadera que tous vos amis vous sont quelque chose de plus.

LISETTE.

Quelle délicatesse ! L'on ne tient point à cela. Ne m'en dites pas davantage ; je crains ce plus ; ce plus m'alarme... Qu'il est séduisant vis-à-vis de vous ! Commerce d'esprit, conversations savantes, amitié, tant qu'il vous plaira ; rien au-delà. Les peines de l'amour étouffent ses plaisirs. Vous ne me persuaderez pas le contraire ; votre éloquence est vaine, votre peine inutile. Finissez... de grace : finissez donc. (*Polymathe fait plusieurs gestes de protestations, pousse plusieurs soupirs, et ses yeux expriment les desirs les plus vifs pendant toute cette tirade de Lisette.*) Quoi ! vos soupirs s'en mêlent ? Ils agissent en vain ; ils n'obtiendront rien, pas le moindre retour : j'y suis insensible, vous dis-je ; ne les prodiguez pas... Encore?... Ciel ! vos yeux se mettent de la partie. Ah ! quelle trahison ! Tentative superflue. Je ne suis point faite à ce langage. Regards en pure perte ; je ne les entends point ; je ne veux point les entendre. Non, monsieur, je ne les entends point ; je ne les entendrai jamais. Je vous quitte ; adieu, monsieur, adieu.

POLYMATHE, *voulant lui donner la main pour la reconduire.*

Madame, souffrez...

LISETTE, *l'interrompant et le retenant.*

Ne triomphez pas de ma confusion ; ne m'accompagnez point. Songez que je vous attends ce soir à souper. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

POLYMATHE.

Quelle pétulante et gracieuse vivacité ! quelle conquête aimable ! Elle est également frappée de ma personne et de mes écrits. Ménageons cependant Doriman et Lucile jusqu'à la conclusion de mon mariage avec la vicomtesse ; et allons faire tenir un contrat tout prêt pour notre seconde entrevue. Plutus et l'Amour ne sont point aveugles ; ils me comblent de leurs bienfaits.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORIMAN; ARAMINTE, *tenant un
manuscrit à la main.*

ARAMINTE.

Vous ne vous rendez point? Qu'y a-t-il de plus convaincant, de mieux prouvé?

DORIMAN.

Je vous le répète : si vous voulez que nous soyons amis, ne continuez pas à me parler sur ce ton. Je me suis expliqué, ce me semble, en termes assez clairs.

ARAMINTE.

Mais, encore une fois, doit-on contester, lorsque d'un côté on voit les auteurs originaux, et que de l'autre on lit les vols, à peine déguisés? De grace! jetez vous-même les yeux sur cet endroit.

(*Elle lui montre un endroit du manuscrit qu'elle
tient.*)

DORIMAN, *à part.*

Allons donc ; il faut la contenter.

(Il prend le manuscrit et l'examine.)

ARAMINTE, *pendant que Doriman lit.*

Il n'y a pas jusqu'à votre épître dédicatoire dont les phrases ne soient prises dans Balzac ou dans Pline. Peut-on démontrer avec plus de solidité...

DORIMAN, *l'interrompant, après avoir lu.*

Cela me surprend un peu, je l'avoue.

ARAMINTE.

Grace au ciel ! à la fin...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Quoi qu'il en soit, de parcellles minuties ne me détacheront pas d'un homme essentiel et recommandable par tant d'autres endroits. Je l'ai laissé avec ma fille. Il va bientôt se rendre ici. Examinez-le, je vous prie, avec plus d'attention ; et jugez par vous-même sans partialité...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Une affaire m'appelle ailleurs, mon frère, et il me faudroit trop de temps pour approfondir ses bonnes qualités. Je vous laisse. *(Elle sort.)*

SCÈNE II.

DORIMAN.

La prévention est une maladie incurable. Tout est préjugé parmi les hommes. Que je suis heureux d'en être exempt !

SCÈNE III.

POLYMATHE, DORIMAN.

DORIMAN.

Eh bien ! vous avez vu ma fille ; êtes-vous content ?

POLYMATHE.

On ne peut l'être davantage.

DORIMAN.

Je suis ravi des dispositions où Lucile est pour vous. On travaille au contrat ; nous partirons ce soir. Je suis impatient de vous voir mon gendre.

POLYMATHE.

Je le suis plus que vous, je vous jure. Cependant mon étoile me force à différer mon bonheur de deux ou trois jours.

DORIMAN.

D'où vient ?

POLYMATHE.

On se doit à ses amis. La fortune de quelqu'un qui m'est bien cher dépend de ce retardement.

DORIMAN.

Le motif est trop beau ; j'y souscris.

POLYMATHE, *à part.*

Tout réussit au gré de mes vœux.

SCÈNE IV.

FORTUNÉ, LA FLEUR, DORIMAN,
POLYMATHE.

LA FLEUR, *à Polymathe, en lui montrant
plusieurs lettres et billets.*

Voici des lettres pour monsieur.

POLYMATHE, *à Doriman, en prenant les lettres
et les billets.*

On me sait arrivé. Toujours accablé. Tout me rappellera cette maudite science !

FORTUNÉ, *à Doriman.*

Monsieur, on demande si vous y êtes.

DORIMAN.

Qui est-ce ?

FORTUNÉ.

Il n'a pas voulu dire son nom. (*à Polymathe.*)
Il a aussi demandé si monsieur y étoit.

POLYMATHE.

Comment est-il fait?

FORTUNÉ.

C'est une espèce d'abbé.

POLYMATHE.

Un abbé? Il y en a des légions en ce pays ; on n'y voit autre chose. Ne vous a-t-on pas dit mille fois que je n'y suis jamais pour tout ce qui porte une figure subalterne, un visage d'auteur? Je ne puis donner audience qu'à mon retour. Dites que je n'y suis pas.

FORTUNÉ.

Monsieur, celui-ci a aussi bonne mine que vous, pour le moins. Il dit qu'il vient de la part de monsieur Timantoni.

POLYMATHE.

Comment donc, insolent!

DORIMAN.

Ah! je sais. C'est le précepteur que l'on m'a proposé pour mon fils. On m'en a dit beaucoup de bien. Il pourroit se placer ailleurs. Examinez-le à fond.

POLYMATHE.

Qu'on le fasse entrer.

(*La Fleur et Fortuné sortent.*)

SCÈNE V.

LISIDOR, *vêtu en précepteur*; DORIMAN,
POLYMATHE.

POLYMATHE, *bas, à Doriman, en apercevant
entrer Lisidor.*

Je le vois. Pendant que je parcourrai quelques
unes de ces lettres, commencez à l'interroger. (*à
part, en examinant le contenu des lettres, mais
assez haut pour être entendu de Doriman et de
Lisidor.*) Eh! monsieur l'ambassadeur, ne sau-
riez-vous sans moi acheter ce cabinet de mé-
dailles?

LISIDOR, *à Doriman.*

Monsieur, le signor Timantoni me procure
l'honneur de vous faire la révérence. Il a eu
celui de vous parler de moi pour monsieur votre
fils.

POLYMATHE, *à part, après avoir lu la première
des lettres, et parcourant la seconde, mais de
manière à être entendu.*

Pour le coup, monsieur le duc, vous vous
rendrez fatigant. Toujours des lettres!

DORIMAN, *à Lisidor.*

Vous avez sans doute été près de quelques
enfants?

LISIDOR.

Non, monsieur. Ma naissance paroissoit bien éloignée d'un tel métier : aussi puis-je vous protester que vous ne trouverez en moi de précepteur que l'habit .

DORIMAN.

Comment, monsieur?

LISIDOR.

Je me vois contraint à chercher dans mes talents de quoi prévenir le malheur que je crains. Heureux cependant, si je puis vous agréer, monsieur, puisque par-là je me verrai en état de m'instruire, d'apprendre ce que je ne sais qu'imparfaitement !

DORIMAN.

Oui, vous serez ici à la source de toutes les sciences.

POLYMATHE, *toujours à part, après avoir encore lu quelques lettres et quelques billets, mais de manière à être entendu.*

Des repas, des soupers ! Ils n'ont pas pris date seulement. (*après avoir encore vu d'autres lettres et quelques billets.*) Ah ! des lectures de pièces ! Leur tour est bien loin.

LISIDOR, *à Polymathe.*

Monsieur, c'est encore plus par rapport à vous que par ma situation, que je me présente

à monsieur avec empressement ; car sans doute vous êtes monsieur Polymathe ?

POLYMATHE.

Oui, c'est moi-même.

LISIDOR.

Ah ! monsieur, tout m'obligeoit à le penser : votre air, votre maintien, le feu de vos regards, votre silence, tout annonce en vous un savant, à qui on doit donner le nom de savant par excellence, de maître savant, de savant... savant.

POLYMATHE, *bas*, à *Doriman*.

Je lui crois du bon sens.

LISIDOR, à *Polymathe*.

Tous vos écrits vous ont acquis, avec justice, la réputation d'auteur véritablement extraordinaire.

POLYMATHE, *bas*, à *Doriman*.

Je suis assez content de lui.

DORIMAN, *bas*.

Je vous avoue qu'il prévient en sa faveur. Voyez ce qu'il sait.

POLYMATHE, *bas*.

Soit. L'examen sera long. Si vous avez quelque affaire, je l'examinerai seul.

DORIMAN, *bas*.

Non vraiment. D'ailleurs je ne me lasse jamais de vous entendre.

LISIDOR.

Non, monsieur. Ma naissance paroîssoit bien éloignée d'un tel métier : aussi puis-je vous protester que vous ne trouverez en moi de précepteur que l'habit .

DORIMAN.

Comment, monsieur?

LISIDOR.

Je me vois contraint à chercher dans mes talents de quoi prévenir le malheur que je crains. Heureux cependant, si je puis vous agréer, monsieur, puisque par-là je me verrai en état de m'instruire, d'apprendre ce que je ne sais qu'imparfaitement !

DORIMAN.

Où, vous serez ici à la source de toutes les sciences.

POLYMATHE, *toujours à part, après avoir encore lu quelques lettres et quelques billets, mais de manière à être entendu.*

Des repas, des soupers ! Ils n'ont pas pris date seulement. (*après avoir encore vu d'autres lettres et quelques billets.*) Ah ! des lectures de pièces ! Leur tour est bien loin.

LISIDOR, *à Polymathe.*

Monsieur, c'est encore plus par rapport à vous que par ma situation, que je me présente

à monsieur avec empressement ; car sans doute vous êtes monsieur Polymathe ?

POLYMATHE.

Oui, c'est moi-même.

LISIDOR.

Ah ! monsieur, tout m'obligeoit à le penser : votre air, votre maintien, le feu de vos regards, votre silence, tout annonce en vous un savant, à qui on doit donner le nom de savant par excellence, de maître savant, de savant... savant.

POLYMATHE, *bas*, à Doriman.

Je lui crois du bon sens.

LISIDOR, à Polymathe.

Tous vos écrits vous ont acquis, avec justice, la réputation d'auteur véritablement extraordinaire.

POLYMATHE, *bas*, à Doriman.

Je suis assez content de lui.

DORIMAN, *bas*.

Je vous avoue qu'il prévient en sa faveur. Voyez ce qu'il sait.

POLYMATHE, *bas*.

Soit. L'examen sera long. Si vous avez quelque affaire, je l'examinerai seul.

DORIMAN, *bas*.

Non vraiment. D'ailleurs je ne me lasse jamais de vous entendre.

POLYMATHE.

Vous avez du goût... (à *Lisidor.*) Possédez-vous vos auteurs classiques? Cicéron, Virgile, Horace, Perse, Juvénal?

LISIDOR.

Quelques uns ont des endroits obscurs, difficiles...

POLYMATHE, l'interrompant.

C'est-à-dire que vous ne les entendez pas toujours? J'en vais juger sur-le-champ.

LISIDOR.

Leurs difficultés ont redoublé mes soins; je puis me flatter...

DORIMAN, à *Polymathe.*

Allons dans ma bibliothèque; nous y trouverons tous les livres qu'il nous faut.

POLYMATHE, faisant quelques pas pour sortir.

Allons... (revenant.) Cela n'est pas nécessaire: je les ai tous dans ma tête. Mais se vanteroit-on à moi de ce qu'on ne sait pas?... (à *Lisidor.*) Je vous crois. Êtes-vous versé dans le grec? Voyons.

LISIDOR.

Je l'ai appris avec beaucoup d'application.

POLYMATHE.

C'est une langue dont je fais grand cas. Passons... Et l'italien, le savez-vous? Hein?... Il est difficile de m'en imposer.

LISIDOR.

Je m'en aperçois... *Vuole vossignoria che proviamo a parlar italiano?*

POLYMATHE.

Pas mal, pas mal!... Bravo!... Venons aux talents dont Timantoni a parlé. Quels sont-ils?

LISIDOR.

Je sais passablement la musique.

DORIMAN.

Tant mieux : vous nous serez utile.

POLYMATHE, à Lisidor.

Vous êtes musicien comme les autres, machinalement? N'êtes-vous pas aussi, comme tous les musiciens, sujet à la bouteille et au dérangement de cervelle? Ce sont les attributs de la profession.

LISIDOR.

Je n'ai pas l'honneur d'être assez musicien pour...

POLYMATHE.

Il faut posséder l'harmonie par l'algèbre, comme moi... Platon dit... Pythagore soutient qu'on peut par les nombres... J'enrichirai, dans quelque temps, le public d'un traité d'instruments oculaires, ou musique pour les yeux... Que savez-vous de plus?

LISIDOR.

Je m'amuse avec beaucoup de plaisir à manier le pinceau.

DORIMAN.

Vous trouverez céans de quoi vous occuper ; car, depuis que nous vivons ensemble, j'ai de tout : par conséquent je me connois à tout.

POLYMATHE, à *Lisidor*.

La peinture est une vérité fansse ; le spectacle historique de l'univers. Pour y réussir, aussi bien que dans l'éloquence et la poésie, on doit étudier la nature, faire choix de ce qu'elle a de plus beau.

LISIDOR.

C'est où je m'attache ; j'aime la simple et belle nature avec transport.

POLYMATHE.

Écoutez et profitez. Imitiez sur-tout le naturel, les graces de Michel-Ange, la fierté, le terrible de l'Albane !

LISIDOR.

Le terrible de l'Albane ? Mille pardons, tout le monde pense, au contraire...

POLYMATHE, *l'interrompant*.

Tout le monde pense mal. Je vous trouve assez partagé de connoissances. Monsieur vous reçoit.

LISIDOR.

Ah! monsieur, votre bonté égale votre savoir.

DORIMAN.

Vous serez content des conditions.

LISIDOR.

Le seul bonheur de vous être attaché...

DORIMAN, *l'interrompant.*

Vous vous louerez de mon fils. Il a plus d'esprit qu'on n'en a à son âge. Je me flatte que vous lui donnerez tous vos soins?

LISIDOR.

Ah! monsieur, je me sens porté, bien plus que je ne puis le dire, à me livrer tout entier à ce qui vous appartient.

POLYMATHE, *à Doriman.*

Je prétends qu'à quinze ans votre fils sache aussi bien que moi les mathématiques; bien entendu que je les lui enseignerai moi-même... (*à Lisidor.*) Les avez-vous apprises?

LISIDOR, *à part.*

Feignons, pour avancer les instants de voir Lucile... (*à Polymathe.*) Non, monsieur.

POLYMATHE.

Quoi! vous n'avez pas, au moins, quelques notions des éléments?

LISIDOR.

N'est pas qui veut universel comme vous. Mon ignorance est profonde là-dessus.

POLYMATHE.

J'en suis au désespoir ! j'aime à m'en entretenir... C'est la science des sciences... Je me plais dans les infiniment petits, les infiniment grands, les asymptotes, les cylindres... les infinis géométriques et métaphysiques.

DORIMAN.

J'entends souvent des disputes là-dessus, où je ne comprends rien. Je voudrais savoir, par exemple, ce que c'est qu'un infini géométrique ?

POLYMATHE.

Je vais vous l'apprendre : rien n'est si aisé... (à *Lisidor.*) Vous m'assurez que vous n'avez aucune connoissance des mathématiques ?

LISIDOR.

J'ai eu l'honneur de vous dire que je ne les savais pas.

POLYMATHE.

Cela étant, écoutez-moi bien tous deux... Une chose est dite infini géométrique et métaphysique quand la dimension... Retenez bien ceci... l'analogie étant une contexture... la trigonométrie... Suivez mon raisonnement ; il est profond... La toise se mesure par des pieds, les pieds par

des pouces, les pouces par des lignes...; en sorte qu'infini géométrique est une chose qui ne peut se mesurer. Vous concevez bien cette définition?

DORIMAN.

Non, je ne l'entends point du tout.

POLYMATHE.

Ce n'est pas ma faute.

LISIDOR.

En effet, monsieur s'est expliqué d'une manière très claire.

POLYMATHE.

Pour mieux me comprendre, il faudroit être éclairé dans la géométrie, science des démonstrations.

LISIDOR.

Quelque borné que je sois là-dessus, je vais, si vous me le permettez, tâcher de donner à monsieur une définition qui pourra lui paroître plus intelligible. Un infini...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

Voilà le ridicule de la plupart des gens : ils ont la fureur de parler de ce qu'ils n'entendent pas.

DORIMAN.

Mais je voudrois savoir...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

Quand je suis occupé une fois de littérature, j'oublie tout. J'ai des réponses pressées. Je vais

les expédier... (*à part, en s'en allant.*) Je n'entends point parler de ma vicomtesse : mon impatience est sans égale, et je vais au-devant d'elle. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

DORIMAN, LISIDOR.

DORIMAN.

Eh bien ! que dites-vous de monsieur Polymathe ?

LISIDOR.

Je dis qu'on sort de sa conversation très instruit.

DORIMAN.

C'est un homme rare, singulier.

LISIDOR.

Oui, très singulier.

DORIMAN.

Il est unique, imaginatif, excellent original.

LISIDOR.

Fort original. Il y a dans le monde plus d'originaux qu'on ne croit.

DORIMAN.

Ne déguisez point, qu'en pensez-vous ?

LISIDOR.

Monsieur, puisqu'il faut parler franchement

à un galant homme comme vous, se peut-il que vous vous soyez laissé éblouir si long-temps par de fausses lueurs ?

DORIMAN.

Comment, monsieur ?

LISIDOR.

Monsieur, l'idée avantageuse que vous avez de lui fait tout son mérite. Ne venez-vous pas de voir par vous-même, à quel point il est superficiel, hardi, décisif ; parlant galimatias sur les choses qu'il a cru que j'ignorois ; embarrassé, changeant de discours sur les matières qu'il a vu que je savois ; caractère ordinaire des demi-savants ?

DORIMAN.

Ne confondez pas monsieur Polymathe avec de telles gens, sans quoi je pourrois bien diminuer la bonne opinion que j'avois d'abord conçue de vous. Ce qu'il dit n'est pas à la portée de chacun. Ah ! c'est un génie inimitable en tout. On rit dans ses tragédies, ses comédies font pleurer, et on trouve le sens commun dans ses opéras.

LISIDOR.

Monsieur, vous avez raison, il aura peu d'imitateurs.

DORIMAN. *appelant.*

Holà ! quelqu'un !

SCÈNE VII.

LA FLEUR, DORIMAN, LISIDOR.

DORIMAN, à *La Fleur*.

Qu'on fasse venir mon fils.

LA FLEUR.

Monsieur, il est avec son maître de géographie.
Il prend sa leçon.

LISIDOR.

Je suis impatient de remplir mon devoir ; per-
mettez-moi d'aller le joindre.

(*Lisidor fait quelques pas pour sortir.*)

DORIMAN.

Je le veux bien... (à *La Fleur*.) Que ma fille
descende ici.

(*La Fleur sort.*)

SCÈNE VIII.

DORIMAN, LISIDOR.

LISIDOR, *revenant sur ses pas, ayant entendu le
nouvel ordre que Doriman a donné à La Fleur.*

Je pense que je pourrois distraire monsieur
votre fils, et son maître auroit à me le reprocher.

DORIMAN.

Où, vous avez raison, restez... (à part.) Je

ne serai pas fâché d'entendre raisonner plus à foud cet homme-ci... (à *Lisidor*.) Vous serez étonné des talents de Lucile. Mon système est que les dames naissent avec plus de dispositions que nous pour les belles-lettres : aussi, ma fille possède l'histoire, la fable, la géographie ; elle a quelque teinture de poésie ; elle déclame à merveille. Je lui ai donné depuis peu un maître d'italien fort habile, et très honnête homme. Outre cela, elle peint toutes sortes de sujets, et sait fort bien la musique.

LISIDOR.

Je suis persuadé qu'elle rassemble toutes les perfections.

DORIMAN.

Ah ! si mon père avoit fait pour moi ce que je fais pour mes enfants, qu'il n'eût rien épargné pour me procurer toutes sortes de bons maîtres, je serois devenu un fort habile homme. Je suis né avec beaucoup de goût. J'ai eu, dès mon enfance, la louable ambition de tout savoir.

SCÈNE IX.

LUCILE, LA FLEUR, DORIMAN,
LISIDOR.

DORIMAN, à *Lisidor*.

Voici ma fille... (à *Lucile*, en lui montrant *Lisidor*.) Monsieur vient pour être précepteur de votre frère.

LUCILE.

Il n'en a pas l'air, mon père.

LISIDOR.

Quelque heureux qu'il soit pour moi d'avoir l'agrément de monsieur, je ne sentirai mon bonheur qu'autant que je m'apercevrai que je ne suis point désagréable à mademoiselle.

LUCILE.

Ce que je sais de vous, monsieur, et ce que je vois font beaucoup en votre faveur ; et, si j'étois consultée...

DORIMAN, *l'interrompant*.

Il se connoît en peinture. Faites-lui voir cette tête d'après Rembrandt, dont les connoisseurs sont si contents... A propos, monsieur jugera mieux de vos talents sur un ouvrage de votre invention... (à *La Fleur*.) Qu'on apporte le der-

nier tableau où ma fille travailloit. Il est au-dessus de son clavecin.

(*La Fleur sort.*)

SCÈNE X.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

LUCILE, à *Doriman*.

Mon père, il n'est pas encore achevé.

DORIMAN.

N'importe ; monsieur jugera de ce que vous pouvez faire par ce que vous avez fait.

LUCILE, à *part*.

Que ce moment est terrible pour moi !

DORIMAN, à *Lisidor*.

Vous lui en direz votre sentiment avec sincérité ?

LISIDOR.

Ah ! monsieur, je vous promets de vous obéir à la lettre. Je dirai à mademoiselle tout ce que je pense, pourvu qu'elle ne s'en offense point.

LUCILE.

Bien loin de m'en offenser, je me joins à mon père pour vous prier de me parler à cœur ouvert. Je suis disposée à profiter de vos avis... (à *part*.)
Je tremble.

LISIDOR.

Mon zèle ne vous en donnera jamais...

SCÈNE XI.

LA FLEUR, *apportant un tableau qu'il met sur un chevalet*; DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Voici le tableau. Examinez-le en détail, avec soin. (*Lisidor regarde le tableau.*) Eh bien! monsieur, que vous en semble?

LISIDOR, *bas, à Lucile, en s'apercevant que le sujet du tableau est une allégorie où Lucile et lui sont placés selon la situation de leur amour.*

Ciel! que vois-je, adorable Lucile! (*à Doriman.*) J'y découvre de grandes beautés, un bon choix de couleurs, de la naïveté, des graces, une vérité qui m'enchanté. (*bas, à Lucile.*) Quoi! j'y trouve Lisidor?

LUCILE, *bas.*

Taisez-vous donc.

DORIMAN, *à Lisidor.*

Parlez naturellement, sans flatterie, monsieur. Comment vous paroît-il?

LISIDOR, *examinant de nouveau le tableau.*

Puisque vous m'ordonnez de dire mon sentiment, j'ai quelque peine à démêler ce sujet. Je

vois un Amour dont le flambeau est à l'écart, qui a son bandeau sur la bouche, au lieu de l'avoir sur les yeux ; son carquois , mêlé de fleurs avec les flèches... une bergère... le Temps... l'Hymen... Tout cela me paroît assez difficile à comprendre ; et, pour mieux juger du tout ensemble, il faudroit d'abord connoître le sujet.

DORIMAN, à *Lucile*.

Expliquez-le à monsieur.

LUCILE, *détaillant le tableau*.

Une vérité qui me frappa, il y a quelque temps, m'en a fourni l'idée. L'Amour, dont vous voyez le bandeau sur la bouche, est un Amour éclairé, qui impose le secret en aimant. Son flambeau à l'écart fait voir que l'éclat ne convient pas aux grandes passions. Son carquois, mêlé de flèches et de roses, prouve que, comme la rose a ses épines, l'amour a ses peines ; et le Temps fait approcher l'Hymen de l'Amour, pour consoler la bergère assise sur ce gazon ; en sorte que tout se réduit à penser que la prudence, le secret et la persévérance surmontent, en aimant, les plus grands obstacles.

LISIDOR, *examinant le tableau*.

Fort bien ! l'imagination en est charmante. Rien n'est plus clair. Je conçois que la réflexion a beaucoup de part à votre ouvrage. Tout m'y

paroît délicat. Justesse dans le dessin, ordonnance bien entendue, noblesse dans les figures... des graces par-tout. L'Amour même semble avoir conduit votre pinceau. Mais, à ne vous rien cacher, je voudrois plus de vivacité, plus d'expression dans le visage de cette belle. Je ne trouve pas son attitude assez parlante.

DORIMAN, à *Lucile*.

Soyez attentive. Monsieur paroît raisonner fort juste.

LUCILE.

Je n'en perds pas un mot.

LISIDOR.

Les yeux sur-tout, les yeux, l'ame de la beauté, sont le miroir de l'amour. Ils ne disent pas, ces beaux yeux, ce qu'ils peuvent dire : ils ne sont pas aussi animés que je m'imagine qu'ils devroient l'être. Non, la satisfaction de la bergère n'est pas exprimée avec ardeur ; sa joie ne se manifeste pas assez.

DORIMAN, à *Lucile*, qui montre de l'embarras.

Vous voilà tout étonnée, toute distraite ?

LUCILE.

Point du tout... Je suis attentive.

LISIDOR, à *Doriman*.

Vous m'avez ordonné d'être sincère.

DORIMAN.

Oui : vous ne sauriez me faire un plus grand plaisir. Dites-lui tout ce que vous pensez.

LISIDOR.

C'est mon dessein, et, pour vous en convaincre, je vais m'expliquer encore plus intelligiblement... sans détour... (*à Lucile.*) Supposons, dans ce moment, que vous êtes cette même bergère, et je m'imaginerai, pour un instant aussi, que je suis l'Amour, ou l'amant. Monsieur sera le juge du degré de tendresse et de l'attitude que vous auriez dû donner à vos figures. Peignons-nous donc les originaux de ce tableau. Penchez, je vous prie, négligemment, mais gracieusement la tête. (*Lucile prend une tendre attitude, et regarde Lisidor.*) Fort bien. Arrêtez sur moi vos regards... Fixez-moi sans crainte ; monsieur le permet... Sans crainte.

DORIMAN, *à Lucile.*

Faites ce que monsieur vous dit.

LISIDOR.

Les exemples rendent les choses plus touchantes que les discours.

DORIMAN.

Sans doute.

LISIDOR, *à Lucile.*

Ainsi regardez-moi tendrement. (*Lucile jette*

un regard expressif sur Lisidor.) Plus tendrement encore... Plus tendrement, s'il se peut. L'excès en amour est une vertu. (*Lucile laisse de plus en plus sa figure exprimer la plus vive passion.*) Oui, comme cela... Vous y êtes... Vous y voilà. Animez toute votre personne comme si je venois vous dire : « Non, rien ne me séparera de « vous : la mort seule peut nous désunir... » Que répondriez-vous, si vous étiez à la place de cette bergère ? Voyons.

LUCILE. •

A la place de cette bergère ? Je vous jurerois une fidélité à toute épreuve ; je vous protesterois que, quelque effort...

DORIMAN, à Lisidor.

Mais qu'a de commun...

LISIDOR, l'interrompant.

La peinture, comme vous savez, monsieur, est une imitation de la nature. Quand on a l'imagination bien frappée de son sujet, on se transforme en ce qu'on veut peindre ; et voilà ce qui fait que je suis très charmé de mademoiselle. On ne peut avoir une pénétration plus heureuse. Je suis d'un contentement inexprimable. Vous devez être fort satisfait aussi de ce que vous venez de voir ?

(*La Fleur emporte le tableau.*)

SCÈNE XII.

DORIMAN, LUCILE, LISIDOR.

DORIMAN, à *Lisidor*.

Vous raisonnez principes. Je n'ai de ma vie
entendu parler peinture comme vous.

SCÈNE XIII.

LA FLEUR, DORIMAN, LUCILE,
LISIDOR.

LA FLEUR, à *Doriman*.

Monsieur, madame votre sœur vous demande.

DORIMAN, à *Lucile*.

Ah! voici quelque nouveauté. Voyons de quoi
il s'agit. Je reviens sur-le-champ. (à *Lisidor*.)
Faites à Lucile, je vous prie, quelques questions
sur la musique.

LISIDOR.

J'agirai avec la même sincérité; et je suis per-
suadé que mademoiselle ne contente pas moins
les oreilles que les yeux.

(*Doriman et La Fleur sortent.*)

SCENE XIV.

LUCILE, LISIDOR.

LISIDOR.

Enfin , grace à mon déguisement , je me trouve seul avec vous , charmante Lucile. Que ne vous dois-je point ! Que je suis pénétré de ce que je viens de voir ! Quoi ! vos belles mains s'occupent à tracer les traits de Lisidor ! Une passion éternelle pourra-t-elle m'acquitter d'une faveur si précieuse ?

LUCILE.

Je n'ose répondre à vos transports ; mon esprit est si embarrassé , mon cœur si agité , qu'à peine ai-je la force de parler... Ah ! que je crains le malheur qui nous menace !

LISIDOR.

Et moi , je me flatte... j'espère beaucoup. On travaille à désabuser monsieur votre père. Ma naissance et mon nom lui sont connus. Madame votre tante , Araminte , chez qui j'ai eu le bonheur de vous connoître , se promet tout ; et mon rival est prêt à donner dans le piège qu'on lui a dressé.

LUCILE.

C'est ce que je ne puis croire. Mille accidents peuvent traverser notre projet , hélas !

LISIDOR.

S'il ne réussit pas, que deviendrai-je, que deviendrez-vous vous-même ?

LUCILE.

La seule ressource qui me reste, sera de ne plus feindre. On ne sauroit me marier malgré moi. Si mon père ne se rend pas, je suis résolue à lui apprendre, non seulement ma tendresse pour vous, mais encore mon aversion invincible pour Polymathe. Par-là, je m'attirerai toute sa colère ; notre maison ne sera pour moi qu'un enfer domestique, je le sais : mais n'importe, je me conserverai pour vous ; j'attendrai un temps plus heureux.

LISIDOR, *se jetant à ses genoux.*

Ah ! c'en est trop, adorable Lucile ! Quel excès de tendresse ne vous dois-je pas ? Que n'ai-je mille cœurs à vous offrir !

LUCILE.

Levez-vous, j'entends quelqu'un... C'est Araminte.

SCÈNE XV.

ARAMINTE, LISIDOR, LUCILE.

LUCILE, *vivement, à Araminte.*

Eh bien ! ma chère tante, mon père se rend-il ? L'avez-vous persuadé ?

ARAMINTE.

Pas encore, mais peut-être...

LUCILE, *l'interrompant.*

Agissez, je vous en conjure; ne vous rebutez pas, ma chère tante; priez, pressez...

LISIDOR, *à Araminte.*

Ah! madame, je vous devrai le bonheur de ma vie.

ARAMINTE.

Mon frère va se rendre ici. Retirez-vous; il ne faut pas qu'il nous trouve ensemble.

LUCILE.

Mais, si mon père...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Encore?... Je l'ai déjà ébranlé. Éloignez-vous, vous dis-je. Je l'entends; vous paroîtrez quand il en sera temps.

(*Lucile et Lisidor sortent.*)

SCÈNE XVI.

ARAMINTE.

Non, je n'aurois jamais imaginé que l'entêtement de Doriman pût aller si avant. Je ne sais par quel charme Polymathe l'a séduit au point de le préférer..

SCÈNE XVII.

DORIMAN, ARAMINTE.

DORIMAN.

C'est pour vous confondre, et non pas pour être convaincu, que je veux bien me prêter à votre épreuve ridicule. Je sais, par mon expérience, à quoi m'en tenir. La vivacité de son amitié pour moi...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Voici l'heure du rendez-vous que notre fausse comtesse lui a donné. Vous êtes déjà un peu moins prévenu sur sa science. Dans peu vous connaîtrez jusqu'où va son attachement pour vous.

DORIMAN.

Toutes vos tentatives seront inutiles. Je connois à fond l'étendue de sa reconnoissance; il a le cœur excellent. Ah! si vous saviez avec quels éloges il parle de moi dans toutes les occasions...

ARAMINTE, *l'interrompant.*

Vous jugerez bientôt du motif qui le fait agir... (*Voyant venir Polymathe, et Lisette, toujours vêtue en femme de qualité.*) Je les aperçois... (*lui montrant un cabinet voisin.*) Entrons dans ce cabinet, d'où nous pourrons tout entendre.

(*Doriman et Araminte se cachent dans le cabinet, dont ils laissent la porte entr'ouverte.*)

SCÈNE XVIII.

POLYMATHE, LISETTE; DORIMAN
ET ARAMINTE, *cachés.*

LISETTE, *à Polymathe.*

Que vous êtes pressant!... Songez-vous que nous n'en sommes qu'à la seconde entrevue?

POLYMATHE.

Ah! madame, la première a décidé de ma destinée. Elle a allumé dans mon cœur une passion, à laquelle on ne peut comparer que l'immensité de vos charmes. Ne pourrai-je obtenir cet aveu favorable?

LISETTE, *feignant de parler à part.*

Je prévoyois le danger, pourquoi m'y suis-je exposée?

POLYMATHE.

Madame, accordez à l'excès de mon amour...

LISETTE, *l'interrompant.*

Attendez... Ma liberté... votre mérite... Quoi! je balance?... Ah! je suis entraînée, je cède... Votre mérite est plus fort... Il emporte l'équilibre, la sympathie triomphe. Vous voulez ma main? Il faudra se rendre.

POLYMATHE.

Ah! madame, est-il bien vrai? Quel comble de joie!

ARAMINTE, *bas, à Doriman.*

Vous entendez?

LISETTE, *à Polymathe.*

Oui, je sens que nous sommes faits l'un pour l'autre... Je vous parle; je travaille à une scène de comédie des plus frappantes. Vous m'êtes nécessaire; je ne saurois la bien finir sans vous. Si vous voulez me secourir, le succès est infaillible. Je touche au dénouement.

POLYMATHE.

Disposez de tout mon esprit; mais il faut qu'il soit dans une assiette tranquille. Il ne peut l'être que par la possession de votre cœur et de votre main. Ne différez plus; assurez mon bonheur: courons chez le notaire.

LISETTE.

Je ne le cache point, je suis plus empressée que vous à terminer tout ceci. Allons... Hélas! mes yeux se remplissent de pleurs malgré moi.

POLYMATHE.

Que vois-je? Quelles tristes pensées viennent traverser de si doux moments?

LISETTE.

Une réflexion, bien naturelle, m'accable. Je suis informée de vos engagements avec Lucile; vous deviez l'épouser. Elle est jeune, elle est belle; peut-être l'aimez-vous encore.

POLYMATHE.

Connoissez mieux vos charmes. D'ailleurs, je n'ai jamais rien senti pour elle. Fausse, avec un air d'ingénuité; coquette, sous un maintien modeste; petit esprit superficiel, à qui j'étois indifférent, faute de lumières. Je l'épousois uniquement par bonté pour Doriman.

DORIMAN, *à part.*

Oui?

LISETTE, *à Polymathe.*

Mais l'estime que vous avez pour lui...

POLYMATHE, *l'interrompant.*

Moi, de l'estime pour lui? J'ai trop de discernement pour la placer si mal.

ARAMINTE, *bas, à Doriman.*

Voilà le prix de vos bienfaits.

POLYMATHE, *à Lisette.*

C'est le plus mince génie; glorieux, comme un riche bourgeois anobli; sans goût, sans jugement.

LISETTE.

Cependant, il fait tant de cas de vous!

POLYMATHE.

C'est tout ce que je lui connois de bon.

DORIMAN, *à part.*

L'impertinent!

LISETTE, à *Polymathe*.

Tout m'alarme. La reconnoissance pourra vous rapprocher.

POLYMATHE.

De la reconnoissance? c'est lui qui m'en doit, assurément. Mon commerce lui a donné cette lueur d'esprit qui le rend supportable. Que de soins ne m'a-t-il pas coûtés? En combien de façons ne m'a-t-il pas ennuyé? J'étois obligé de parler, d'écrire, d'agir, de penser pour lui; car il ne pense non plus que nos jeunes marquis. Il n'a jamais pensé; ce n'est pas son talent.

DORIMAN, à *Araminte*, en quittant le cabinet avec elle.

C'en est trop... je n'y puis plus tenir... (à *Polymathe*.) Pour vous prouver que je sais penser et agir par moi-même...

POLYMATHE, l'interrompant.

Je ne vous savois pas si près de moi.

DORIMAN.

Je ne m'abaisserai point à me plaindre de vous. Tout est terminé entre nous.

POLYMATHE.

Je venois me dégager. Nous ne sommes pas faits pour vivre ensemble... (à *Lisette*, à laquelle il veut donner la main pour sortir.) Allons, madame la vicomtesse...

SCÈNE XIX.

FORTUNÉ, DORIMAN, ARAMINTE,
POLYMATHE, LISETTE.

FORTUNÉ, à *Polymathe*, en l'arrêtant.

Non pas, s'il vous plaît. Madame la vicomtesse n'est pas un morceau pour vous. (à *Lisette*, en lui prenant la main.) Viens, ma chère.

POLYMATHE.

A qui parle donc cet impertinent?

LISETTE.

A moi, monsieur; et je me sens plus de goût pour le valet que pour le maître.

FORTUNÉ.

Je le crois bien.

POLYMATHE.

Que signifie...

ARAMINTE, à *Lisette*.

En vérité, Lisette, tu as fait des merveilles.

POLYMATHE, à part.

Je ne débrouille point ce problème.

LISETTE, en lui montrant *Araminte*.

Je vais vous l'expliquer. J'ai l'honneur d'être femme de chambre de madame.

POLYMATHE, à part.

Ah! je suis joué.

LISETTE.

Quelle pénétration!

POLYMATHE, à *Fortuné*.

Et toi, maraud! tu étois donc d'intelligence?..

FORTUNÉ, *l'interrompant*.

Point d'invectives ni d'éclaircissements. En faveur de ma noce, je vous fais présent de mes gages et je prends mon congé.

POLYMATHE, à *part*, en *s'en allant*.

Partons. Fixons-nous dans des climats où le mérite connu enchaîne la fortune. (*Il sort.*)

SCÈNE XX.

TIMANTONI, DORIMAN, ARAMINTE,
LISETTE, FORTUNÉ.

TIMANTONI, à *Doriman*.

Je vois avec satisfaction la retraite de Polymathe. Si per le remplacer, vous avez besoin, monsou, d'oun savant, qui n'est point oun ignorant...

DORIMAN, *l'interrompant*.

Je renonce à eux pour toute ma vie.

SCÈNE XXI.

LUCILE, LISIDOR, DORIMAN, ARAMINTE,
TIMANTONI, LISETTE, FORTUNÉ.

LISIDOR, à *Doriman*.

Monsieur, j'adore depuis long-temps mademoiselle Lucile, et je vous aurois supplié de me l'accorder, sans la prévention que je vous connoissois pour Polymathe.

DORIMAN.

Ah! ah! monsieur le précepteur...

LISIDOR, *l'interrompant*.

Pardonnez-moi ce stratagème : l'amour fait tout entreprendre.

TIMANTONI, à *Doriman*.

Voyez ouï pou la rouse!

LUCILE, à *Doriman*.

Mon père, de grace, faites notre bonheur!

LISIDOR, à *Doriman*.

Monsieur, je vous en conjure...

TIMANTONI, à *Doriman*.

Si je croyois que mes supplications...

ARAMINTE, à *Doriman*.

Ne balancez plus, mon frère : j'assure, par ce mariage, après moi, tout mon bien à ma nièce.

DORIMAN, à *Lisidor*.

Soyez heureux, monsieur; ma fille est à vous.

LISIDOR.

Ah! monsieur, quelle reconnoissance!

DORIMAN, *l'interrompant*.

Vous me la témoignerez mieux après que le contrat sera signé. Entrons.

LISIDOR, à *Lisette*.

Suis-moi, Lisette. Tu as contribué à mon bonheur; je veux faire le tien.

FORTUNÉ.

Il est tout fait, puisque je l'épouse.

LISETTE, à *Lisidor*.

Ce que monsieur y ajoutera ne gâtera rien.

FORTUNÉ.

Plus de comtesse, au moins.

TIMANTONI.

Enfin, per mon savoir-faire, nos amants sont satisfaits. Je le souis aussi; ma tou lou monde l'est-il? Ce doute trouble ma joie; je n'ose l'approfondir. (*au parterre*.) C'est à vous, *carissimi signori*, à m'éclaircir.

FIN DU FAUX SAVANT.



GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR PIRON,

Représentée, pour la première fois, le 6 février
1732.

NOTICE

SUR PIRON.

ALEXIS PIRON naquit à Dijon le 9 juillet 1689. Après qu'il eut achevé ses études aux Jésuites de la même ville, ses parents le destinèrent à l'état ecclésiastique; mais, ne s'y sentant pas de vocation, il le quitta pour la médecine, qu'il abandonna bientôt pour le barreau. Peu de temps après, ayant perdu son père, et en même temps sa petite fortune, il alla chercher à Paris les moyens de subvenir à ses premiers besoins. Des recommandations, ou plutôt la beauté de son écriture, le firent entrer chez le chevalier de Belle-Isle, où il fut employé à copier des manuscrits. Cette occupation étant trop peu lucrative, Piron travailla pour le théâtre de la Foire, et y obtint de grands succès. Ce ne fut qu'en 1728, le 11 octobre, qu'il donna son premier ouvrage pour le théâtre Français,

l'École des Pères. Encore fallut-il qu'il changeât ce titre, que les comédiens refusèrent d'admettre, sous prétexte qu'il étoit trop commun. Ce fut sous celui des *Fils ingrats* que l'on joua cette comédie, qui eut vingt-trois représentations. Deux ans après, Piron donna *Callisthène*, tragédie, qui n'obtint qu'un médiocre succès, et ne fut jouée que neuf fois. Le 6 février 1732 parut *Gustave-Wasa*, tragédie, dont la réussite fut des plus complètes pendant vingt représentations.

L'Amant Mystérieux, comédie en trois actes, qu'il donna le 30 août 1734, ne fut pas si heureuse; il la retira le lendemain de la première représentation, se consolant de cette chute par le succès des *Courses de Tempé*, pastorale en un acte, qu'il avoit fait représenter le même jour, et qui fut donnée dix fois.

Ce fut quatre ans après qu'il fit jouer la *Méromanie*. Ce chef-d'œuvre de tous les temps fut donné pour la première fois le 10 janvier 1738, et eut vingt-trois représentations de suite.

Fernand Cortez, tragédie, et dernier ouvrage de Piron, ne fut pas bien accueillie. Les comédiens l'engageoient à y faire des changements, et lui citoient Voltaire pour exemple. *Parbleu, messieurs*, leur répondit-il, *je le crois bien ; il travaille en marqueterie, et moi je jette en bronze.*

Piron ne fut point de l'académie française. Il venoit d'être élu d'une voix unanime, lorsque l'abbé Boyer, évêque de Mirepoix, ayant porté au roi une ode licencieuse que le poëte avoit composée dans sa jeunesse, sa majesté ordonna que l'on fît un autre choix. Voulant cependant dédommager l'auteur de *Gustave-Wasa* et de la *Métromanie*, il lui accorda une pension de mille livres sur sa cassette.

Piron mourut à Paris le 20 janvier 1773, âgé de quatre-vingt-trois ans.

PERSONNAGES.

GUSTAVE, prince du sang des rois de Suède.

CHRISTIERNE, roi de Danemarck et de Norvège,
usurpateur de la couronne de Suède.

FRÉDÉRIC, prince de Danemarck.

ADÉLAÏDE, princesse de Suède.

LÉONOR, mère de Gustave.

CASIMIR, seigneur suédois.

RODOLPHE, confident de Christierne.

SOPHIE, confidente d'Adélaïde et de Léonor.

OTHON, capitaine des gardes de Christierne.

GARDES de Christierne.

La scène est à Stockholm, dans l'ancien palais
des rois de Suède.

GUSTAVE-WASA,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, quel rapport viens-tu faire à ton roi?
De Christierne absent révère-t-on la loi?
Et tandis que Stockholm exige ma présence,
Le Danemark en paix souffre-t-il la régence?
La reine...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Elle n'est plus, seigneur; et cette mort
Peut-être enlève un sceptre au monarque du Nord.
Du sénat mécontent l'autorité jalouse
Ne ployoit qu'à regret sous votre auguste épouse;
A peine a-t-il en main le timon de l'état
Que le peuple, sous lui, respire l'attentat,
Traite d'invasion, de puissance usurpée,
Ce qu'ici vous tenez de Rome et de l'épée;
Et, s'érigeant en juge entre Stockholm et vous,

Prétend borner vos droits, ou vous les ravir tous.

CHRISTIERNE.

Gustave est mort : sa chute et décide et prononce ;
C'est une autre nouvelle, ami, que je t'annonce ;
Nouvelle dont le bruit, effrayant les mutins ,
Dissipera bientôt l'orage que tu crains.

Jusqu'ici, dans le cours d'une guerre inconstante ,
Du malheureux Sténon la dépouille flottante
Divisa la Suède, et retint suspendu ,

Entre Gustave et moi, l'hommage qui m'est dû.

Fatigué des complots de ce rival habile ,

Je mis sa tête à prix : il n'a plus eu d'asile ;

Chacun se disputoit l'honneur de l'immoler ,

Et son heureux vainqueur demande à me parler.

Je crains peu les effets , ayant détruit la cause ;

Et le chef abattu , le reste est peu de chose.

Laissons donc, pour un temps, ces soins ambitieux ,

Et que je m'ouvre ici tout entier à tes yeux.

Tu m'annonces le sort d'une épouse importune ,

Dont l'époux dès long-temps méditoit l'infortune ;

Oui, la mort, la frappant de ses traits imprévus ,

Rompt des nœuds que bientôt le divorce eût rompus.

RODOLPHE.

Quelles raisons, seigneur, l'avoient donc condamnée ?

CHRISTIERNE.

Le projet résolu d'un nouvel hyménée ;

Les transports d'un amour vainement combattu ,

Et d'autant plus ardent que toujours il s'est tu.

RODOLPHE.

Tout le monde, en effet, seigneur, en est encore

A connoître l'objet que votre flamme honore.

CHRISTIERNE.

Que ta surprise augmente en apprenant son nom.

Adélaïde...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Elle?

CHRISTIERNE.

Oui ; la fille de Sténon,

Héritière du trône, attachée à Gustave,

Promise à Frédéric, détenue en esclave,

Reste unique et plaintif d'un sang que j'ai versé :

Voilà d'où part, ami, le trait qui m'a percé.

RODOLPHE.

Si sa possession, seigneur, vous est si chère,

Pourquoi permettre donc que Frédéric espère?

CHRISTIERNE.

Hélas ! souvent ainsi, nous-mêmes, contre nous,

Du sort qui nous poursuit nous préparons les coups.

Juste punition de la façon barbare

Dont ma rage accueillit une beauté si rare !

Écoute ; et plains un cœur qui n'a pu s'attendrir

Qu'après avoir tout fait pour n'oser plus s'offrir.

Par un dernier assaut, cette ville emportée

Couvroit de ses débris la mer ensanglantée :

La vengeance y faisoit éclater sa fureur ;

Et le droit de la guerre y répandoit l'horreur.

Ce palais renfermant de nombreuses cohortes,

Nous y courons ; la hache en fait tomber les portes.

J'entre. On fuit devant nous. Le sang coule ; et nos cris

Font voler la terreur sous ces vastes lambris.

Mourante, entre les bras d'une femme éperdue ,
Adélaïde alors fut offerte à ma vue.
Sa pâleur, à mon œil de colère enflammé ,
Déroba mille appas qui m'auroient désarmé.
D'un mortel ennemi je ne vis que la fille ,
Que le reste d'un sang funeste à ma famille :
Les armes de son père ont fait périr mon fils ,
Et cette image alors est tout ce que je vis.
De peur de trahir même un courroux légitime ,
Je détournai les yeux de dessus la victime ;
Et ce courroux ainsi, libre dans son essor ,
L'envoya dans la tour, où je la tiens encor.
A n'en sortir jamais elle étoit condamnée.
Mais on adore ici le sang dont elle est née :
Il étoit important de tout pacifier ;
Et ce fat à ma haine à se sacrifier,
A souffrir que l'hymen unit à sa personne
L'héritier présomptif de ma triple couronne.
Frédéric, avoué de l'état et de moi ,
Eut donc ordre d'aller lui présenter sa foi.
Il y fut. Le penchant suivit l'obéissance ;
Mais, quoiqu'il eût pour lui rang, mérite, et nais ance ,
Qu'au plus dur esclavage, en s'offrant, il mît fin ,
Deux ans de soins n'ont pu faire accepter sa main.
Cent fois, las du mépris dont on payoit ses peines ,
D'un mot j'aurois tranché ces difficultés vaines ,
Si le prince alarmé, rejetant ce secours ,
N'eût heureusement su m'en empêcher toujours.
Enfin je m'accusai de trop de complaisance ;
Et, croyant qu'à mon ordre il manquoit ma présence ,

Je vis Adélaïde. Ah ! Rodolphe , peins-toi
Tout ce qu'a la beauté de séduisant en soi ,
Tout ce qu'ont d'engageant la jeunesse et des graces
Où la tendre langueur fait remarquer ses traces !
Jamais de deux beaux yeux le charme en un moment
N'a , sans vouloir agir , agi si puissamment ,
Ni jamais , dans un cœur , l'amour ne prit naissance
Avec tant d'ascendant et si peu d'espérance.
De quoi pouvois-je alors en effet me flatter ?
Les suites d'un divorce étoient à redouter.
Et qu'espérer , d'ailleurs , de cette ame inflexible ,
Que de loin dominoit un rival invincible ?
Je n'osai donc parler , mon feu se renferma ;
Mais , sous ce feu couvert , le dépit s'alluma.
Du fugitif aimé craignant l'audace active ,
Je resserrois toujours les fers de ma captive ;
Enfin , pour n'avoir plus à la persécuter.
Je publiai l'arrêt qu'on vient d'exécuter.
Frédéric ici donc est le seul qui me gêne.
Qu'il aille à Copenhague y remplacer la reine ;
Qu'il parte , et que l'honneur d'un si brillant emploi
Serve d'heureux prétexte à l'éloigner de moi.

RODOLPHE.

Frédéric est encor vertueux et fidèle ,
Mais il est adoré dans le parti rebelle ,
Et des écrits publics font revivre des droits
Que l'on pretend qu'il a de nous donner des lois.
Erreux pernicieuse , ou damnable artifice ,
Qui travestit le crime en acte de justice ,
Du maître et des sujets rompt le sacre lien .

Et fait d'un parricide un zélé citoyen !
N'exposez pas le prince au danger trop visible
D'oublier ses devoirs en trouvant tout possible ;
Et sur-tout au moment qu'environné d'amis ,
Son amour offensé se croiroit tout permis.
Laissez-le, s'occupant de sa folle tendresse ,
Vainement soupirer aux pieds de la princesse.
Cependant, sous le joug ramenant le Danois ,
Et bientôt pour un sceptre en pouvant offrir trois ,
Satisfaites ce feu dont vous daignez vous plaindre :
Déclarez-vous en roi qui n'a plus rien à craindre ;
Et vous verrez alors qu'un amant couronné
Devient, dès qu'il lui plaît, un époux fortuné.

CHRISTIERNE.

Des soucis dévorants où mon cœur se consume ,
Je sens que ta présence adoucit l'amertume.
Sur tes conseils, ami, je réglerai mes pas.
Veille, écoute, et vois tout ; ne te ralentis pas.
Perce de cette cour l'obscurité perfide.
Sous ta garde aujourd'hui je mets Adélaïde.
Fais-la de sa prison passer en ce palais ;
Mais auprès d'elle encor n'accorde aucun accès.
Du sort de son amant gardons-nous de l'instruire.
Chargeons-en le rival à qui nous voulons nuire...
Va ; tâche seulement, lui peignant ma grandeur,
Tâche à la disposer à l'offre de mon cœur.

(*Rodolphe sort.*)

SCÈNE II.

CHRISTIERNE.

Des faveurs que le ciel m'annonce ou me prépare,
Un si fidèle ami, sans doute, est la plus rare.
De mes exploits en vain je veux goûter le fruit ;
La fortune me cherche, et le bonheur me fuit.
Sous le superbe dais des trônes que l'on vante,
Siègent les noirs soupçons, et l'aveugle épouvante.
Un sommeil inquiet en suspend les travaux,
Et le trouble m'y suit jusqu'au sein du repos.
Quoi ! pour objets de crainte ou de guerre éternelles,
Des voisins ennemis, ou des sujets rebelles ?
J'ai dompté les premiers ; et les autres cent fois
D'un châtiment sévère ont ressenti le poids.
Déjà, si je n'accours, l'hydre est prête à renaître.
Esclaves révoltés, tremblez sous votre maître ;
Redoutez un coarroux trop souvent rallumé :
Traîtres, je serai craint, si je ne suis aimé.

SCÈNE III.

FRÉDÉRIC, CASIMIR, CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE, à Frédéric.

Frédéric, savez-vous le destin de la reine ?

FRÉDÉRIC.

Seigneur, on me l'apprend ; et le devoir m'amène..

CHRISTIERNE.

Vous a-t-on dit aussi, qu'infidèle à son roi
Mon peuple ose, pour vous, s'élever contre moi?

FRÉDÉRIC.

Ah ! je le désavoue, et je n'ambitionne...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Prince, on ne s'ouvre guère à ceux que l'on soupçonne.
Qui m'eût été suspect sur un tel intérêt,
Pour toute confiance eût reçu son arrêt.
Je vous connois si bien, que mon ordre suprême,
Du soin de nous venger vous eût chargé vous-même,
Si je n'avois pas craint pour vous l'état fâcheux
D'un amant qu'on arrache à l'objet de ses vœux.

FRÉDÉRIC.

A de pareils égards je dois être sensible...
Mais cet objet aimé, seigneur, est inflexible.
Il le sera toujours, et quelque éloignement
Seroit pour moi plutôt un secours qu'un tourment.

CHRISTIERNE.

Le désespoir vous trompe, et n'est qu'une foiblesse
Que de justes raisons défendent qu'on vous laisse;
Et je veux...

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Vous voulez croître ce désespoir,
Seigneur, en vous armant de tout votre pouvoir?
Ah ! laissez-moi me vaincre, et soyez moins rigide :
Ne persécutons plus la triste Adélaïde.
Croyant par mon hymen adoucir ses malheurs,
Mes assiduités secundoient vos rigueurs ;
Mais puisque sa constance, et vous et moi nous brave,

Puisque le nœud fatal qui l'attache à Gustave
Est serré par le temps, loin d'en être affoibli,
Je ne veux et n'ai plus que la mort ou l'oubli.

CHRISTIERNE.

Espérez mienx d'un bruit que la cruelle ignore.

FRÉDÉRIC.

Et quel bruit?

CHRISTIERNE.

Ce n'est plus qu'une ombre qu'elle adore.

FRÉDÉRIC.

Qu'une ombre!... Quoi! Gustave?...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Est tombé sous les coups

D'une secrète main, vendue à mon courroux.

Voilà pour son amante une triste nouvelle;

Mais c'est une raison pour tout obtenir d'elle.

L'intérêt de vos feux demandoit ce trépas.

Informez-l'en vous-même, et ne m'accuscz pas.

D'un glorieux hymen lui relevant les charmes,

Achevez d'épuiser, et d'essuyer ses larmes.

Du reste, vantez-lui vos soins officieux:

Je leur accorde enfin son retour en ces lieux.

Elle y peut revenir... Mais plus de résistance.

Sachez faire cesser sa désobéissance,

Lui faire respecter mes ordres absolus,

On le maître offensé ne vous consulte plus.

(*Il sort.*)

SCÈNE IV.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Mon ame dès long-temps, seigneur, vous est connue :
Souffrez qu'en liberté je pleure, à votre vue,
Les malheurs de Gustave, et ceux de mon pays.

FRÉDÉRIC.

Les intérêts du mien ne sont pas moins trahis.
Répandons, Casimir, l'un et l'autre des larmes ;
Toi sur ton prince, et moi sur la honte des armes
Dont nous venons d'abattre un ennemi si grand.
Christierne triomphe en nous deshonorant.
L'inhumain ! Et je suis son sujet... Lui mon maître !
Ah ! laissant là les droits du sang qui m'a fait naître,
C'est un cri qui du ciel doit être autorisé :
Tout sceptre que l'on souille est un sceptre brisé.

CASIMIR.

L'infortune publique et ce noble langage
Montrent bien que le trône étoit votre partage.
Hélas ! que plus d'ardeur en vous pour ce haut rang
Nous eût bien épargné des regrets et du sang !
Faut-il que la vertu modeste et magnanime
Néglige ainsi ses droits pour en armer le crime ?

FRÉDÉRIC.

Donne à mon indolence, ami, des noms moins beaux :
Je n'eus d'autres vertus que l'amour du repos.
Je ne méprisai point les droits de ma naissance :

J'évitai le fardeau de la toute-puissance.
 Je cédai, sans effort, des honneurs dangereux,
 Et le pénible soin de rendre un peuple heureux.
 D'un noble dévouement je ne fus pas capable.
 Des forfaits du tyran ma mollesse est coupable;
 Et, pour mieux me charger de tous ceux qu'il commet,
 Le cruel m'associe au comble qu'il y met.
 Par un assassinat, qui tient lieu de victoire,
 C'est peu que de son peuple il ait terni la gloire;
 C'est peu de publier qu'à cette cruauté
 De mes feux malheureux l'intérêt l'a porté :
 Pour achever ma honte, et consommer son crime,
 Il veut que ce soit moi qui frappe la victime;
 Que de moi la princesse apprenne son malheur;
 Qu'en lui tendant la main je lui perce le cœur!...
 Évitions-la ; fuyons. Prévenons ma foiblesse.
 Son amour inquiet m'interroge sans cesse,
 Et sans cesse, à regret, le mien se voit réduit
 A ne lui pas ôter l'espoir qui la séduit.
 Lui laisserai-je encor cet espoir inutile?
 Et, quand je le voudrois, serois-je assez tranquille?
 Un seul mot, un regard, un soupir... Je la voi!
 Retiens, cher Casimir, tes pleurs, ou laisse-moi.

(*Casimir sort.*)

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE, LÉONOR, FRÉDÉRIC.

ADÉLAÏDE, *à part.*

Séjour où commandoit l'auteur de ma naissance,
Lieux témoins du bonheur de ma paisible enfance,
Palais de mes aïeux, où leur sang est proscrit,
Hélas, que votre aspect me frappe et m'attendrit !

FRÉDÉRIC, *à part.*

Pourquoi ne pas avoir évité sa présence ?
Mon trouble, à chaque instant, peut trahir mon silence

ADÉLAÏDE.

Un bonheur apparent cause un nouvel effroi,
Seigneur, à qui subit les cruautés du roi.
A la clarté du jour il veut bien que je vive ;
Avec quelque douceur il parle à sa captive.
Ce changement qui tient en suspens mes esprits,
De ma soumission devoit être le prix.
Vous l'êtes-vous promise ? Auriez-vous laissé croire
Que je songe à trahir et Gustave et ma gloire ?

FRÉDÉRIC.

Non, madame. Vous-même, avez-vous un moment
Accusé mon amour d'un tel égarement ?
Non ; sincère et soumis, j'ai sur votre constance,
Ainsi que mes discours, réglé mon espérance :
Frédéric qui vous aime, et que vous avez craint,
N'aspire qu'à l'exil, et ne veut qu'être plaint.

ADÉLAÏDE.

Être plaint ! Ah ! seigneur, le destiu qui m'outrage
Ne permet qu'à moi seule un si triste langage.
Vous aimez, dites-vous ; voilà tous vos malheurs.
Mais n'est-ce que l'amour qui fait couler vos pleurs ?

FRÉDÉRIC.

Madame, l'on ressent, quand l'amour est extrême,
Avec ses propres maux ceux de l'objet qu'on aime.
Souffrant donc à-la-fois ma peine et vos ennuis,
Nul ici n'est à plaindre autant que je le suis.

ADÉLAÏDE.

Vous avez, je le sais, partagé mes alarmes ;
La prison d'où je sors vous a coûté des larmes ;
Et votre appui, sans doute, en éclaircit l'horreur.
J'ai pu craindre un moment qu'à mon persécuteur
De la même pitié l'adresse téméraire
Ne m'eût peinte incertaine, et prête à lui complaire.
Grace au ciel, elle a su plus noblement agir ;
Et je puis en goûter les effets sans rougir.
Soyez sûr à jamais de ma reconnaissance...
Que le don de mon cœur n'est-il en ma puissance !
Mais vous savez, seigneur, si j'en puis disposer :
Ce n'est plus un tribut qu'on me doit imposer.
Laissez-vous d'un récit qui toujours vous afflige,
Et que de moi pourtant sans cesse l'on exige.
Je dois être à Gustave : il en a pour garant
La volonté d'un père, et d'un père expirant.
« Ma fille, me dit-il, comptons sur sa vaillance.
« Il sera mon vengeur ; soyez sa récompense... »
Cet ordre, mes serments, mon amour, sa valeur ;

Voilà ses droits. J'en compte encore un : son malheur.
 La fuite où le condamne un pouvoir tyrannique...
 Exil où mon image est sa ressource unique :
 Cela seul en mon cœur a droit de le graver,
 Et le vôtre est trop grand pour ne pas m'approuver.
 Si la fortune aussi, pour nous moins inhumaine,
 Si la victoire, un jour, en ces lieux le ramène,
 De ce héros, instruit de vos bontés pour moi,
 L'estime et l'amitié paieront ce que je doi.
 J'espère tout encor, seigneur, puisqu'il respire,
 Et c'est vous, tous les jours, qui me le daignez dire.
 Il m'aime ; il saura vaincre : il brisera mes fers.
 Les tyrans sont-ils seuls à l'abri des revers ?
 Les nôtres finiront.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Malheureuse princesse !

ADÉLAÏDE.

Vous vous troublez ! Quelle est la douleur qui vous presse ?

FRÉDÉRIC.

Vous connoissez le roi, madame, et vous savez...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Je sais que le barbare ose tout. Achevez...

FRÉDÉRIC.

Hélas !

LÉONOR.

Va-t-il sur nous fondre un nouvel orage ?

FRÉDÉRIC.

Léonor, soutenez aujourd'hui son courage !

Adieu.

LÉONOR.

Qu'annonce enfin ce douloureux transport?

ADÉLAÏDE, à *Frédéric*.

Ah! mon cœur a frémi, seigneur! Gustave est mort!

(*Frédéric sort.*)

SCÈNE VI.

ADÉLAÏDE, LÉONOR.

ADÉLAÏDE.

A ce comble de maux vous m'aviez réservée,
Madame; et par vos soins je m'y vois arrivée.
Non, ce cœur déchiré ne vous pardonne pas:
Pourquoi, mille fois prête à mourir dans vos bras,
Le jour où dans les fers par vous je fus suivie,
Pourquoi m'avoir rendue aux horreurs de la vie?
Mes yeux, mes tristes yeux, qu'à regret je rouvris,
N'auroient pas maintenant à pleurer votre fils.

LÉONOR.

Montrons, montrons, madame, une ame plus virile:
Est-ce à vous à pleurer quand sa mère est tranquille?

ADÉLAÏDE.

Calme dénaturé, qui ne sert en ce jour
Qu'à prouver que le sang est moins fort que l'amour!

LÉONOR.

Il prouve qu'à mon âge un peu d'expérience
Condamne entre ennemis l'excès de confiance.
Un fils m'est aussi cher que vous l'est un amant,

Et je ne voudrois pas lui survivre un moment.
Mais n'est-ce pas, madame, être aussi trop crédule?
De nous tromper ici se fait-on un scrupule?
On veut vous dégager de vos premiers serments.

ADÉLAÏDE.

Ah! le prince eut toujours de nobles sentiments:
Frédéric est sincère.

LÉONOR.

Oui; mais, madame, il aime.
Christierne, d'ailleurs, peut l'abuser lui-même.
Celui-ci, sur un bruit qui flatte sa fureur,
Tout le premier, peut-être, est aussi dans l'erreur.
Se plaisant au récit d'événements semblables,
Le peuple a , de tout temps, donné cours à des fables.
Gustave, sans chercher d'exemples au dehors,
Sur ce mauvais garant, me compte au rang des morts.
Dans le sanglant désastre où je perdis son père,
L'opinion publique enveloppant sa mère,
Sans doute, quand le bruit en parvint jusqu'à lui,
Je lui coûtai les pleurs qu'il vous coûte aujourd'hui.
Comme moi, sous un nom qui le fait méconnoître,
Peut-être il vit... Que dis-je? il triomphe peut-être.
Pour un heureux augure acceptons mon espoir.
C'est un cœur maternel qui tarde à s'émonvoir.
Enfin, madame, enfin, si le vouloir céleste
Par un songe aux mortels souvent se manifeste,
Le bras, le bras vengeur est levé sur ces lieux.
Deux fois le ciel, deux fois cette nuit à mes yeux,
Ce ciel, au châtement trop lent à se résoudre,

A présenté Gustave ayant en main la foudre.
De la pourpre royale il étoit revêtu,
Tandis que sous ses pieds Christierne abattu,
Cachant dans la poussière un front sans diadème,
Restoit dans cet opprobre, en horreur aux siens même.
Est-ce nous annoncer mon fils privé du jour?

A DÉLAÏDE.

Eh bien, donc, de Sophie attendons le retour.
Sophie, à ses parents pour un moment rendue,
Saura d'eux la nouvelle, et qui l'a répandue.
Vous aurez jusque-là suspendu mes tourneuts.
Puisse l'effet répondre à vos pressentiments!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CASIMIR.

Héros de la patrie, ombre auguste et plaintive,
Prince à qui les destins veulent que je survive,
Si je leur obéis, si ma douleur se tait,
C'est dans l'espoir vengeur dont mon cœur se repait.
Ici bientôt, ici ton bourreau mercenaire
Doit venir de ton sang demander le salaire...

(portant la main sur son épée.)

Ce fer le lui réserve. Il mourra, fût-ce aux yeux
Du monarque abreuvé d'un sang si précieux!
Lui-même eût satisfait le premier à tes mânes;
Mais le juge des rois, le ciel, aux mains profanes,
Dans leur sang, tel qu'il soit, défend de se tremper,
Et le tonnerre seul a droit de les frapper.
Souffre donc...

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CASIMIR.

CASIMIR.

Ah ! seigneur, où courez-vous ? D'où naissent
Les transports et le trouble où tous vos sens paroissent ?
Fuyez-vous un séjour où l'aveugle fureur..

FRÉDÉRIC.

Ah ! je me fais moi-même, et je me fais horreur.
Casimir, c'en est fait ! j'ai part au parricide !
J'ai du sort de Gustave instruit Adélaïde.
Je n'ai pu surmonter la pitié qu'inspiroit
Une espérance vaine où son cœur s'égaroit.
Mes pleurs l'ont détrompée, et j'en porte la peine.
Son malheur contre moi va redoubler sa haine.
Aannoncer ce malheur, l'avoir moi-même osé,
C'est m'être mis au rang de ceux qui l'ont causé.
Ma douleur à ses yeux peut-elle être sincère ?
Elle craint mon amour : elle croit que j'espère,
Qu'un triomphe secret renferme dans mon sein
Les lâches sentiments d'un rival inhumain.
Je ne la blâme pas : d'ennemis entourée,
Sur quelle foi veut-on qu'elle soit rassurée ?
Il n'est pour elle ici qu'injure ou faux respect,
Rien qui ne lui doive être odieux ou suspect.
Je ne m'en prends qu'aux soins du tyran qui l'accable :
Plus il veut mon bonheur, plus il me rend coupable :
A sa honte, à la mienne, il veut être obéi ;

Et, s'il me servoit moins, je serois moins haï.

CASIMIR.

Courez donc l'arracher d'auprès de la princesse,
Que sans doute pour vous en ce moment il presse.

FRÉDÉRIC.

Et c'est là le sujet de mon emportement !
Je courois la rejoindre à son appartement,
Épancher à ses pieds et mon cœur et mes larmes,
Jurer de ne jamais attenter à ses charmes;
Et là-dessus, du moins, la laisser sans effroi.
Christierne venoit de s'y rendre avant moi;
Et quand je veux l'y suivre on m'en défend l'entrée.
De douleur, de dépit, je me sens l'ame outrée :
C'est trop mettre à l'épreuve un prince au désespoir,
Qui hors de l'équité méconnoît tout pouvoir,
Qui peut briser un joug qu'il s'imposa lui-même.
Je ne répons de rien, blessé dans ce que j'aime :
Tant de méchancetés, d'injustices, de sang,
Ne rappellent que trop Frédéric à son rang.

CASIMIR.

Remontez-y, seigneur; abattez qui vous brave :
Attaquez-le en un temps où le sang de Gustave,
Où le sang indigné de tant d'autres proscrits
Aux lieux d'où part la foudre a fait monter ses cris.
Vos armes, dans le cours d'une si juste guerre,
Auront l'appui du ciel, et les vœux de la terre...
Que dis-je ? Le tyran n'est-il pas déposé ?
Le peuple et le sénat pour vous ont tout osé :
La clameur vous couronne, et la flotte informée
Déjà du même zèle est sans doute animée.

Éclatez : la victoire est sûre , et n'est pas loin ;
 Mais n'en attendez plus Casimir pour témoin.
 Je le fus trop long-temps des maux de ma patrie.
 Je vais de Christiern affronter la furie :
 Meure le scélérat dont le bras l'a servi,
 Et que le jour après, s'il veut , me soit ravi !
 Trop content , si je suis la dernière victime
 D'un pouvoir si funeste , et si peu légitime !

FRÉDÉRIC.

Adieu... Le meurtrier s'avance vers ces lieux ,
 Et j'évite un aspect qui me blesse les yeux.
 (*Il sort.*)

SCÈNE III.

GUSTAVE, CASIMIR.

CASIMIR, *à part.*

Devrois-je d'un défi favoriser le traître ?
 (*à Gustave , en mettant l'épée à la main.*)

Monstre souillé du sang de mon auguste maître,
 Évite, si tu peux, le péril que tu cours :
 Je ne t'imité point , lâche ! défends tes jours.

GUSTAVE.

Arrête , ouvre les yeux , Casimir ; envisage
 L'ennemi qui t'aborde , et que ton zèle outrage.
 Cet accueil pour Gustave est un accueil bien doux !

CASIMIR, *se jetant à ses genoux.*

Que vois-je ? quel prodige !... Ah ! seigneur, est-ce vous,

Vous de qui la Suède a pleuré la disgrâce?

GUSTAVE, *le relevant.*

Parlons bas. Lève-toi, Casimir, et m'embrasse.

Je saurai dignement récompenser ta foi.

CASIMIR.

Moi-même, dans vos bras, à peine je m'en croi!...

Ma surprise est égale à ma frayeur extrême.

Vous vivant! vous ici! vous dans le palais même

D'un barbare qui va par-tout, l'or à la main,

Mendier contre vous le fer d'un assassin!

GUSTAVE.

Je connois Christierne, et sais où je m'expose;

Sois tranquille; j'espère encor plus que je n'ose.

En vain la barbarie habite ce séjour,

Cher ami, si pour moi j'y retrouve l'amour.

Plus avant que jamais rentre en ma confiance...

Mais se peut-on parler ici sans imprudence!

CASIMIR.

Cet endroit du palais est le plus assuré.

De tous ses courtisans Christierne entouré

Ne revient pas sitôt d'avec Adélaïde.

GUSTAVE.

Avant tout autre soin, rassure un feu timide

Qui de dix ans d'absence a lieu d'être alarmé.

Le fidèle Gustave est-il encore aimé?

CASIMIR.

Ose-t-il soupçonner la foi de la princesse?

GUSTAVE.

Sur le bruit de ma mort, libre de sa promesse,

N'eût-elle pas laissé disposer de sa main?

CASIMIR.

Tel qui s'en flatte ici, s'en flatte bien en vain.

GUSTAVE.

Tu crois que sa constance eût honoré ma cendre?

CASIMIR.

Dans la tombe avec vous elle est prête à descendre.

GUSTAVE.

Je ne connois donc plus ni crainte ni danger.

Ami; Stockholm est libre, et je vais vous venger.

CASIMIR.

Eh! quelle trame heureuse a donc été tissée?

J'ignore l'entreprise au moment de l'issue.

De vos secrets, seigneur, j'étois moi seul exclus,

Et de votre amitié vous ne m'honoriez plus?

GUSTAVE.

En entrant, tu l'as vu, sur un bruit qui t'offense,

J'évitois, je l'avoue, et craignois ta présence.

Christierne, dit-on, est devenu ton roi,

T'appelle à ses conseils, et ne s'ouvre qu'à toi.

CASIMIR.

A tous beaux sentiments une ame inaccessible,

D'aucune confiance est-elle susceptible?

Non, seigneur, non: le traître, au crime abandonné,

Se croit de ses pareils toujours environné;

Et s'il me distingua, ce ne fut qu'un caprice

Qui fut une faveur pour moi, moins qu'un supplice.

J'en soutenois l'affront; mais le motif est beau:

Vos amis sans cela seroient tous au tombeau.

Je flattois sans rougir une injuste puissance,

Qui souvent à ma voix épargna l'innocence;

Et vous devez, seigneur, à ce zèle, à ma foi,
Ceux que vous avez eus plus fidèles que moi.

GUSTAVE.

Pardonne, et désormais n'ayons l'ame occupée
Que du plaisir de voir mon erreur dissipée.
Je te retrouve stable et ferme en ton devoir;
Tu me revois vivant et plein d'un bel espoir.
Daus le piège mortel je tiens enfin ma proie.
Conçois-tu, Casimir, mon audace et ma joie?
Pour te les peindre, songe aux horreurs du passé,
A tant d'excès commis, à tant de sang versé.
Rappelons-nous ici ma première infortune,
Image à des vengeurs plus douce qu'importune.
A la cour du tyran, Gustave ambassadeur,
Et d'un sang dont l'on dût révéler la splendeur,
Éprouve des cachots la rigueur et l'injure.
Je languis dans les fers, tandis que le parjure
En vient charger ici des peuples éperdus,
Qu'il craignoit que mon bras n'eût trop bien défendus.
Échappé, mais trop tard, et fuyant nos frontières,
Depuis cinq ans en proie aux armes étrangères,
Je passai sous un ciel encor plus ennemi,
Où le soleil n'échauffe et ne luit qu'à demi,
Tombeau de la nature, effroyables rivages
Que l'ours dispute encore à des hommes sauvages :
Asile inhabitable, et tel qu'en ces déserts
Tout autre fugitif eût regretté ses fers.
Sans amis, sans patrie, ignoré sur la terre,
C'est là, durant trois ans, que je suis et que j'erre,
Qu'impuissant ennemi, qu'amiant infortuné,

Je maudis mille fois le jour où je suis né.
 Une misère enfin si profonde et si rare
 Trouva quelque pitié dans ce climat barbare.
 Des cavernes du Nord, du foud de ses frimas,
 Je sus faire sortir des hommes, des soldats;
 Et même des amis généreux et fidèles,
 A ne le pas céder aux ames les plus belles.
 Suivi d'eux, je reviens; et les après hivers
 Nous fout d'un pied léger franchir de vastes mers.
 A peine ai-je abordé cette triste contrée,
 Et de quelque succès signalé mon entrée,
 Que l'espoir, à ce bruit, renaissant dans les cœurs,
 Range nos vieux guerriers sous mes drapeaux vengeurs.
 C'est alors que pour vaincre il fallut disparaître,
 Et qu'un prix publié, dignes armes d'un traître,
 Abandonnant ma vie aux plus indignes mains,
 Environna mon camp, le remplit d'assassins.
 Je dépouille d'un chef l'apparence misible:
 Travesti, mais des miens par-tout l'ame invisible,
 Je marche à la faveur de ce déguisement;
 Et Gustave à couvert triomphe impunément:
 Dans Stockholm, à l'abri de l'heureux stratagème,
 Je vieus seul me servir d'émissaire à moi-même.
 Là je vois mon devoir écrit de tout côté:
 D'un temple, d'un palais le marbre ensanglanté,
 Une veuve, une fille, une mère plaintive,
 Tout m'èment, tout retrace à mon ame attentive
 L'instant où, de leur fils réclamant le secours,
 Périrent, sous le fer, les auteurs de mes jours:
 Et juge de ma tendre et vive impatience,

Quand, le cœur embrasé d'amour et de vengeance,
Je lance mes regards vers l'horrible prison
Où vous laissez gémir le beau sang de Sténon.
J'assemble mes amis ; mon aspect les anime :
J'ai peine à réprimer une ardeur magnanime.
Ils doivent cette nuit attaquer le palais,
Tandis qu'à fondre ici des bataillons tout prêts,
Du creux de nos rochers sortant sous ma conduite,
Amèneront l'alarme et le meurtre à ma suite.
Du carnage mon nom sera l'affreux signal.
Mais je veux m'assurer, avant l'instant fatal,
D'un salut dont le soin m'agiteroit sans cesse ;
Je veux de ce palais enlever ma princesse.
Dans ce dessein, qu'en vain tu n'approuverois pas,
Après avoir semé le bruit de mon trépas,
J'ose me présenter au tyran que je brave,
A titre de vainqueur du malheureux Gustave.
J'hésitois, je l'avoue, à m'y déterminer :
L'ombre de l'imposture a de quoi m'étonner ;
Mais songeons qu'il y va des jours d'Adélaïde,
Et croyons tout permis pour punir un perfide.

CASIMIR.

Fh ! ne craignez-vous pas, seigneur, en vous montrant,
Du tyran soupçonneux le regard pénétrant ?

GUSTAVE.

Non ; lorsque le barbare usa de violence,
Son ordre m'épargna l'horreur de sa présence,
Et rendu, par le temps, méconnoissable aux miens,
Je puis me présenter sans risque aux yeux des siens.
Mais, quand pour m'introduire auprès de la princesse,

Il ne me faut pas moins de courage et d'adresse,
Que personne, du moins tel est le bruit public,
Ne la voit, ne lui parle, excepté Frédéric,
Ami, j'y réfléchis : dis-moi, comment t'en croire ?
Sur quoi l'assures-tu fidèle à ma mémoire ?

CASIMIR.

Sur ce que Frédéric lui-même a laissé voir,
Sur sa pitié pour elle, et sur son désespoir.
N'en cherchez pas, seigneur, de preuve plus solide.
Son désespoir nous peint celui d'Adélaïde.
Quoique amant maltraité, son cœur compatissant
N'a de maux et d'ennuis que ceux qu'elle ressent.
Et ne m'alléguez pas que peut-être il m'abuse :
Il s'emporte, il menace, il vous plait, il s'accuse.
Du tyran qui le sert il déteste l'appui :
Ses prétentions même ont cessé d'aujourd'hui ;
D'aujourd'hui comme un crime il regarde sa flamme.

GUSTAVE.

Voilà pour un rival bien de la grandeur d'ame !

CASIMIR.

Et c'est ce que je vois de plus flatteur pour vous :
Plus le rival est grand, plus le triomphe est doux.

GUSTAVE.

J'aimerois mieux une ame et moins noble et moins tendre.
Moins Frédéric prétend, plus il eût pu prétendre.
Que n'eût pu sa vertu sur un cœur vertueux ?
Je serois bien injuste et bien présomptueux,
Si le ciel aujourd'hui vouloit que je périsse,
D'exiger ou d'attendre un si grand sacrifice !
La mort rompt tous les nœuds qui peuvent nous lier.

On l'estime ; on l'eût plaint : il m'eût fait oublier.
Déjà, peut-être... Mais mes yeux vont m'en instruire.
Un plus long entretien , ami , nous pourroit nuire.
Sors ; je cours te rejoindre au sortir de ces lieux ,
Apprendre à nos amis à te connoître mieux ,
Te redonner entre eux le rang que tu mérites ,
Concerter notre marche , en mesurer les suites ,
Et t'indiquer, en cas de revers imprévus ,
Les moyens d'y pourvoir , et de n'en craindre plus.
(Casimir sort.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE.

Mes yeux vont lire au fond du cœur d'Adélaïde...
Je tremble... Voilà donc ce Gustave intrépide,
Qui vient changer la face et les destins du Nord !
Ce guerrier redouté , qui , méprisant la mort ,
Jusque dans son palais , vient braver Christierne ,
Un mouvement jaloux l'abat et le consterne !
De quoi jaloux encor ? J'en rougis. Mais , hélas !
Tendre , et toujours absent , quels soupçons n'a-t-on pas ?
Quelqu'un paroît... gardons que ce trouble n'éclate.

SCÈNE V.

CHRISTIERNE, RODOLPHE, GUSTAVE.

CHRISTIERNE, à Rodolphe.

Quel air tranquille et fier ! Je vois ce qui la flatte :
Elle croit qu'on la trompe ; et loin de renoncer...

(montrant Gustave.)

Est-ce là le soldat qu'on vient de m'annoncer ,
Celui qui de Gustave apporte ici la tête ?

GUSTAVE.

Oui, seigneur. Triomphez ; et que le ciel apprête
A tous vos ennemis un semblable destin !

CHRISTIERNE.

Pourquoi se présenter sans ce gage à la main ?

GUSTAVE.

Je ne paroîtrois pas avec tant d'assurance ,
Si ce gage fatal n'étoit en ma puissance.
C'est un spectacle affreux dont vous pouvez jouir ;
Et c'est à vous, seigneur, à vous faire obéir.

CHRISTIERNE.

Ton nom ?

GUSTAVE.

En avoir un que tout le monde ignore ,
C'est, selon moi, seigneur, n'en point avoir encore ;
Mais je me sens une ame au-dessus du commun ,
Qui bientôt m'en promet, et saura m'en faire un.

CHRISTIERNE.

Tois les déguisements de ce chef téméraire

A tes yeux vigilants n'ont donc pu le soustraire?

GUSTAVE.

Quelque forme qu'il prît, seigneur, pour échapper,
Je le connoissois trop pour m'y laisser tromper.

CHRISTIERNE.

Où l'as-tu rencontré? dans quelle circonstance
Le ciel a-t-il livré le traître à ma vengeance?

GUSTAVE.

Quand vous aviez, pour vous, tout à craindre de lui.

CHRISTIERNE.

En quels lieux? dans quel temps?

GUSTAVE.

A Stockholm, aujourd'hui.

CHRISTIERNE.

Sous nos yeux?

GUSTAVE.

Ici même, et dans l'instant, peut-être,
Qu'au péril de vos jours il alloit reparoître.

CHRISTIERNE.

Tu m'étonnes... Poursuis... Comment triomphas-tu?
L'as-tu pris sans défense, ou l'as-tu combattu?

GUSTAVE.

Je n'ai point à rougir d'un honteux avantage.
Vous pourrez dans la suite éprouver mon courage;
Et vous verrez alors, quand je cueille un laurier,
Que je le sais cueillir en généreux guerrier.

CHRISTIERNE.

(à Rodolphe.)

(à Gustave.)

J'aime sa noble audace!... Indique ton salaire.
Si j'ai promis trop peu, dis ce qui peut te plaire

GUSTAVE.

Mon bras dans ce motif ne s'étoit point armé :
Un intérêt si bas l'auroit mal animé.
J'eus pour objet unique, en exposant ma vie,
La gloire de servir mon maître et ma patrie ;
Et, puisque l'honneur seul excita ma valeur,
Veuillez, pour tout salaire, acquitter cet honneur.

CHRISTIERNE.

Tu n'auras pas conçu d'espérance frivole.
Prononce ; que veux-tu ?

GUSTAVE.

Dégager ma parole.

CHRISTIERNE.

Explique-toi.

GUSTAVE, *tirant un billet de sa poche, et le
présentant à Christierne.*

Gustave, aux portes de la mort,
A tracé cet écrit, par un dernier effort ;
Et j'ai cru lui pouvoir hasarder la promesse
De le rendre aujourd'hui moi-même à la princesse.

CHRISTIERNE.

Voyons ce qu'il contient : tu seras satisfait.

(prenant le billet.)

Je connois sa main ; donne... Oui, c'est elle, en effet.

(Il lit.)

« Adieu, princesse infortunée ! »

« La victoire n'est pas du plus juste parti :

« Je vous servois ; je meurs. Telle est ma destinée ;

« Et mon astre cruel ne s'est point démenti.

« D'une félicité vainement attendue,

« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.
 « Votre repos m'occupe au moment où je meurs :
 « Réglez; je vous remets la foi qui m'étoit due.
 « Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »

(à Gustave, en lui rendant le billet.)

Sors. Avant que le jour de ces lieux disparaisse,
 Rodolphe te fera parler à la princesse.

GUSTAVE.

Il me reste une grace à vous demander.

CHRISTIERNE.

Quoi?

GUSTAVE.

Que par ménagement et pour elle et pour moi,
 On ne m'annonce point comme auteur de sa perte,
 Mais comme un simple ami dont la main s'est offerte...

CHRISTIERNE, l'interrompant.

Je t'entends. C'eût été le premier de mes soins.

(Gustave sort.)

SCÈNE VI.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Eh bien ! lui faudra-t-il encor d'autre témoins ?
 Elle en croira Gustave : elle verra sa lettre,
 Et son dernier avis peut enfin la soumettre.
 Mais que son cœur se rende, ou non, j'aurai sa main.

RODOLPHE.

Sans doute, un peu de temps...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Non, Rodolphe; demain.

C'est tout le temps que peut souffrir la violence
D'un amour qu'ont lassé la gêne et le silence.
Soumise ou non, demain elle m'a pour époux.

RODOLPHE.

Sans vous embarrasser des fureurs d'un jaloux,
D'un rival qu'appuieront des sujets infidèles?

CHRISTIERNE.

Vains discours! je ne crains ni lui ni les rebelles.
Frédéric y renonce. Osant le déclarer,
Lui-même il s'est privé du droit d'en murmurer;
Et quant à mes sujets, tout le mal ne procède
Que du feu de la guerre allumée en Suède:
Ici par mon hymen quand j'aurai tout calmé,
Là bientôt par la peur tout sera désarmé.
Je te dispense enfin de ces marques de zèle.
J'adore Adelaïde, et je ne vois plus qu'elle.
Toi-même, qui l'as vue, à d'amoureux transports
Peux-tu, sans injustice, opposer tes efforts?
Quel est donc mon pouvoir? Maître de tant de charmes,
S'agira-t-il toujours de contraintes, d'alarmes,
D'obstacles, de délais, de mesure à garder?
Il s'agit de mourir ou de la posséder.
Il n'est point de périls que l'amour ne dédaigne:
Différer est le seul aujourd'hui que je craigne.
Il me reste un rival qui s'est fait estimer;
Si je perds un instant, il peut se faire aimer.

RODOLPHE.

Reposez-vous, seigneur, sur ceux qui vous secondeut;

Elle le verra peu , mes soins vous en répondent :
Je veillerai sur eux. Vous , si vous m'en croyez ,
Ne précipitez rien. Daignez plaire ; essayez
D'écarter ce qui peut occuper sa pensée.
De quoi n'est pas capable une amante insensée ?
Voulez-vous...

CHRISTIERNE , *l'interrompant.*

Oui , Rodolphe , oui , telle est mon ardeur :
Dût-elle entre mes bras signaler sa fureur ,
Fût-ce à la perfidie allier la tendresse ,
Et placer dans mon lit la haine vengeresse...
Mais de quoi s'alarmer au sein de la vertu ?
J'aurai sa foi ; je l'aime , et je règne. Crois-tu
Que du lieu formé la sainteté soit vaine ?
Les autels sont alors les bornes de la haine.
Les noms de roi , d'époux , ne désarment-ils pas ?
L'hymen a des devoirs , le trône a des appas.
L'un ou l'autre , peut-être , adoucira son ame.
Tantôt tu permettois plus d'espoir à ma flamme :
D'un amant couronné tu relevois les droits ;
Et l'amour , à t'entendre , obéissoit aux rois.

RODOLPHE.

Aussi je ne crois pas la princesse inflexible.
Quelque soin , quelque égard peut la rendre sensible.
Si même à Frédéric elle résiste encor ,
Ne l'en accusez point.

CHRISTIERNE.

Eh ! qui donc ?

RODOLPHE.

Léonor.

Cette femme, seigneur, vous est-elle connue?

CHRISTIERNE.

C'est, s'il m'en souvient bien, la suivante éperdue
Qui, le jour qu'en ces lieux je portois le trépas,
Soutenoit la princesse, expirante en ses bras.

RODOLPHE.

C'est votre véritable et mortelle ennemie.
Seigneur, Adélaïde est par elle affermie
Dans les ressentiments qu'elle fait éclater.
J'ai surpris des discours à n'en pouvoir douter.
Je dis plus; je la crois tout autre qu'on ne pense.
Ce qu'elle est se démêle à travers l'apparence;
Et tout son air dénonce, à l'orgueil qu'on y lit,
Quelqu'un bien au-dessus du rang qui l'avilit.
En tout ceci daignez souffrir que je vous guide.
Séparons Léonor d'avec Adélaïde.

CHRISTIERNE

Ayant à la fléchir, ce sera l'irriter.
N'importe, ton avis n'est pas à rejeter:
Use, en homme éclairé, de ton zèle ordinaire,
Observe-les de près; et, s'il est nécessaire,
Pour peu que tes soupçons pénètrent plus avant,
Tu peux les séparer. Va... Mais auparavant,
A quelque grand péril qu'un prompt hymen expose,
Vole au temple; que tout pour demain s'y dispose.
Prévient-en de ma part la fille de Sténon.
De l'époux seulement laisse ignorer le nom.
C'est au pied de l'autel où je dois la conduire,
Qu'en monarque absolu je prétends l'en instruire.

RODOLPHE.

Vous pouvez tout, seigneur. Si pourtant...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Plus d'avis,

Ni de retardements. Je le veux; obéis.

FIN DU SECOND ACTE

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Eh bien ! chère Sophie, après tant de misère,
Libre, enfin, tu t'es vue entre les bras d'un père ?
Je partage avec toi... Mais je vois, à tes pleurs,
Que tu viens d'éprouver le plus grand des malheurs.

SOPHIE.

Que ma prison n'a-t-elle été ma sépulture ?
J'eusse ignoré des maux dont frémit la nature.

ADÉLAÏDE.

Ainsi dans notre sang l'ennemi s'est baigné,
Et le fer destructeur n'aura rien épargné ?

SOPHIE.

Il a laissé par-tout le deuil et le ravage.
Nous ne nous en faisons qu'une imparfaite image :
Cette ville n'est plus qu'un débris effrayant
Où l'œil épouvanté la cherche en la voyant ;
Stockholm a disparu ; sa splendeur est éteinte :
Un désert est resté ; vaste et lugubre enceinte,
Où tout ce que la guerre épargna de héros
A péri dès long-temps par la main des bourreaux !

Mou père fut du nombre , et je viens de l'apprendre :
Mais en vain je demande où repose sa cendre ;
Et c'est m'apprendre assez que de son triste sort
L'horreur s'est étendue au-delà de sa mort.

ADÉLAÏDE.

Ton père fut fidèle et cher à sa patrie.
Pour oublier sa mort souviens-toi de sa vie ,
Et te sers des conseils dont tu savois si bien
Combattre ma douleur quand je pleurois le mien.
Hélas ! Quels sont tes maux près de ceux que j'endure ?
Vois gémir à-la-fois l'amour et la nature ;
Car enfin sois sincère , en crois-tu Léonor ?
Qu'en penses-tu ? son fils respire-t-il encor ?

SOPHIE.

Non , madame ; sa mort n'est que trop avérée.

ADÉLAÏDE.

Cruelle ! et quel témoin t'en a donc assurée ?

SOPHIE.

Le meurtrier poursuit son salaire à la cour.

ADÉLAÏDE.

Le même coup deux fois m'assassine en un jour.

SOPHIE.

Ce qui doit rendre encor nos regrets plus sensibles ,
C'est l'espoir dont flattoient ses armes invincibles.
Le ciel depuis six mois favorisoit ses coups ;
De triomphe en triomphe il s'avançoit vers nous :
Nos malheurs l'attendoient au bout de la carrière ;
C'est là qu'il est frappé d'une main meurtrière ,
Et qu'à ce défenseur , long-temps victorieux ,
On arrache la palme et la vie à nos yeux !

Sa déplorable mère est enfin convaincue;
Et du coup trop certain sa grande ame abattue...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Nous nous importunons dans notre accablement.
J'ai besoin, comme toi, d'être seule un moment.

(Sophie sort.)

SCÈNE II.

ADÉLAÏDE.

Et ma douleur profonde, à ce récit funeste,
De mes jours malheureux n'a pas tranché le reste!
Ainsi donc la vertu cède au crime impuni!
Toute erreur est cessée, et tout espoir fini...
Ai-je bientôt du ciel épuisé la colère?
O mort! ô seul asile...

SCÈNE III.

LÉONOR, ADÉLAÏDE.

LÉONOR.

Ah! ma fille!

ADÉLAÏDE.

Ah! ma mère!

LÉONOR.

Moi sans fils, comme vous maintenant sans époux,
Notre unique ressource est à des noms si doux.

ADELAÏDE.

De notre liberté voilà donc les promesses !

LEONOR.

Et l'équité des cieux que j'ai crus plus propices !

ADELAÏDE.

Pressentiments trompeurs !

LEONOR.

Tous nos vœux sont trahis

ADELAÏDE, à part.

O mon dernier espoir ! ô Gustave !

LEONOR, à part.

O mon fils

ADELAÏDE.

Heureuses qu'en ce jour d'amertume et d'alarmes ,

Il nous soit libre encor de contondre nos larmes !

LEONOR.

Qu'il vive en votre cœur, ne le perdrez jamais

Je vivrai du plaisir d'adoucir vos regrets

ADELAÏDE.

S'il vivra dans mon cœur ! Oubliez-vous, vous-mêmes ,

Combien, depuis quel temps, à quels titres je l'aime ?

Oubliez-vous, madame, en ce triste moment ,

Que je le pleure à titre et d'époux et d'amant ?

L'un à l'autre promis presque dès ma naissance ,

Le désir de lui plaire occupa mon enfance ;

Et quand ce prince aimable abandonna ces lieux ,

Un souvenir si cher attendrit nos adieux

Bien que mon second lustre alors fût à peine ,

L'éloignement n'a fait que resserrer ma chaîne.

Ma flamme, en attendant des moments plus solennels ,

Croissoit de jour en jour sous vos yeux maternels
A ma vive amitié je mesurois la sienne.
Mon pere fut le sien, sa mere etant la mienne.
Vous cultiviez en moi des sentiments si doux :
Ils faisoient notre joie. Ah ! madame, est-ce a vous,
Quand la mort nous l'enleve, est-ce a vous d'oser croire
Qu'un autre le pourroit bannir de ma memoire ?
Qui seroit-ce ? Jamais Frederic a mes yeux,
Tout soumis qu'il paroît, ne fut plus odieux.

LEONOR.

Encore est-ce un bonheur que, dans notre infortune,
Il sache commander a sa flamme importune,
Et que l'usurpateur, jusqu'ici son appui,
Semble craindre a present de vous nuire a lui.
Oh ! que, vous voyant libre et moins tyrannisee,
Etrangement tantôt je m'étois abusée !
A de justes remords j'imputois sa douleur ;
Mais c'est qu'il ne voit plus d'obstacle a sa grandeur.
Ne craignant plus mon fils, il n'a plus rien a craindre,
Plus rien qui maintenant le force à vous contraindre.
Il ne s'étoit plu qu'à des raisons d'état,
Qu'il a su mieux trancher par un assassinat.

ADELAÏDE, voyant approcher Rodolphe.

Madame, attendons-nous a quelque ordre sinistre...
Le tyran se fait craindre a l'aspect du ministre.

SCÈNE IV.

RODOLPHE, ADÉLAÏDE, LÉONOR.

RODOLPHE, à Adélaïde, dont il a entendu les
derniers mots.

Non, madame ; le roi veut faire désormais
A la sévérité succéder les bienfaits.
En ce jour, où tout prend une paisible face ,
Il veut que le passé se répare et s'efface ;
Qu'avec la liberté vous repreniez vos droits,
Et que votre bonheur couronne ses exploits.
La garde qui vous suit n'est déjà plus la sienne :
Ce palais reconnoît en vous sa souveraine.
Commandez-y, madame ; et remplissez un rang
Où la vertu vous place, encor plus que le sang.

ADÉLAÏDE.

Si ton maître est touché des pleurs qu'il fait répandre ,
Si d'un tel bienfaiteur mon bonheur peut dépendre ,
Si tout dans ce palais se doit assujettir,
Si j'y commande enfin , qu'on m'en laisse sortir :
Trop d'horreur est mêlée à l'air qui s'y respire.
Il est d'affreux climats qui bornent cet empire ;
La nature y languit loin de l'astre du jour :
Mon repos, mon bonheur est là ; c'est le séjour,
L'asile et le palais qu'on demande à ton maître ,
Et non des lieux souillés du sang qui m'a fait naître.
Qu'il daignè en ces déserts me faire abandonner ;
Loin de lui je consens à lui tout pardonner.

RODOLPHE.

Madame, il faut s'armer d'un plus noble courage.
Que parlez-vous d'aller, dans un climat sauvage,
D'un peuple qui vous aime ensevelir l'espoir?
Faites céder pour lui la tristesse au devoir;
Faites céder pour vous la foiblesse à la gloire.
On dépose à vos pieds les fruits de la victoire :
Votre père n'eût eu qu'un sceptre à vous laisser;
Dans un rang trop commun c'étoit vous abaisser.
La fortune se sert de votre malheur même,
Pour vous ceindre le front d'un triple diadème;
Mais c'est en exigeant le don de votre main,
Madame, et les autels sont parés pour demain.

LÉONOR

De nos persécuteurs le ministre barbare
Leur a-t-il inspiré l'ordre qu'il nous déclare?
Ou peut-il ignorer, s'il ne fait qu'obéir,
Qu'obéir aux tyrans, souvent c'est les trahir?
Parlons à cœur ouvert, et laissez l'insolence
Qui sous un beau semblant masque la violence.
L'usurpateur a mis le comble à ses forfaits :
De leur fruit dangereux il veut jouir en paix;
Et l'hymen qu'il oppose à la haine publique,
De ses pareils toujours fonda la politique.
Mais quel temps choisit-il pour en former les nœuds?
Qu'il soit prudent, du moins, s'il n'est pas généreux.
Qu'insultant lâchement aux pleurs de la princesse,
Toute pudeur en lui, toute humanité cesse;
Bravera-t-il un peuple encor mal asservi,
Idolâtre d'un sang dont on s'est assouvi,

Qui, pour premier trophée, à cette horrible fête,
De Gustave égorgé verra porter la tête?
Que ces restes sanglants, nos cris, notre fureur,
Soient au Néron du Nord des sources de terreur!

RODOLPHE.

Réprimez, Léonor, une audace inutile;
Du vainqueur à jamais le pouvoir est tranquille;
Et du vaincu la tête exposée en ces lieux
N'y doit épouvanter que les séditeux.

LÉONOR, *à part.*

Ciel vengeur! se peut-il que ta justice endure
D'un semblable vaincu le malheur et l'injure!

(*à Rodolphe.*)

De ceux qu'on assassine est-ce donc là le nom?
Téméraire! en nommant le gendre de Sténon,
Respecte d'un héros l'anguste caractère,
Sur-tout en adressant la parole à sa mère.

RODOLPHE.

Vous sa mère?

ADÉLAÏDE, *à Léonor.*

Il manquoit cette horreur à mon sort:
Vous avez prononcé l'arrêt de votre mort.

RODOLPHE.

Nou, madame; le roi ne cherchant qu'à vous plaire,
Je réponds de ses jours, dès qu'elle vous est chère.
Elle vivra. Souffrez seulement qu'on ait soin
D'écarter de l'autel un semblable témoin;
Et que, pour contenir la douleur qui l'égare,
D'avec vous, aujourd'hui, mon devoir la sépare.

ADÉLAÏDE.

Nous séparer, cruel ! Et qui t'en a chargé ?

RODOLPHE.

Pour mon maître, pour vous, je m'y crois obligé...

(*appelant.*)

Gardes !

SCÈNE V.

ADÉLAÏDE, LÉONOR, RODOLPHE, GARDES

ADÉLAÏDE, à *Rodolphe*.

Qu'oses-tu faire ? Est-ce là ma puissance ?

RODOLPHE.

Vous servir, ce n'est pas manquer d'obéissance.

LÉONOR, à *Adélaïde*.

Adieu, madame, adieu. Ce triste éloignement

D'un trépas désiré hâtera le moment.

Le tyran m'offriroit une grace inutile.

ADÉLAÏDE.

Entre mes bras encore il vous reste un asile.

Animés de l'excès des plus vives douleurs,

Ces foibles bras sauront vous disputer aux leurs...

(*voyant que Léonor se dispose à sortir avec les gardes.*)

Eh quoi ! vous me laissez désolée et confuse ?

A mes embrassements ma mère se refuse ?

LÉONOR.

Que me reprochez-vous ?... Eh bien ! je les reçois,

Madame ; honorez-m'en pour la dernière fois.

Mais prenez dans les miens un peu de ma constance ;
Ne vous oubliez pas jusqu'à la résistance.
Qu'espérer des efforts d'une tendre amitié ?
Est-il ici pour nous ni respect ni pitié ?
Et le sexe et le rang y sont sans privilèges.
Le sort nous abandonne à des mains sacrilèges.
Les désarmerez-vous par d'inutiles cris ?
A tant d'indignités opposons le mépris.
Que le vôtre en ce jour plus que jamais éclate ;
Confondez hardiment l'espoir dont on se flatte :
Redoutant vos sujets , prêts à se révolter ,
Christierne à vos jours n'oseroit attenter.
A qui donc ose ici vous traiter en esclave
Expliquez-vous en reine , en veuve de Gustave.
Redemandez le sang d'un père , d'un époux :
Pleurez-les , pleurez-moi ; vengez-les , vengez-vous.
Je ne me croirai point d'avec vous séparée ,
Si , fidèle à l'amour que vous m'avez jurée...
Vous le serez , c'est trop offenser votre foi ;
Vous ne trahirez point Sténon , mon fils , ni moi...

(à Rodolphe.)

Adieu... Fais ton devoir.

RODOLPHE, aux gardes.

Gardes , qu'on la retienne.

(Léonor est emmenée par les gardes.)

SCÈNE VI.

RODOLPHE, ADÉLAÏDE.

RODOLPHE.

Madame, une autre voix, plus forte que la sienne,
Du côté le plus sûr saura guider vos pas.
La mère sur le fils ne l'emportera pas;
On ne veut rien de vous qu'il n'ait voulu lui-même.
Du moins, si vous bravez l'autorité suprême,
Un amant peut ne pas vous supplier en vain.
On a de lui pour vous un billet de sa main.
Ses derniers sentiments s'y font assez connoître.

(voyant approcher Gustave.)

Un des siens vous l'apporte... et je le vois paroître...
Je vous laisse.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE.

GUSTAVE, à part.

J'ai vu tout ce que j'avois craint.

Mon bonheur n'est pas tel que l'on me l'avoit peint.
Au temple, où tout est prêt, ma mémoire est proscrite.

ADÉLAÏDE, sans tourner les yeux vers Gustave.

Approchez. Je conçois quel trouble vous agite.

Mon aspect vous rappelle un prince qui n'est mort
Que pour avoir trop pris d'intérêt à mon sort.
Sans moi vous n'auriez pas à regretter sa vie.

GUSTAVE.

Son malheur jusque-là n'est digne que d'envie,
Madame ; à vos sujets rien ne paroît plus doux
Que l'honneur de combattre et de mourir pour vous.
Gustave, je l'avone, avoit plus à prétendre.
Il croyoit...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Vous avez un billet à me rendre ?

GUSTAVE, *lui donnant le billet.*

Oui, madame. Au milieu des horreurs du trépas,
Il a de vos serments affranchi vos appas ;
Et le dernier effort de son amour extrême
Est allé jusqu'au soin de vous rendre à vous-même.

ADÉLAÏDE.

Il eût dû s'épargner des efforts superflus...

(*Elle ouvre le billet.*)

C'est lui-même... Écoutons un amant qui n'est plus.

(*Elle lit bas une partie du billet, et haut ce qui suit.*)

« D'une félicité vainement attendue,

« Si vous m'aimez encore, oubliez les douceurs.

« Votre repos m'occupe au moment où je meurs.

« Régnez. Je vous remets la foi qui m'étoit due ;

« Laissez-en désormais disposer les vainqueurs. »

(*à part, après avoir lu.*)

Que plutôt mille fois périsse Adélaïde !...

Voilà donc mon arrêt, et sur quoi l'on décide ?

Injuste Frédéric ! est-ce là ta vertu ?

Ton rival expiroit; de quoi te prévaux-tu?
 Cet aven de mon sort ne te rend pas l'arbitre :
 Il est pour toi plutôt un exemple qu'un titre...
 Ah! sur ce titre en vain ton espoir est fondé;
 Gustave emportera le cœur qu'il a cédé.
 De ce héros à toi daignerois-je descendre?
 Ce qu'il a fait pour moi, je le dois à sa cendre;
 Et, m'embarrassant peu d'une paix qui me fuit,
 Mon amour veut le suivre où le sien l'a conduit...

(à Gustave, qui s'est jeté à ses pieds.)

Reprenons le récit que ma douleur exige...
 Dites-moi... Mais que vois-je ?

GUSTAVE.

Adélaïde !

ADÉLAÏDE.

Où suis-je ?

GUSTAVE.

Dans les bras d'un amant qui vit encor pour vous.

ADÉLAÏDE.

Ah! je le reconnois, j'embrasse mon époux.

GUSTAVE.

O nom dont la douceur me paye avec usure
 Des malheurs dont j'ai cru voir combler la mesure !

ADÉLAÏDE.

Et tu veux donc combler la mesure des miens?
 Cruel! je n'attendois qu'une mort; et tu viens
 M'en faire souffrir mille en mourant à ma vue!

GUSTAVE.

D'un billet captieux le sens vous a déçu.
 Madame; si j'accorde au vainqueur votre foi,

C'est qu'il n'est plus ici d'autre vainqueur que moi.
Vos bourreaux et les miens vont payer de leurs têtes
Les cruautés...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Songez, et voyez où vous êtes.

Si quelqu'un...

GUSTAVE, *l'interrompant à son tour.*

Je ne suis écouté que de vous.

Casimir nous seconde, et veille ici pour nous.

ADÉLAÏDE.

Et d'erreur en entrant ne m'avoir pas tirée!

Avoir de vains regrets prolongé la durée,

Et sur des fictions laissé couler mes pleurs!

GUSTAVE.

Ces pleurs m'étoient garants du plus grand des bonheurs;

Ils remettoient la paix dans une ame saisie

Des terreurs d'une aveugle et tendre jalousie:

Terreurs que j'avouerai comme un crime à présent,

Mais dont mon cœur alors ne pouvoit être exempt.

Le bruit de mon trépas, près de neuf ans d'absence,

Les feux de Frédéric, ses vertus, sa puissance,

Et dans le temple enfin son bonheur annoncé...

ADÉLAÏDE, *l'interrompant.*

Ah! qu'un moment plus tôt mon amour offensé

A cette jalousie, injuste et criminelle,

Opposoit un témoin bien cher et bien fidèle!

GUSTAVE.

Et qu'attester encore après ce que j'ai vu?

Au foud de votre cœur l'heureux Gustave a lu.

Ne songeons qu'à l'exploit qui va me faire absoudre.

Cette nuit vous réglez : je vous venge ; et la foudre
Tombe sur Christierne avant qu'elle ait grondé.
Sans le soin de vos jours le coup eût moins tardé ;
Mais vous étiez , madame , à la merci d'un traître ,
Qui , dans son désespoir , vous saisissant peut-être ,
Le poignard , à nos yeux , levé sur votre sein ,
Nous auroit arraché les armes de la main.
Nous-mêmes des fureurs désarmons la plus noire ;
Qu'il ne dispose pas du prix de la victoire.
Du peu de liberté qu'aujourd'hui l'on vous rend ,
L'usage est d'importance et l'avantage est grand.
Il en faut profiter. Sitôt que la nuit sombre
Sur ces lieux menacés épaissira son ombre ,
Hâtez-vous de vous rendre au portique ici près ,
Où l'élément glacé joint la rade au palais.
La valeur attend là votre auguste présence.
A l'instant mon triomphe et le vôtre commence ;
Et j'immole à vos yeux celui qui fit , aux siens ,
Immoler les auteurs de vos jours et des miens...

(la voyant tout en pleurs.)

Vous pleurez ! Doutez-vous du succès de mes armes ?

ADÉLAÏDE.

Non ; je vous connois trop pour vous donner des larmes.
Que n'a pas déjà fait , que ne peut votre bras ?
Et vos feux rassurés ne l'affoibliront pas.
Mais qu'à cet ennemi dont vous craignez la rage
Ma fuite laisse encore un précieux otage !

GUSTAVE.

De le taire avertir il faut prendre le soin ,
Madame ; quel est-il ?

ADÉLAÏDE.

Ce fidèle témoin

Près de qui s'instruiroit votre flamme jalouse,
Une tête aussi chère à vous qu'à votre épouse,
Votre mère.

GUSTAVE.

Ma mère ? Eh quoi ! ma mère vit ?

ADÉLAÏDE.

Dans les fers d'où je sors, seule, elle me suivit,
Et près de moi resta tout ce temps inconnue ;
Mais enfin sa douleur ne s'est plus contenue,
Dès que de votre mort le bruit s'est confirmé :
De ce qu'elle est, par elle on vient d'être informé ;
Et déjà dans la tour elle rentre peut-être,

SCÈNE VIII.

CASIMIR, GUSTAVE, ADÉLAÏDE.

CASIMIR, à *Gustave*.

J'aperçois Frédéric, seigneur ; il va paroître.
Sortons.

GUSTAVE.

Ah ! Casimir, qu'ai-je appris?... Viens, suis-moi.

ADÉLAÏDE, *voulant le suivre*.

Gustave!...

GUSTAVE, *l'arrêtant*.

Demeurez, et calmez cet effroi.

Au lieu marqué songez seulement à vous rendre.

ADÉLAÏDE.

Ah ! vous allez tout perdre , osant trop entreprendre.

Laissez de Frédéric implorer le crédit.

(Gustave, sans l'écouter, sort avec Casimir.)

SCÈNE IX.

ADÉLAÏDE.

Il m'échappe !... Imprudente ! où suis-je ? et qu'ai-je dit ?

Mais que devois-je faire ?... O fatale journée !

Par quels événements seras-tu terminée ?

SCÈNE X.

FRÉDÉRIC, ADÉLAÏDE.

ADÉLAÏDE.

Seigneur, si vous m'aimez...

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Ne me reprochez rien ,

Madame ; cet amour se justifiera bien.

De votre hymen en vain la pompe se prépare :

Malheur à qui l'ordonne !... Oui, puisque le barbare

Insulte à ma prière aussi bien qu'à vos pleurs,

Il est temps d'opposer fureurs contre fureurs :

L'honneur, votre repos, voilà ma loi suprême.

Je n'aurai pas pour rien triomphé de moi-même :

L'effort m'a trop coûté pour en perdre le fruit...
Madame, soyez libre, et partons cette nuit.
La flotte est toute à moi ; je disposerai d'elle :
La fortune, les vents, les cœurs, tout nous appelle.
Je n'ai que trop tardé : l'infortuné Danois
Me reproche ses fers, et l'oubli de mes droits.
Vos malheurs et les siens sont devenus mes crimes :
Pour un monstre abhorré ce sont trop de victimes.
Pouvant parler en maître, et las de supplier,
Cause de tant de maux, j'y dois remédier.
D'un si juste projet soyez l'heureux mobile ;
Où je retrouve un trône acceptez un asile,
Madame ; et que du soin qui m'anime pour vous
Renaissse enfin ma gloire et le bonheur de tous !

ADÉLAÏDE.

Non ; je dois respecter l'asile qu'on m'accorde,
Et ne pas y traîner une affreuse discorde,
Dont je serois, seigneur, le flambeau détesté.
Un autre espoir en vous aujourd'hui m'est resté.
Si vous ne la sauvez, Léonor est perdue.
Qu'avant la fin du jour elle me soit rendue !
Sa vie est en péril, et la mienne en dépend.

FRÉDÉRIC.

J'avois traité de fable un bruit qui se répand.
De Gustave, en effet, seroit-elle la mère ?

ADÉLAÏDE.

Vous concevez par-là combien elle m'est chère,
Et tout le prix du temps qu'avec moi vous perdez...
Seigneur, avant la nuit, si vous me la rendez...

Si de votre amitié j'obtiens cette assurance...
Mais dois-je vous parler de ma reconnoissance?
La gloire seule émeut la magnanimité,
Et son premier salaire est d'avoir éclaté.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XI.

FRÉDÉRIC.

Laissons là mon départ ; courons la satisfaire.
Elle m'offre sans doute un moyen de lui plaire ,
Et de lui plaire encor par un soin généreux.
Quel plaisir à ce prix de pouvoir être heureux !

FIN DU TROISIEME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Je prétends faire ainsi remonter ma vengeance
Aux sources du mépris qui bravoit ma puissance.
Léonor, dont l'orgueil osa la balancer,
Expiera ce mépris, ou le fera cesser,
De ses derniers discours rétractera l'audace,
Ou sentira l'effet de ma juste menace.
Est-elle par ta bouche instruite de son sort?

RODOLPHE.

Elle a devant les yeux l'appareil de sa mort;
Et j'attendois qu'il fît tout l'effet qu'il doit faire
Pour vous la ramener plus prête à vous complaire.

CHRISTIERNE.

Eh! dis-moi, d'un bonheur qu'il n'accepta jamais
De quel cail Frédéric a-t-il vu les apprêts?

RODOLPHE.

Je le fais observer, sans pénétrer encore
S'il cède ou s'il résiste au feu qui le dévore.
Son départ à la nuit d'abord étoit marqué;
Mais, presque sur-le-champ, l'ordre s'est révoqué.

Animé d'autres soins, et plein de confiance,
Maintenant il vous cherche avec impatience;
Et moi, d'un entretien que vous ne cherchez pas,
J'ai voulu, mais en vain, vous sauver l'embarras.
Sur mes pas, devant vous, il est prêt à se rendre.

CHRISTIERNE.

Tôt ou tard, il faut bien se résoudre à l'entendre.
Et du peuple quels sont cependant les discours?

RODOLPHE.

De la mort de Gustave il veut douter toujours.
Sans perdre un seul instant, rendons-la manifeste,
Ou ce doute aujourd'hui peut vous être funeste.

CHRISTIERNE.

J'ignore quelle idée engageoit Casimir
A m'éloigner de celle où tu viens m'affermir.
Oui, pour éteindre un feu que l'erreur perpétue,
Présentons aux mutins leur idole abattue.
Dans la place publique, où fut lu son arrêt,
Qu'à l'instant le proscrit paroisse tel qu'il est.
Va le prendre des mains de son brave adversaire;
Et, de là, devant moi fais parcître sa mère...

(voyant entrer Frédéric.)

Voici le prince... Va, cher Rodolphe; et reviens
Interrompre au plus tôt de fâcheux entretiens.

(Rodolphe sort.)

SCÈNE II.

FRÉDÉRIC, CHRISTIERNE.

FRÉDÉRIC.

Vous avez désiré, seigneur, que ma tendresse
Se chargeât d'essuyer les pleurs de la princesse;
Et je vois qu'on la prive, eu ce jour de douleur,
Du seul soulagement qu'elle eût dans son malheur.
N'est-il pas temps enfin que le vainqueur commence
A triompher des cœurs, s'il peut, par la clémence?
Des cris du malheureux ne vous lassez-vous pas,
Et faut-il que le sang marque ici tous vos pas?
Gustave a succombé; puisse, pour notre gloire,
Un semblable triomphe échapper à l'histoire!
Enfin Gustave est mort, et tout vous est soumis.
Un coup infructueux joindroit la mère au fils.
La princesse m'implore et nous la redemande.
Pour l'intérêt commun souffrez que je la rende,
Seigneur; et qu'une fois, vous ayant désarmé,
Je serve ce que j'aime, et puisse en être aimé!

CHRISTIERNE.

Prince, on ose abuser de votre ministère.
Le rival de Gustave en doit craindre la mère;
Le passé, ce me semble, à tous deux nous l'apprend,
Et c'est une imprudence en vous qui me surprend.

FRÉDÉRIC.

La générosité jamais n'est imprudence.

CHRISTIERNE.

Elle n'ouvre que trop la porte à la licence.

FRÉDÉRIC.

Mais si l'on obéit, si l'on vous satisfait ?

CHRISTIERNE.

Leur séparation produira cet effet.

FRÉDÉRIC.

Mes soins l'auront produit.

CHRISTIERNE

Quoi ! cette ame hautaine...

FRÉDÉRIC, *l'interrompant.*

Obtenant Léonor, seroit moins inhumaine.

CHRISTIERNE.

Vous avez sa parole ?

FRÉDÉRIC.

Elle n'a rien promis ;

Mais je crois m'en pouvoir tout promettre à ce prix.

CHRISTIERNE.

Prince, elle y compte en vain ; c'est moi qui vous l'annonce.

FRÉDÉRIC.

Quoi ! je lui porterois cette triste réponse ?

CHRISTIERNE.

Triste ou non, j'ai parlé ; ce décret vous suffit.

FRÉDÉRIC.

J'aurois cru mériter que l'on me satisfît.

CHRISTIERNE.

A son retour du temple on lui pourra complaire.

FRÉDÉRIC.

Il s'agit d'une grace, et non pas d'un salaire.

CHRISTIERNE.

J'en crois faire une aussi quand je laisse espérer.

FRÉDÉRIC.

Mais la princesse craint; il faut la rassurer.

CHRISTIERNE.

Sa crainte nous répond de son obéissance.

Léonor lui rendroit bientôt son arrogance :

De leurs derniers adieux on sait l'emportement.

Souvent l'amour d'ailleurs se flatte aveuglément.

Le vôtre un peu crédule et prompt à vous séduire,

A peut-être entendu plus qu'on n'a voulu dire.

Vous espérez beaucoup. Ne pourroit-on savoir

Les discours échappés d'où vous naît cet espoir?

FRÉDÉRIC.

Non, seigneur; je vous crois : je l'ai mal entendue.

Tant de gloire, en effet, peut ne m'être pas due.

Je le veux; mais en dois-je aimer moins l'équité,

Et, ne consultant qu'elle, être moins écouté?

Sommes-nous plus en droit d'opprimer l'innocence?

Ah! ne pouvoir m'aimer ce n'est pas une offense

A mériter les maux qu'elle endure à mes yeux,

Et j'en ai trop été le prétexte odieux.

La princesse m'est chère; oui, seigneur, je l'adore.

Je l'ai dit mille fois; je le répète encore :

Si j'en étois aimé, le soin de mon repos

Me rendroit redoutable au plus fier des rivaux.

Je soutiendrais mes droits au prix de mille vies;

Mais s'il faut renoncer aux douceurs infinies

D'un choix qu'avant ma flamme un autre a mérité.

Je ne veux rien tenir d'aucune autorité,

Rien ajouter au poids des fers d'une captive.
 Si digne du haut rang dont le destin la prive,
 Rien devoir, en un mot, à ses nouveaux malheurs.
 Je respectois ses feux, je respecte ses pleurs.
 Pour la dernière fois, enfin je le déclare,
 Je n'y prétends plus rien. Le sacrifice est rare!
 Mais, nés pour commander, soyons dans nos projets,
 Nous-mêmes, et nos rois et nos premiers sujets.
 Je dis plus : cédât-elle au pouvoir qui l'opprime,
 Et mon plus bel espoir devint-il légitime,
 Ainsi qu'il est permis de s'en flatter encor,
 Dès qu'elle a, par ma voix, demandé Léonor,
 Léonor, de ma main, lui doit être amenée.
 Vous avez malgré moi conclu notre hyménée;
 Je ne vous ai que trop secondé là-dessus :
 Contentez-la seigneur, ou ne me pressez plus.

CHRISTIERNE.

Soyez donc satisfait : loin que je vous en presse,
 Je prétends qu'entre vous toute liaison cesse;
 Et j'aurois déjà dû vous avoir déclaré
 Que ce n'est pas pour vous que l'autel est paré.

FRÉDÉRIC.

Eh ! pour qui donc ?

CHRISTIERNE.

Pour moi.

FRÉDÉRIC.

Pour vous ?

CHRISTIERNE.

Oui, pour moi-même.

(voyant l'étonnement de Frédéric.)

Je l'épouse... D'où vient cette surprise extrême?
Quel autre dans ma cour, dégageant votre foi,
Pouvoit plus dignement vous remplacer que moi?

FRÉDÉRIC.

Est-ce moi, moi pour qui son cœur est tout de glace?
C'est celui qu'elle aimoit qu'il faut que l'on remplace.
Et si quelqu'un le peut dignement remplacer,
Je ne reconnois qu'elle en droit de prononcer...
Quoi! seigneur, c'est donc là l'usage que vous faites
Des droits de ma naissance et du rang où vous êtes?
Mes refus généreux vous ont-ils couronné,
Ce rang qui fut le mien, vous l'ai-je abandonné,
Pour voir déshonorer l'éclat du diadème,
Pour voir gémir le foible, et pour gémir moi-même?
Ainsi, vous confiant le plus saint des dépôts,
J'ai cru de plus d'un peuple assurer le repos,
Et j'aurai préparé ma honte et leurs supplices?
Que dis-je? Malheureux dans tous mes sacrifices,
J'adore Adélaïde, et j'en suis estimé,
Je survis au rival qui seul en est aimé,
Tout me force ou m'invite à m'en rendre le maître;
Seul je me le défends, et vous prétendez l'être?
Du prix de cet effort je serai plus jaloux;
Je me suis immolé pour elle, et non pour vous.
L'appui de Frédéric ne sera point frivole,
Vous oserez me perdre, ou je tiendrai parole;
Oui, d'un si juste prix vous paierez mes bienfaits,
Ou vous vous souillerez du plus noir des forfaits.

(Il veut sortir.)

CHRISTIERNE, *le retenant*

Demeurez. Je ne veux vous perdre ni vous craindre ;
Mais j'ai de mon côté, comme vous , à me plaindre ,
Et , laissant là le ton dont vous m'osez parler ,
Perfide ! cette nuit où vouliez-vous aller ?...

(*appelant.*)

Gardes !

FRÉDÉRIC, *à part.*

J'ai mérité que le méchant m'accable.
Je fus son bienfaiteur. Poursuis, ciel équitable !
Protège Adélaïde, en foudroyant l'ingrat ;
Et que ce soit ici son dernier attentat !

CHRISTIERNE.

En imprécations l'impuissance est féconde.

(*Frédéric sort.*)

SCÈNE III.

RODOLPHE, CHRISTIERNE, GARDES.

CHRISTIERNE, *aux gardes.*

Que l'on suive ses pas ; allez : qu'on m'en reponde ,
Et qu'il ne sorte plus de son appartement.

(*Les gardes sortent.*)

SCÈNE IV.

CHRISTIERNE, RODOLPHE.

CHRISTIERNE.

Rodolphe, je te vois frappé d'étonnement.

Eh quoi ! devois-je encor souffrir qu'un téméraire...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

La rigueur n'a jamais été plus nécessaire.

Tout me devient suspect ; tout vous doit l'être ici,

Et ce qui me surprend va vous surprendre aussi.

Gustave n'est point mort.

CHRISTIERNE.

Qu'entends-je ?

RODOLPHE.

Adélaïde

Nous en apprendroit plus sur un projet perfide,

Dont elle a vu tantôt le complice ou l'auteur.

CHRISTIERNE.

Quoi ! ce fier inconnu...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

N'étoit qu'un imposteur,

Dont l'audace a d'abord appuyé l'artifice,

Et qu'elle a fait courir ensuite au précipice.

CHRISTIERNE.

Son récit, ce billet, tous ces bruits...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Étoient faux.

CHRISTIERNE.

Et le traître, dis-tu, qui tramoit ces complots...

RODOLPHE, *l'interrompant.*

Est en nos mains. De plus, par un bonheur extrême,
Cet inconnu, je crois, est Gustave lui-même.

CHRISTIERNE.

Gustave ! D'où te naît ce soupçon ?

RODOLPHE.

De tout l'or

Offert à l'un des miens, qui gardoit Léonor.
Dans ses empressements pour cette prisonnière
On a cru voir un fils alarmé pour sa mère.
Le garde, incorruptible, a feint de l'écouter.
Par ce moyen, sans bruit, on a su l'arrêter.
Je l'ai vu. Sur son front, au lieu de l'épouvante,
Sont peints le fier dépit et la rage impuissante.
Ses regards dédaigneux, un silence obstiné,
Tout me l'annonce tel que je l'ai soupçonné.
Quand vous le reverrez, vous jugerez de même.
Mais, pour nous en convaincre, usons de stratagème :
Il ne peut être ici reconnu que des siens,
Moins prêts à resserrer qu'à rompre ses liens ;
Songeons donc à percer prudemment ce mystère.

CHRISTIERNE.

Il en est un moyen... Tu m'amenois sa mère ?

RODOLPHE.

Je ne l'ai devancée ici que d'un moment,
Pour vous entretenir de cet événement.

CHRISTIERNE.

Dans le salon prochain fais conduire le traître,

Et qu'au premier signal il soit prêt à paroître.
Léonor le verra. S'il est son fils, ami,
La nature jamais ne s'échappe à demi.
Bientôt la vérité se verra confirmée
Dans les regards surpris d'une mère alarmée.
Pour me nommer Gustave elle n'a qu'à frémir.
Que cependant l'on fasse arrêter Casimir.
Il me trahit. Ceci le condamne et m'éclaire.
Ainsi que Frédéric, à mes desseins contraire,
Il a pour Léonor employé son crédit...
Elle entre... Va, cours; fais tout ce que je t'ai dit.
(*Rodolphe sort.*)

SCÈNE V.

LÉONOR, SOPHIE, CHRISTIERNE.

CHRISTIERNE, à Léonor.

Votre juge offensé n'est pas inexorable.
Dans vos premiers transports vous étiez excusable.
Peut-être, dans les miens, me suis-je trop permis.
En les désavouant, cessons d'être ennemis;
Mais sachez profiter de ma bonté facile,
Et ne vous parez pas d'un orgueil inutile,
Qui pourroit vous couvrir de blâme, en vous perdant.
On signale, à sa honte, un courage imprudent :
Le vôtre ne seroit qu'une aveugle foiblesse;
Car, exposant des jours si chers à la princesse,
Vous exposez les siens : songez-y, Léonor.
Sauvez-la, sauvez-vous; il en est temps encor.

Promettez-moi près d'elle une heureuse entremise :
A mes intentions rendez-la plus soumise ;
En un mot, réparez ce que vous avez fait.
A ce prix je pardonne, et je suis satisfait.

LÉONOR.

N'espère pas, tyran ! que mon orgueil se lasse.
Le tien se satisfait à me parler de grace ,
Et le mien à vouloir n'en mériter jamais.
Puissent mes soins te nuire autant que je te hais !
Va, j'ai de la princesse affermi le courage.
Pour moi, je respirois , après un long orage ;
Les apprêts de ma mort fixoient tout mon espoir.
Pourquoi se changent-ils en l'horreur de te voir ?
Que nous proposes-tu ? quelle offre oses-tu faire ?
Quels traités ? Nous pleurons , moi, Gustave et son père ;
Elle , un trône usurpé , son père et son époux.
Ce n'est qu'à des vengeurs à traiter avec nous ,
Et du traité ta mort seroit le premier gage.

CHRISTIERNE.

Toujours la même audace et le même langage ?
Eh ! pourquoi toutes deux imputer à ma main
Les attentats d'un autre et les coups du destin ?
Le ciel favorisa mes armes légitimes :
Son père et ton époux en furent les victimes.
J'ai vaincu , j'ai conquis , et n'ai rien usurpé.
Pour ton fils , dans son sang ma main n'a pas trempé.
Suis-je son meurtrier ? Veut-on que je réponde
D'un coup ?...

LÉONOR, *l'interrompant.*

Mérites-tu, lâche ! qu'on te confonde ?

Ta main n'a pas trempé dans le sang de mon fils,
 Et son assassin vient t'en demander le prix?
 Et tes trésors ouverts s'épanchent sur le traître?
 Tu n'as pas ignoré qu'en payer un, c'est l'être.
 Aux yeux des nations, dont tu te rends l'horreur,
 Crois-tu, par ce détour, excuser ta fureur?
 D'un forfait si visible est-ce ainsi qu'on se lave?
 Pour te justifier du meurtre de Gustave,
 Inflige au scélérat des tourments ignorés :
 Que du monstre, à mes yeux, les membres déchirés
 Nous prouvent...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

J'y consens; qu'il meure en ta présence
 Tu verras si le crime ici se récompense,
 Si je me rends coupable aux yeux de l'univers...
 (*appelant.*)
 Rodolphe, paraissez.

SCÈNE VI.

GUSTAVE, *enchaîné*; RODOLPHE, LÉONOR,
 CHRISTIERNE, SOPHIE, GARDES.

CHRISTIERNE, à Léonor, en lui montrant Gustave.

Tiens, regarde ces fers.

Est-ce là donc un prix digne de tes reproches?

Suis-je accusable encore du meurtre de tes proches?...

Qu'il périsse, et qu'enfin ce coup nous rende amis!...

(*aux gardes.*)

Qu'on l'immole : frappez.

(*Un soldat lève le sabre sur la tête de Gustave.*)

LÉONOR, *au soldat, en reconnoissant Gustave.*

Arrête.

CHRISTIERNE.

Ah ! c'est ton fils.

GUSTAVE.

Oui, je le suis. Je fais cet aven sans contrainte.
Pour d'autres que pour moi j'eus recours à la feinte ;
Mais mon propre péril me defend d'en user,
Et je le sens trop peu pour daigner t'abuser.

LÉONOR, *embrassant Gustave.*

O sang d'un cher époux ! fils d'un malheureux père !
Dans quel état le sort te rend-il à ta mère ?

GUSTAVE.

Madame, excitez moins un tendre sentiment
Qui de notre malheur vient d'être l'instrument.
La seule piété nous ravit la victoire.
Sur le point de vous rendre un fils couvert de gloire,
J'ai craint de vous laisser pour otage en ces lieux ;
Et, voulant vous sauver, je périss à vos yeux.
Daignez, pour prix d'un soin si funeste et si tendre
(Si pourtant le devoir a des prix à prétendre),
Daignez ou retenir ou me cacher vos pleurs.
Dérobons un triomphe à nos persécuteurs.
Gustave, à peine ému de sa propre misère,
Oseroit-il s'offrir pour exemple à sa mère ?
Que perdez-vous, madame ? Un fils déjà pleuré.

Mais moi qui vois la mort d'un visage assuré,
 Que de regrets mortels au moment où j'expire !
 Je perds, avec la vie, une mère, un empire,
 D'incroyable travaux le fruit presque certain,
 Ma gloire, ma vengeance, Adélaïde, enfin.
 Pour tout laisser... hélas ! à qui ?

LÉONOR, *tombant évanouie, à Sophie.*

Qu'on me soutienne.

(*Sophie la retient dans ses bras.*)

GUSTAVE.

Ma mère !... Mais ses yeux ne s'ouvrent plus qu'à peine..

(*au soldat qui a le sabre levé sur lui.*)

Elle se meurt !... Soldat, frappe ! délivre-moi
 De tant d'objets d'horreurs, de tendresse et d'effroi :
 Frappe.

CHRISTIERNE, *à Sophie, en lui montrant Léonor.*

Prenez soin d'elle : emmenez-la, Sophie ;

Et que votre secours la rappelle à la vie.

(*Sophie emmène Léonor.*)

SCÈNE VII.

CHRISTIERNE, GUSTAVE, RODOLPHE,

GARDES.

CHRISTIERNE, *à Gustave.*

Gustave, il n'est pas temps encore de mourir :
 Il faut auparavant, ou me tout découvrir,
 Ou s'attendre à languir long-temps dans les tortures.
 Réponds. A quoi tendoient toutes tes impostures ?

Est-ce à l'assassinat qu'aspiroit ta vertu?

Quel espoir, quel dessein, quel complice avois-tu?

GUSTAVE.

Si la nature en moi tantôt eût pu se taire,
Sourd à la voix du sang, si j'avois pu me faire
Un cœur aussi farouche, aussi bas que le tien,
Je ne subirois pas ce funeste entretien.
Je veux bien m'abaisser encore à te répondre,
Et c'est pour t'obéir moins que pour te confondre.
Tâche à te rappeler ici tous mes discours,
Tu n'y remarqueras que de légers détours,
Sous qui la vérité, maintenant reconnue,
A d'autres yeux qu'aux tiens eût paru toute nue.
Mais la soif de mon sang, qui te les fascinoit,
Vers l'erreur, à mon gré, plus que moi t'entraînoit.
Sois sûr qu'un vrai courage animoit l'entreprise.
On n'assassine point l'ennemi qu'on méprise.
Je te l'ai dit; celui qui t'eût fait succomber
Sait arracher la palme, et non la dérober.
Aux attentats ma main ne s'est point éprouvée.
A la tête des miens la princesse enlevée,
Je t'aurois donc offert la victoire ou la mort;
Et le droit du plus brave eût réglé notre sort.
Tels étoient mes projets. Le destin qui nous joue,
Couronnant le plus lâche, ordonne que j'échoue;
Tu régnes, et je meurs : triomphe; mais, crois-moi,
Ton bonheur sera court; triomphe avec effroi!
Tant de calamité que Stockholm a soufferte,
Mes soins et mon exemple ont préparé ta perte.
Elle suivra la mienne, et la suivra de près

Sois maître de mes jours; et, tandis que tu l'es,
Éprouve ma constance au milieu des supplices.
Je n'y dirai qu'un mot; c'est que j'eus pour complices
Tous les gens vertueux qu'ont lassés tes forfaits.
Je ne les trahis point. Tu n'en connus jamais.

CHRISTIERNE.

Ce mot seul va coûter bien cher à ta patrie.
Moins tu veux la trahir, plus tu l'auras trahie.
A qui tout est suspect tout est indifférent.
Le sang des Suédois coulera par torrent...
Que sur un échafaud le tien les en instruisse!

(*aux gardes.*)

Vas-y trouver la mort... Gardes, qu'on l'y conduise,
Et que, dans un moment, je me sache obéi.

SCÈNE VIII.

ADÉLAÏDE, GUSTAVE, CHRISTIERNE,
RODOLPHE, GARDES.

ADÉLAÏDE, à *Gustave*.

Ah! prince infortuné! quel arrêt! qu'ai-je ouï?...

(*se jetant au-devant des gardes.*)

Soldats, n'avancez point; n'osez rien entreprendre
Qu'après que votre maître aura daigné m'entendre,
Et que, sensible ou sourd à mes cris douloureux,
Il n'ait révoqué l'ordre, ou n'en ait donné deux.

CHRISTIERNE, à *Rodolphe*.

Rodolphe, demeurez.

GUSTAVE, à *Adélaïde*.

Adieu, belle princesse!

Vous sortirez bientôt des fers où je vous laisse.
Si Gustave en doutoit, vous ne le verriez pas
Si courageusement s'avancer au trépas.

ADÉLAÏDE.

Eh! pourquoi voulez-vous renoncèr à la vie?
Fléchissez. Léonor, moi, tout vous y convie.

(à Christierne, en se jetant à ses pieds.)

Serez-vous sans pitié, seigneur, et ne peut-on...

GUSTAVE, l'interrompant.

Adélaïde aux pieds du bourreau de Sténon!

CHRISTIERNE, à Adélaïde.

Que direz-vous pour lui? Vous l'entendez, madame?

ADÉLAÏDE.

Par tout ce qui jamais eut pouvoir sur votre aïe,
Plaiguez mon infortune et daignez m'écouter.

CHRISTIERNE.

Rien ne me plairoit tant que de vous contenter.
C'est de vous seule ici que dépend ma clémence:
Sa grace est aux autels.

ADÉLAÏDE, à demi-voix.

Éloignez sa présence.

CHRISTIERNE, à Rodolphe.

Qu'on le mène où j'ai dit; mais, en le gardant bien,
Que jusqu'à nouvel ordre on n'exécute rien...

(à Adélaïde.)

Parlez; je vous entends.

GUSTAVE, à Adélaïde.

Point de pitié cruelle.

Laissez frapper, madame, et soyez-moi fidèle.

(Il sort avec Rodolphe et les gardes.)

SCÈNE IX.

CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE.

CHRISTIERNE.

Mais consultez-vous bien ; et songez qu'aujourd'hui
L'effort seroit funeste à bien d'autres qu'à lui ;
Que , si le fils périt , la mère est condamnée ;
Que Stockholm , à la flamme , au fer abandonnée ,
Regorgera du sang de tous ses citoyens.
Balancez maintenant mes avis et les siens.

ADÉLAÏDE.

Quelles extrémités , et quel arrêt terrible !
Vous n'adoucierez point ce courroux inflexible ?
Quelle raison peut donc si fort intéresser
A ce fatal hymen où l'on veut me forcer ?
Les droits que la naissance attache à ma personne ?
Eh ! s'il m'en reste encor , je vous les abandonne.
La fortune aujourd'hui vous les a confirmés.
Jouissez-en. Jamais les ai-je réclamés ?
Ces droits , depuis dix ans , cédés au droit des armes ,
Ont-ils eu jusqu'ici quelque part à mes larmes ?
Les ai-je un seul instant regrettés ? Non , seigneur ,
Toute ambition cesse où règne la douleur.
De mon père égorgé la déplorable image ,
De mon amant proscrit la mort ou l'esclavage ,
Son rival inoportun , l'horreur de ma prison ,
Occupoient de trop près mon cœur et ma raison.
Aux soupçons toutefois si votre ame est livrée ,
Dans le séjour affreux dont vous m'avez tirée

Renvoyez-moi traîner le reste de mes jours ;
 Ou , moins sévère , hélas ! terminez-en le cours :
 Mais ne me forcez point à me noircir d'un crime ,
 A trahir un amant fidèle et magnanime ,
 A qui ma bouche a fait les serments les plus doux ,
 Qu'elle-même a déjà nommé du nom d'époux.
 Veut-on qu'Adélaïde infidèle , parjure...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Rompons , rompons le nœud d'où naîtroit cette injure.
 Gustave en expirant va vous en affranchir.
 Je ne vous laisse plus le temps d'y réfléchir.
 Aussi bien l'on conspire , et je dois un exemple...
 (*appelant.*)
 Holà ! Gardes !

ADÉLAÏDE.

Seigneur, qu'on me conduise au temple.
 Contentez Frédéric, et le faites chercher :
 Qu'il vienne ; sur ses pas je suis prête à marcher.

CHRISTIERNE.

De vous servir encor vous le croyez capable ;
 Mais vous comptez en vain sur l'appui d'un coupable ,
 Qui , trop long-temps rebelle à mon autorité ,
 Lui-même ici n'a plus ni voix ni liberté.
 Nous saurons achever , sans lui , cet hyménée.
 Venez , madame.

ADÉLAÏDE.

A qui suis-je donc destinée ?
 Quel est celui , seigneur , à qui vous prétendez...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Le Nord n'a plus de reine , et vous le demandez ?

Venez mettre, madame, un terme à vos disgraces,
Surmonter votre haine, en effacer les traces;
Sauver, en partageant le rang dont je jouis,
Gustave, Léonor, et tout votre pays...

SCÈNE X.

RODOLPHE, CHRISTIERNE, ADÉLAÏDE.

CHRISTIERNE.

(à part.)

(à Rodolphe.)

Rodolphe de retour!... Que viendrois-tu m'apprendre?

RODOLPHE, *en lui montrant une sortie du palais.*

Sur la flotte, seigneur, hâtons-nous de nous rendre;

Par ces lieux détournés on peut gagner le port.

Fuyons. Vous tenteriez un inutile effort.

Grace à l'activité d'Othon qui nous devance,

Le prince et Léonor sont en votre puissance.

Saisi d'eux, vous avez de quoi faire la loi.

CHRISTIERNE.

Moi! fuir?

RODOLPHE.

C'est un parti qui révolte un grand roi.

Mais vos armes, seigneur, sont ici les moins fortes.

A des flots d'ennemis Stockholm ouvre ses portes.

Le traître Casimir, qu'on cherchoit vainement,

Se fait voir à leur tête, et paroît au moment

Que la place déjà de mutins étoit pleine,

Et que tous nos soldats ne résistoient qu'à peine.

Le nombre nous accable; et, pour tout dire enfin,

Le terrible Gustave a le fer à la main.

Rien ne l'arrête : il vole, et bientôt...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Qu'il me voie !

(à Adélaïde qu'il emmène.)

Je cours le recevoir... Toi, tremble, et de ta joie

Viens payer, à ses yeux, ce transport indiscret.

ADÉLAÏDE.

Qu'il vive, qu'il triomphe, et je meurs sans regret.

CHRISTIERNE, *à part.*

J'en suis le possesseur, et je la sacrifie...

(à Rodolphe.)

Fuis avec elle, ami ; ton roi te la confie...

Je te suis ; mais avant que de quitter ces bords,

On s'y ressentira de mes derniers efforts.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

ADÉLAÏDE, SOPHIE.

ADÉLAÏDE.

Je revois la lumière, et tu veux que je vive !
Mais sous quel astre enfin ? Suis-je reine ou captive ?
Parle ; dois-je bénir ou détester tes soins ?
Tes yeux de tant d'horreurs étoient-ils les témoins ?

SOPHIE.

Non, madame : j'étois dans ce palais errante ,
Lorsque , sans mouvement , pâle , froide , et mourante ,
Je vous ai prise ici de la main des vainqueurs .
Étoient-ce vos tyrans ou vos libérateurs ?
Ma vue à tout cela ne s'est guère attachée .
Léonor de mes bras venoit d'être arrachée .
Mon trouble , votre état , des cris renouvelés ,
Par ces cris les vainqueurs au combat rappelés ,
De tant d'événements et le nombre et la suite
N'ont pu de notre sort me laisser bien instruite :
Et du feu meurtrier le bruit sourd et lointain
Dit trop que le succès est encore incertain .
Mais l'inhumanité que j'ai le moins conçue ,
C'est l'état déplorable où je vous ai reçue .

ADÉLAÏDE.

Tu pâiras, Sophie, au récit du danger
Qu'en ce désordre affreux l'on m'a fait partager.
Sur ces bords dont l'hiver a glacé la surface,
Mes ravisseurs fuyoient ; et, franchissant l'espace
Qui semble séparer le rivage et les eaux,
M'enlevoient vers la rade où flottoient leurs vaisseaux.
J'en croyois Frédéric, et je m'étois flattée
De voir en sa faveur la flotte révoltée ;
Mais plus nous approchions, moins j'avois cet espoir :
Tout ce que j'aperçois paroît dans le devoir.
Laisant donc pour jamais Gustave et ma patrie,
Je demandois la mort, quand ce prince, en furie,
Du palais où ses yeux ne me rencontroient point,
Entend mes cris, me voit, vole à nous, et nous joint.
On se mêle. Je veux regagner le rivage ;
Par-tout je me retrouve au centre du carnage.
La fortune se joue en ce combat fatal.
Sur la glace long-temps l'avantage est égal.
Elle nuit à la force, elle aide à la faiblesse ;
Et chaque pas trahit la valeur ou l'adresse.
Parmi des cris de rage, et de mourantes voix,
Un bruit plus effrayant, plus sinistre cent fois,
Sous nous, autour de nous, au loin se fait entendre.
La glace en mille endroits menace de se fendre ;
Se fend, s'ouvre, se brise, et s'épanche en glaçons,
Qui nagent sur un gonffre où nous disparoïssons.
Rien encor, quelque effroi qui dût m'avoir émue,
Rien n'avoit échappé jusqu'alors à ma vue ;
Mais du voile mortel mes yeux enveloppés,

D'aucun objet depuis n'ont plus été frappés.
Du reste, mieux que moi tu n'es pas informée.
Ainsi de plus en plus tu me vois alarmée.
D'un rude et long combat peut-être qu'affoibli
Gustave est demeuré sous l'onde enseveli;
Peut-être que, sans chef, nos troupes fugitives
Auront à son rival abandonné ces rives;
Et quand je me figure en proie à ses transports,
L'épouvantable abyme où je retombe alors...

SOPHIE, *l'interrompant.*

Non, non; d'un tel péril avoir été sauvée,
Au bonheur le plus grand c'est être réservée:
Madame, espérez tout; cessant d'être ennemi,
Le destin rarement favorise à demi.

A DÉLAÏDE.

Eh! que peut-il pour moi? Que veux-tu que j'espère,
Le fils m'étant rendu, s'il faut pleurer la mère?
Quelle joie offrira la victoire à mon cœur?
Si Christierne fuit, s'il échappe au vainqueur,
Léonor au tyran demeure abandonnée:
Elle à qui je dois plus qu'à ceux dont je suis née,
Elle dont le malheur n'est venu que du mien,
Qui me tient lieu de tout, sans qui tout ne m'est rien.
Son sang paieroit hientôt la commune allégresse.
Léonor périra!

SOPHIE.

Le bruit des armes cesse.
Elles ont décidé, madame... On vient à nous.

SCÈNE II.

CASIMIR, ADÉLAÏDE, SOPHIE

ADÉLAÏDE, à Casimir, qui veut ressortir dès qu'il
l'a vue.

Casimir, Casimir, pourquoi me fuyez-vous?
Ce jour auroit-il mis le comble à nos misères?

CASIMIR.

Vous remontez, madame, au trône de vos pères.

ADÉLAÏDE.

Je puis y regretter l'état où j'ai vécu.

Gustave, Léonor?...

CASIMIR, l'interrompant.

Christierne est vaincu.

ADÉLAÏDE.

Et peut-être vengé?

CASIMIR.

Non ; mais tout prêt à l'être.

ADÉLAÏDE.

Ah ! vous n'avez rien fait.

CASIMIR.

Ayant vu fuir le traître,
Qui du milieu des flots brave à présent nos coups,
Gustave impatient revenoit près de vous ;
Mais, par des furieux qui refusoient la vie,
Presque de pas en pas sa course ralentie
Veut qu'il combatte encore, et vainque à chaque instant.
« Ami, prends, m'a-t-il dit, un soin plus important ;

« Je saurai disperser cette foule impuissante.
 « Dans la tour cependant ma mère est gémissante.
 « Chasse de devant elle et la crainte et la mort;
 « Et, pour la rassurer, instruis-la de mon sort. »
 Je le quitte et j'accours. Mais, hélas ! du rivage,
 Sur un navire exprès approché de la plage,
 Je découvre, (ô spectacle où de la cruauté
 Triomphe sous nos yeux l'horrible impunité !)
 Christierne, à ses pieds, d'une main forcenée,
 Tenant sur le tillac Léonor prosternée,
 Et de l'autre déjà haussant, pour se venger,
 Le fer étincelant tout prêt à l'égorger.
 A cet aspect vers lui nos mains sont étendues;
 Du peuple suppliant le cri perce les nues.
 Pour une heure le coup demeure suspendu,
 Et par un trait lancé ce billet est rendu.

(Il lui donne un billet.)

ADÉLAÏDE, *prenant le billet.*

Ah ! je ne vois que trop le choix qu'on nous y laisse !

SCÈNE III.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, CASIMIR, SOPHIE,
 GARDÉS.

GUSTAVE, *à sa suite, tandis qu'Adélaïde lit le billet,*
bas.

Soldats, qu'on se retire, et que le meurtre cesse :
 Que le sang le plus vil, devenu précieux,
 Témoigne que c'est moi qui commande en ces lieux.

(à Adélaïde, qui paroit accablée.)

O faveur, que du ciel je n'osois presque attendre !
Que de graces déjà n'ai-je pas à lui rendre ?
Madame, vous vivez ; et, par d'heureux moyens,
Les secours de Sophie ont secoudé les miens.
Vous vivez ! Quelle crainte en mon cœur est cessée !
Dans quel état affreux je vous avois laissée ,
Pour courir assurer un succès balancé
Par l'ennemi qu'enfin nos armes ont chassé !

ADÉLAÏDE.

Hélas !

GUSTAVE.

Votre vengeance eût été mieux servie ;
Il eût avec le trône abandonné la vie ;
Mais des soins plus sacrés me pressaient tour-à-tour :
J'avois à rassurer la nature et l'amour.
Vous et ma mère avez favorisé sa fuite ;
Vous avez l'une et l'autre arrêté ma poursuite.
Sans vous deux mes lauriers devenoient superflus.
Je vous vois ; je respire. Il ne me reste plus ,
Pour goûter sans mélange une faveur si chère,
Que de m'en applaudir dans les bras de ma mère.
Voyons-la. Quelle joie, après tant de malheurs !...
(voyant Adélaïde, Sophie, et Casimir, consternés et pleurant.)

Mais que m'annonce-t-on ? Je ne vois que des pleurs !

(à Sophie.)

Vous qui la secouriez, répondez-moi, Sophie...

(à Casimir.)

Casimir... Tout se tait... Ah ! ma mère est sans vie.

ADÉLAÏDE.

Léonor voit le jour.

GUSTAVE.

Et vous soupirez tous?

ADÉLAÏDE.

Voyez quel sacrifice on exige de vous.

(Elle lui donne le billet.)

GUSTAVE, lisant.

« Ou deviens parricide, ou fléchis ma colère.

« Gustave, je t'accorde une heure pour le choix.

« Songe à ce que tu peux, songe à ce que tu dois :

« Ou rends-moi la princesse, ou vois périr ta mère. »

Le barbare en fuyant l'avoit en son pouvoir !

CASIMIR.

Du haut de ce palais, seigneur, on peut tout voir :

Le poignard à nos yeux reste levé sur elle.

ADÉLAÏDE.

J'attends le même coup de ma douleur mortelle.

GUSTAVE, à part.

Juste ciel ! à qui donc sera dû votre appui ?

La piété deux fois m'est fatale aujourd'hui !

ADÉLAÏDE.

Frédéric eût été notre ressource unique :

Je pourrois tout encor sur son ame héroïque,

Et j'irois me jeter sans rien craindre à ses pieds,

Si ce rival étoit le seul que vous eussiez.

GUSTAVE.

Le seul ? ce n'est pas lui que l'échange concerne ?

ADÉLAÏDE.

Non, seigneur.

GUSTAVE.

Eh ! qui donc ?

ADÉLAÏDE.

Le tyran.

GUSTAVE.

Christierne ?

ADÉLAÏDE.

Lui-même. J'apprenois ce dernier coup du sort,
Lorsque sur l'échafaud vous attendiez la mort.

GUSTAVE.

Aussi n'est-ce pas vous qu'on livrera , madame.
C'est à moi d'assouvir le courroux qui l'enflamme...

(à Casimir.)

Va le trouver, ami ; sache s'il y consent.

De ce courroux ma mère est l'objet innocent.

Qu'il accepte , au lieu d'elle , un rival qu'il déteste.

CASIMIR.

Moi , je me chargerois d'un emploi si funeste !

Tout ordre qui vous nuit passe votre pouvoir,

Seigneur ; et je vous fuis , pour n'en plus recevoir.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

GUSTAVE.

Ma mère , je le vois , n'a plus que moi pour elle !

(Il veut sortir.)

ADÉLAÏDE, l'arrêtant.

Ah ! prince , où courez-vous ?

GUSTAVE.

Où le devoir m'appelle.

ADÉLAÏDE.

Insensé ! le devoir te fait-il une loi
De périr sans sauver ni ta mère ni moi ?
Penses-tu qu'à son fils elle venille survivre,
Qu'en tous lieux ton épouse hésite de te suivre,
Qu'il me reste un refuge ailleurs que dans tes bras,
Et qu'en m'abandonnant tu ne me livres pas ?
Que deviens-je , s'il faut que ton sang se répande ?
Qui veux-tu , si tu meurs , cruel , qui me défende
Contre les attentats d'un mortel ennemi ,
Plein du projet fatal dont ton cœur a frémi ?
S'il s'endurcit déjà contre une telle image ,
Si , courant au trépas , tu crains peu qu'on m'outrage ,
Respecte ta patrie , et daigne au moins songer
Aux maux où par ta mort tu vas la replonger.
Ta valeur n'aura fait qu'accroître nos misères.
La cruauté sans frein brisera ses barrières,
Et , jointe à la vengeance , aura bientôt versé
Le peu de sang qu'ici ses excès ont laissé.
Amant peu tendre , appui téméraire et fragile ,
Pernicieux vainqueur et victime inutile ,
Va perdre , n'écoutant qu'un aveugle transport ,
Ta reine , ton pays , ta victoire , et ta mort.

GUSTAVE.

Je serai , si l'on veut , un appui misérable ,
Une aveugle victime , un vainqueur condamnable ,
D'un regret volontaire un amant déchiré ;

Mais je ne serai point un fils dénaturé.
 Ma vie, appartenant à qui me l'a donnée,
 De remords éternels seroit empoisonnée,
 Si, faute de l'offrir, l'oubli de mon devoir
 Laissoit tomber un coup que j'aurois dû prévoir,
 Que ma mère pour moi voit levé sur sa tête,
 Que même à partager votre amitié s'apprête,
 Qui, dans l'attente enfin d'un échange odieux,
 Des deux peuples sur moi fixe à présent les yeux.
 Justice, amour, honneur, tout vent que je me livre.
 Madame, encouragez ma mère à me survivre;
 Pour recevoir ses pleurs ouvrez-lui votre sein:
 Soyez-vous l'une à l'autre une ressource; enfin,
 Pour Stockholm et pour vous, cessez d'être alarmée.
 Je vous laisse au milieu d'un peuple, d'une armée
 Dont ma victoire a fait d'invincibles remparts...
 Mon cœur est pénétré de vos tristes regards;
 L'amour me fait sentir tout le prix de la vie;
 Mais j'aurai délivré ma mère et ma patrie,
 Je vous aurai laissée au trône en vous quittant:
 Monrant si glorieux, je dois mourir content.
 Du plus lâche abandon déjà l'on me soupçonne:
 Sous le fer menaçant la victime frissonne;
 Et chaque instant qu'ici j'accorde à mon amour,
 C'est la mort que je donne à qui je dois le jour...
 (*à Sophie, en lui montrant Adélaïde.*)
 Adieu... Retenez-la.

ADÉLAÏDE.

Vainement on l'espère.

GUSTAVE.

Eh ! que prétendez-vous ? Laisser périr ma mère ?

ADÉLAÏDE.

Non ; mais t'accompagnant , je veux...

SCÈNE V.

LÉONOR, GUSTAVE, ADÉLAÏDE, SOPHIE.

LÉONOR, à *Gustave*.

Réguez, mon fils...

(à *Adélaïde*.)

Nous triomphons, madame, et nos maux sont finis.

ADÉLAÏDE.

Ah ! que votre salut alloit coûter de larmes !

GUSTAVE, à *Léonor*.

Eh ! quel prodige heureux fait cesser nos alarmes ?

LÉONOR.

Puisse-t-il à jamais épouvanter les rois,
Qui sur la violence établiront leurs droits !
Christierne, laissant une foible espérance,
Ou, peut-être, à l'amour préférant la vengeance,
Partoit ; et, de mon sang prêt à rougir les flots,
Du geste et de sa voix pressoit les matelots.
Un tumulte soudain l'intimide et l'arrête.
Tous les chefs de la flotte, et le prince à leur tête,
Les armes à la main, volant sur notre bord,
Fondent sur le tillac, où j'attendois la mort.
Rodolphe, trop fidèle aux volontés d'un traître,
Glorieux et puni, meurt aux yeux de son maître.

Je demeure sans force aux pieds de l'inhumain.
 Le nouveau roi m'aborde ; et , me tendant la main ,
 Hontoux de mes liens les détache lui-même.
 « Pour prémices, dit-il, de mon pouvoir suprême,
 « Madame, je vous rends à votre illustre fils.
 « Que son épouse et m'aime et m'estime à ce prix!
 « Allez ; et de la paix soyez le premier gage.
 « Mon cœur n'en goûtera de long-temps l'avantage.
 « C'est pour l'y rétablir que je vais m'éloigner,
 « Et ne mettre mes soins désormais qu'à régner. »
 Frédéric à ces mots, qu'un soupir accompagne ,
 Me laisse, et fait partir la flotte qu'il regagne ,
 Tandis que sur ces bords on ramène avec moi
 Le monstre dont la rage y sema tant d'effroi.

SCÈNE VI.

CASIMIR, GUSTAVE, ADÉLAÏDE, LÉONOR,
 SOPHIE.

CASIMIR, à *Gustave*.

L'allégresse par-tout, seigneur, vient de naître.
 Christierne enchainé devant vous va paroître.
 Son sang sur le rivage eût aussitôt coulé,
 Et le peuple en fureur l'eût cent fois immolé ;
 Mais on vous eût privé du plaisir légitime
 D'égalér, s'il se peut, le châtiment au crime.
 De la mort dont pour vous il ordonna l'apprêt,
 Vous-même, vous allez lui prononcer l'arrêt

SCÈNE VII.

CHRISTIERNE, *chargé de fers*; GUSTAVE,
ADÉLAÏDE, LÉONOR, SOPHIE, CASIMIR,
GARDES.

GUSTAVE, *à part.*

Quel spectacle!... O fortune! ainsi donc ton caprice
Quelquefois se mesure au poids de la justice...

(*à Christierne.*)

Tigre, l'horreur, l'opprobre, et le rebut du Nord,
Regarde en quelles mains t'a mis ton mauvais sort;
Vois à quel tribunal il t'oblige à paroître;
Sur ces terribles lieux, où je te parle en maître,
Lève les yeux, barbare, et les lève en tremblant.
Voici de tes forfaits le théâtre sanglant.
Qui te garantira du coup que tu redoutes?
Ces marbres profanés, et ces murs, et ces voûtes,
Et l'ombre de mon père, et celle de Sténou,
Et ce reste éploré d'une illustre maison,
Que vois-tu qui n'évoque en ces lieux la vengeance?
Toi-même en as banni dès long-temps la clémence.
Le jour, l'heure, l'instant, déposent contre toi.
J'ai vu lever le fer sur ma mère et sur moi.
La reine a craint encore un destin plus horrible...

CHRISTIERNE, *l'interrompant.*

Tranche de vains discours. Tu dois être inflexible.
En me le déclarant penses-tu m'étonner,
Toi de qui la pitié croîtroit mon désespoir?
Je me reproche moins mes fureurs que ta vie.

Ta vengeance déjà devoit être assouvie.
Gustave triomphant, le trépas m'est bien dû.
Tu vois ce que me coûte un seul instant perdu;
Profite de l'exemple, et satisfais ta rage.

GUSTAVE.

Nomme autrement la haine où l'équité m'engage.
Je la satisfais donc : je t'épargne; survis
A la perte des biens qu'un rival t'a ravis.
Éprouve le dépit, la honte, et l'épouvante.
Même à ta liberté je défends qu'on attente :
Errant et vagabond, jouis-en, si tu peux.
Exécrable par-tout, sois par-tout malheureux;
Par-tout comme un captif que poursuit le supplice,
Et qui du monde entier s'est fait un précipice...

(à Casimir.)

Je vous charge du soin de son embarquement,
Casimir; qu'on l'éloigne, et que, dans le moment,
De ce monstre à jamais on purge le rivage...

(Casimir et les gardes emmènent Christierne.)

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, ADÉLAÏDE, LÉONOR, SOPHIE.

GUSTAVE, à Adélaïde.

Et nous, madame, après un si long esclavage,
En de tendres liens allons changer nos fers,
Et réparer les maux que Stockholm a soufferts.

FIN DE GUSTAVE-WASA.



LA MÉTROMANIE,

ou

LE POÈTE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR PIRON,

Représentée, pour la première fois, le 10 janvier
1738.

PERSONNAGES.

DAMIS, poëte.

M. BALIVEAU, oncle de Damis.

LUCILE.

M. FRANCALEU, père de Lucile.

DORANTE, amant de Lucile.

LISETTE.

MONDOR, valet de Damis.

La scène est chez M. Francaleu, dans les jardins d'une maison de campagne aux environs de Paris.

LA MÉTROMANIE,

OU

LE POÈTE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

MONDOR, LISETTE.

MONDOR.

Cette maison des champs me paroît un bon gîte.
Je voudrois bien ne pas en décamper si vite :
Sur-tout m'y retrouvant avec tes yeux fripons,
Auprès de qui, pour moi, tous les gîtes sont bons.
Mais de mon maître ici n'ayant point de nouvelles,
Il faut que je revole à Paris.

LISETTE.

Tu l'appelles ?

MONDOR.

Damis. Le connois-tu ?

LISETTE.

Non.

MONDOR.

Adieu donc.

LISETTE.

Adieu.

MONDOR.

On m'a pourtant bien dit : chez monsieur Francaleu.

LISETTE.

C'est ici.

MONDOR.

Jouez-vous chez vous la comédie?

LISETTE.

Témoin ce rôle encor qu'il faut que j'étudie.

MONDOR.

Le patron n'a-il pas une fille unique!

LISETTE.

Oui.

MONDOR.

Et qui sort du couvent depuis peu?

LISETTE.

D'aujourd'hui.

MONDOR.

Vivement recherchée?

LISETTE.

Et très digne de l'être.

MONDOR.

Et vous avez grand monde?

LISETTE.

A ne pas nous connoître.

MONDOR.

Illumination, bal, concert?

LISSETTE.

Tout cela.

MONDOR.

Un beau feu d'artifice?

LISSETTE.

Il est vrai.

MONDOR.

M'y voilà.

Damis doit être ici, chaque mot me le prouve :
Quand le diable en seroit, il faut que je l'y trouve.

LISSETTE.

Sa mine, ses habits, son état, sa façon?

MONDOR.

Oh ! c'est ce qui n'est pas facile à peindre : non.
Car selon la pensée où son esprit se plonge,
Sa face, à chaque instant, s'élargit ou s'alonge.
Il se néglige trop, ou se pare à l'excès :
D'état, il n'en a point, ni n'en aura jamais.
C'est un homme isolé qui vit en volontaire ;
Qui n'est bourgeois, abbé, robin, ni militaire ;
Qui va, vient, veille, sue, et se tourmentant bien,
Travaille nuit et jour, et jamais ne fait rien.
Du reste, rassemblant dans sa seule personne
Tous les originaux qu'au théâtre on nous donne,
Misanthrope, étourdi, complaisant, glorieux,
Distrain... ce dernier-ci le désigne le mieux :
Et tiens, s'il est ici, je gage mes oreilles,
Qu'il est dans quelque allée à bayer aux corneilles,

S'approchant pas à pas d'un ha-ha qui l'attend,
Et qu'il n'apercevra qu'en s'y précipitant.

L I S E T T E.

Je m'oriente... On a l'homme que tu souhaites.
N'est-ce pas de ces gens que l'on nomme poètes?

M O N D O R.

Oui.

L I S E T T E.

Nous en avons un.

M O N D O R.

C'est lui.

L I S E T T E.

Peut-être bien.

M O N D O R.

Quoi donc?

L I S E T T E.

Le personnage en tout ressemble au tien :
Sinon que ce n'est pas Damis que l'on le nomme.

M O N D O R.

Contente-moi, n'importe ; et montre-moi cet homme.

L I S E T T E.

Cherche. Il est à rêver là-bas , dans ces bosquets.
Mais vas-y seul : on vient , et je crains les caquets.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Dorante, ici ! Dorante !

DORANTE.

Ah ! Lisette, ah ! ma belle,
Que je t'embrasse ! Hé bien ! dis-moi donc la nouvelle.
Félicite-moi donc. Quel plaisir ! L'heureux jour !
Que ce jour a tardé long-temps à mon amour !
De la chose avant moi tu dois être avertie ?
Que ne me dis-tu donc que Lucile est sortie ?
Que je vais... Que je puis... Conçois-tu ? Baise-moi.

LISETTE.

Mais vous n'êtes pas sage, en vérité.

DORANTE.

Pourquoi ?

LISETTE.

Si monsieur vous trouvoit ? Songez donc où vous êtes ?
Y pensez-vous, d'oser venir comme vous faites,
Chez un homme avec qui votre père en procès...

DORANTE.

Bon ! m'a-t-il jamais vu, ni de loin, ni de près ?
Je vois le parc ouvert : j'entre.

LISETTE.

Vous le dirai-je ?

Eussiez-vous cent fois plus d'audace et de manège,
Lucile même à nous daignât-elle s'unir,

Je ne sais trop comment vous pourrez l'obtenir.

DORANTE.

Oh ! je le sais bien, moi. Mon père m'idolâtre :
Il n'a que moi d'enfant : je suis opiniâtre :
Je le veux. Qu'il le veuille. Autrement, j'ai des mœurs,
Je ne lui manque point ; mais je fais pis, je meurs.

LISETTE.

Mais si le grand procès qu'il a...

DORANTE.

Qu'il y renonce ;

Le père de Lucile a gagné. Je prononce.

LISETTE.

Mais si votre père ose en appeler ?

DORANTE.

Jamais.

LISETTE.

Mais si...

DORANTE.

Finis de grace ; et laisse là tes mais.

LISETTE.

Croyez-vous donc , monsieur , vous seul avoir un père ?
Le nôtre y voudra-t-il consentir ?

DORANTE.

Je l'espère.

LISETTE.

Moi, je l'espère peu.

DORANTE.

Sois en paix là-dessus.

LISETTE.

Le vieillard est entier.

DORANTE.

Le jeune homme encor plus.

LISETTE.

Lucile est un parti...

DORANTE.

Je suis bon pour Lucile.

LISETTE.

Elle a cent mille écus.

DORANTE.

J'en aurai deux cent mille.

LISETTE.

Mais vous aimera-t-elle?

DORANTE.

Ah ! laisse là ta peur :

Quand je t'en vois douter , tu me perces le cœur.

LISETTE.

Je vous l'ai dit cent fois ; c'est une nonchalante
 Qui s'abandonne au cours d'une vie indolente ,
 De l'amour d'elle-même éprise uniquement ,
 Incapable en cela d'aucun attachement ;
 Une idole du nord , une froide femelle ,
 Qui voudroit qu'on parlât , que l'on pensât pour elle ;
 Et sans agir , sentir , craindre , ni désirer ,
 N'avoir que l'embarras d'être , et de respirer.
 Et vous voulez qu'elle aime ! Elle , avoir une intrigue !
 Y pensez-vous , monsieur ? Fi donc ! cela fatigue.
 Voyez , depuis un mois que le cœur vous en dit ,
 Si votre amour vous laisse un moment de répit
 Et c'est , ma foi , bien pis chez nous que chez les hommes

DORANTE.

Enfin depuis un mois, sachons où nous en sommes.

LISETTE.

Elle aime éperdument ces vers passionnés
Que votre ami compose, et que vous nous donnez ;
Et je guette l'instant d'oser dire à la belle
Que ces vers sont de vous, et qu'ils sont faits pour elle.

DORANTE.

Qu'ils sont de moi ! Mais c'est mentir effrontément.

LISETTE.

Eh bien ! je mentirai : mais j'aurai l'agrément
D'intéresser pour vous l'indifférence même.

DORANTE.

Lucile en est encore à savoir que je l'aime !
Que ne profitous-nous de la commodité
De ces vers amoureux dont son goût est flatté ?
Un trait pouvoit m'y faire aisément reconnoître,
Et, mieux que tu ne crois, m'eût réussi peut-être.

LISETTE.

Eh ! non, vous dis-je, non ; vous auriez tout gâté :
L'indifférence incline à la sévérité.
Il a fallu d'abord préparer toutes choses ,
De l'empire amoureux lui déplier les roses ,
L'induire à se vouloir baisser pour en cueillir.
D'aise, en lisant vos vers, je la vois tressaillir,
Sur-tout quand un amour qui n'est plus guère en vogue,
Y brille sous le titre ou d'idylle ou d'églogue.
Elle n'a plus l'esprit maintenant occupé
Que des bords du Lignon, des vallons de Tempé,
De bergers figurant quelques danses légères,

On tout le jour assis aux pieds de leurs bergères,
Et couronnés de fleurs, au son du chalumeau,
Le soir, à pas comptés, regagnant le hameau.
La voyant s'émouvoir à ces fades esquisses,
Et de ces visions savourer les délices,
J'ai cru devoir mener tout doucement son cœur,
De l'amour de l'ouvrage à l'amour de l'auteur.

DORANTE.

C'est une églogue aussi qu'on lui prépare encore;
Damis se lève exprès chez vous avant l'aurore.

LISETTE.

Damis!

DORANTE.

L'auteur des riens dont on fait tant de cas.
Et sa rencontre ici, tout franc, ne me plaît pas.

LISETTE.

Celui que nous nommons monsieur de l'Empyrée?

DORANTE.

Oui; son talent chez nous lui donne aussi l'entrée;
Mon père en est épris jusqu'à l'aimer, je croi,
Un peu plus que ma mère, et presque autant que moi.

LISETTE.

Laissons là son églogue.

DORANTE.

Ah soit! je l'en dispense.
Sur un pareil emprunt, tu sais comme je pense.

LISETTE.

Monsieur de Fraucaleu ne vous connoît pas?

DORANTE.

Non.

L I S E T T E.

Faites-vous présenter à lui sous un faux nom.
Ici, l'amour des vers est un tic de famille :
Le père, qui les aime encor plus que la fille,
Regarde votre ami comme un homme divin ;
Et vous plairez d'abord, présenté de sa main.

D O R A N T E.

Il faut lui déguiser la raison qui m'attire.

L I S E T T E.

La fureur du théâtre en est une à lui dire.
Desirez de jouer avec nous. Justement
Quelques acteurs nous font faux bond en ce moment...

D O R A N T E.

Oni-dà ! je les remplace, et je m'offre à tout faire.

L I S E T T E.

A la pièce du jour rendez-vous nécessaire,
Il s'agit de cela maintenant : après quoi...

D O R A N T E.

Voici notre poëte. Adieu. Retire-toi.

SCÈNE III.

D O R A N T E, D A M I S.

D O R A N T E.

Tout-à-l'heure, mon cher, il faut prendre la peine...

D A M I S, *sans l'écouter.*

Nou ! jamais si beau feu ne m'échauffa la veine.
Ma foi, j'ai fait pour vous bien des vers jusqu'ici :
Mais je donne ma voix et la palme à ceux-ci.

DORANTE.

Il s'agit...

DAMIS, *interrompant continuellement Dorante.*

De vous faire une églogue ? Elle est faite.

DORANTE.

Eh ! n'allons pas si vite.

DAMIS.

Oh ! mais faite et parfaite.

DORANTE.

Je le crois.

DAMIS.

Au bon coin ceci sera frappé.

DORANTE.

D'accord.

DAMIS.

Et je le donne en quatre au plus huppé.

DORANTE.

Laissons : je vous demande...

DAMIS.

Oui. Du noble et du tendre.

DORANTE, *perdant patience.*

Non ! du tranquille.

DAMIS.

Aussi vous en allez entendre.

DORANTE.

Eh ! j'en jugerois mal.

DAMIS.

Mieux qu'un autre... Écoutez.

DORANTE.

Je suis sourd.

DAMIS.

Je crierai.

DORANTE.

Vainement.

DAMIS.

Permettez.

DORANTE.

Quelle rage !

DAMIS.

Daphnis et l'Écho, dialogue.

DAPHNIS.

DORANTE, *à part.*

Au diable soient l'écho, l'homme, et l'églogue !

DAMIS *récite d'un ton composé.*

Écho que je retrouve en ce bocage épais...

DORANTE, *d'une voix éclatante.*

Paix ! dit l'écho : paix ! dis-je, une bonne fois, paix !

Sinon...

DAMIS.

Comment, monsieur ? Quand pour vous je compose..

DORANTE.

Mais quand de vous, monsieur, on demande autre chose.

DAMIS, *reprenant sa volubilité.*

Ode ? Épître ? Cantate ?

DORANTE.

Aïe !

DAMIS.

Élégie ?

DORANTE.

Eh bien ?

DAMIS.

Portrait? Sonnet? Bouquet? Triolet? Ballet?

DORANTE.

Rien.

Mon amour se retranche au langage ordinaire;
Et désormais du vôtre il n'aura plus affaire.

DAMIS.

C'est autre chose : alors ces vers seront pour moi.

DORANTE.

Non que je ne ressente, ainsi que je le doi,
La bonté que ce jour encor vous avez eue;
J'ai regret à la peine.

DAMIS.

Elle n'est pas perdue.

Mes vers, sans aller loin, sauront où se placer;
Et l'on a, pour son compte, à qui les adresser.

DORANTE, *avec émotion.*

Ah! vous aimez?

DAMIS.

Qui donc aimeroit, je vous prie?

La sensibilité fait tout notre génie.

Le cœur d'un vrai poëte est prompt à s'allumer;
Et l'on ne l'est qu'autant que l'on sait bien aimer.

DORANTE.

(*à part.*)

(*haut.*)

Je le crois mon rival. Quelle est votre bergère?

DAMIS.

De la vôtre, pour moi, le nom fut un mystère;
Que le nom de la mienne en puisse être un pour vous.

DORANTE.

Et votre sort, monsieur, sans doute...

DAMIS.

Est des plus doux.

DORANTE.

Une plume si tendre a de quoi plaire aux belles.

DAMIS.

Ce jour vous en dira peut-être des nouvelles.

DORANTE.

Ce jour...

DAMIS.

Est un grand jour.

DORANTE.

(bas.) (haut.)

Ah! c'est Lucile! Oh ça,

si vous ne la nommez, du moins dépeignez-la.

DAMIS.

Je le voudrois.

DORANTE.

(à part.)

A qui tient-il? Son froid me tue.

DAMIS.

Je ne le puis.

DORANTE.

D'où vient?

DAMIS.

Je ne l'ai jamais vue.

DORANTE.

(bas.) (haut.)

C'est elle. Expliquez-vous.

DAMIS.

Mes termes sont fort clairs.

DORANTE.

D'où naîtroient donc vos fens ?

DAMIS.

De son goût pour les vers.

DORANTE, *bas*.

De son goût pour les vers ! Mon infortune est sûre :
Mais n'importe ; feignons, et poussons l'aventure.

DAMIS.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? D'où vient ces *à parté* ?

DORANTE.

De mon premier objet c'est trop m'être écarté.
Revenons au plaisir que de vous j'ose attendre.

DAMIS.

Parlez, me voilà prêt ; que faut-il entreprendre ?

DORANTE.

Donnez-moi pour acteur à monsieur Francaleu.
Je me sens du talent, et je voudrois un peu,
En m'essayant chez lui, voir ce que je sais faire.

DAMIS.

Venez.

DORANTE.

Mon nom pourroit me nuire.

DAMIS.

Il faut le taire.

Vous êtes mon ami, ce titre suffira.

Écoutez seulement les vers qu'il vous lira.

C'est un fort galant homme, excellent caractère ;

Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père :

Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût,
Toujours par quelque foible, on paya le tribut.
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve,
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve;
Si l'on peut nommer verve une démangeaison
Qui fait honte à la rime, autant qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie abonde;
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde;
Tout le premier lui-même il en raille, il en rit;
Grimace! l'auteur perce; il les lit, les relit,
Prétend qu'ils fassent rire; et pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et, charmé du flatteur, le paie en l'assommant.

DORANTE.

Oh! je suis patient! je veux lasser votre homme,
Et que de l'encensoir ce soit moi qui l'assomme.

DAMIS.

Pour moi, je meurs, je tombe, écrasé sous le faix.

DORANTE.

Qui vous retient chez lui?

DAMIS.

Des raisons que je tais;
Et je m'y plairois fort, sans sa muse funeste
Dont le poison maudit nous glace et nous empeste.
Heureux quand mon esprit vole à sa région,
S'il n'y porte pas l'air de la contagion!
Le voici. Tout le corps me frissonne à l'approche
Du griffonnage affreux qu'il a toujours en poche.

SCÈNE IV.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Peste soit de ces coups où l'on ne s'attend pas !
Voilà ma pièce au diable , et mon théâtre à bas.

DAMIS.

Comment donc ?

M. FRANCALEU.

Trois acteurs, l'amant, l'oncle, le père ,
Manquant à point nommé, font cette belle affaire.
L'un est inoculé, l'autre aux eaux, l'autre mort :
C'est bien prendre son temps.

DAMIS.

Le dernier a grand tort.

M. FRANCALEU.

Je croyois célébrer le retour de ma fille ;
A grands frais je convoque amis , parents , famille ;
J'assemble un auditoire et nombreux et galant :
Et nous fermons. Le trait n'est-il pas régaland ?

DAMIS, *froidement*.

Certes les trois sujets étoient bons ; c'est dommage.

M. FRANCALEU.

Quelle sérénité ! Savez-vous , quand j'enrage ,
Que j'enrage encor plus , si l'on n'enrage aussi ?

DAMIS.

C'est que je vois , monsieur, bon remède à ceci.
Le rôle des vieillards n'est pas de longue haleine ;

SCÈNE VI.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR, *rendant une lettre à Damis.*

Ah ! grace au ciel ! enfin je vous déterre.

Je vous cherche , monsieur , depuis huit jours entiers ;
Et de Paris cent fois j'ai fait tous les quartiers.
J'ai craint au bord de l'eau vos visions cornues ;
Que , cherchant quelque rime et lisant dans les nues ,
Pégase imprudemment , la bride sur le cou ,
N'eût voituré la muse aux filets de Saint-Cloud.

DAMIS, *à part, en resserrant la lettre qu'il a lue.*

Oh , oh ! bon gré , mal gré , voici qui me retarde.

MONDOR.

Écoutez donc , monsieur ; ma foi , prenez-y garde.
Un beau jour...

DAMIS.

Un beau jour ne te tairas-tu point ?

MONDOR.

A votre aise. Après tout , liberté sur ce point.
Enfin quelqu'un m'a dit qu'ici vous pouviez être :
Mais personne , monsieur , ne veut vous y connoître ;
Et dans ce vaste enclos , que j'ai tout parcouru ,
Je vous manquois encor , si vous n'eussiez paru.

DAMIS.

De mes admirateurs tout cet enclos fourmille .
Mais tu m'as demandé par mon nom de famille ?

MONDOR.

Sans doute ; comment donc aurois-je iuterrogé ?

DAMIS.

Je n'ai plus ce nom-là.

MONDOR.

Vous en avez changé ?

DAMIS.

Oui ; j'ai , depuis huit jours , imité mes confrères.
Sous leur nom véritable ils ne s'illustrent guères ;
Et , parmi ces messieurs , c'est l'usage commun
De prendre un nom de terre , ou de s'en forger un.

MONDOR.

Votre nom maintenant , c'est donc ?

DAMIS.

De l'Empyrée ,
Et j'en oserois bien garantir la durée.

MONDOR.

De l'Empyrée ? oui-dà ! N'ayant sous l'horizon
Ni feu ni lieu qui puisse alonger votre nom ,
Et , ne possédaut rien sous la voûte céleste ,
Le nom de l'enveloppe est tout ce qui vous reste.
Voilà donc votre esprit devenu grand terrien.
L'espace est vaste ; aussi s'y promène-t-il bien :
Mais quand il va là-haut , lui seul à sa campagne ,
Que le corps ici-bas souffre qu'on l'accompagne !

DAMIS.

Et crois-tu donc qu'un homme à talents , tel que moi ,
Puisse régler sa marche , et disposer de soi ?
Les gens de mon espèce ont le destin des belles :
Tout le monde voudroit nous enlever comme elles.

Je me laisse entraîner chez monsieur Francaleu ,
Par un impertinent que je connoissois pen.
C'est lui qui me présente ; et , dupe du manège ,
Je sers de passe-port au fat qui me protège.
On tenoit table encore : on se serre pour nous.
La joie , en circulant , me gagne ainsi qu'eux tous ;
Je la sens ; j'entre en verve , et le feu prend aux poudres.
Il part de moi des traits , des éclairs , et des foudres.
J'ai le vol si rapide , et si prodigieux ,
Qu'à me suivre on se perd , après moi , dans les cieux :
Et c'est là qu'à grands cris je reçois des convives
Ce nom qui va du Pinde enrichir les archives.

MONDOR.

Qui va nous appauvrir , à coup sûr , tous les deux.

DAMIS.

Ensuite un équipage et commode et pompeux
Me roule , en un quart d'heure , en ce lieu de plaisance ,
Où je ris , chante , et bois ; le tout par complaisance.

MONDOR.

Par complaisance ? soit. Mais vous ne savez pas ?

DAMIS.

Eh quoi ?

MONDOR.

Pendant qu'aux champs vous prenez vos ébats ,
La fortune , à la ville , en est un peu jalouse.
Monsieur Baliveau...

DAMIS.

Heim ?

MONDOR.

Votre oncle de Toulouse...

DAMIS.

Après?

MONDOR.

Est à Paris.

DAMIS.

Qu'il y reste.

MONDOR.

Fort bien :

Sans croire, sans vouloir que vous en sachiez rien.

DAMIS.

Pourquoi donc me le dire?

MONDOR.

Ah ! quelle indifférence !

Et rien est-il pour vous de plus de conséquence?

Un oncle riche et vieux, dont votre sort dépend,

Qui, du bien qu'il vous veut, sans cesse se repent :

Prétendant sur son goût régler votre génie ;

De vos diables de vers détestant la manie ;

Et qui, depuis cinq ans bien comptés, dieu merci,

Pour faire votre droit, nous pensionne ici.

Attendez-vous, monsieur, à d'horribles tempêtes.

Il vient *incognito* pour voir où vous en êtes.

Peut-être il sait déjà que, vous donnant l'essor,

Vous n'avez pris ici d'autre licence encor,

Que celles qu'il craignoit, et que dans vos rubriques,

Vous nommez, entre vous, *licences poétiques*.

Ah ! monsieur, redoutez son indignation !

Vous aurez enconru l'exhérédation.

Ce mot doit vous toucher, ou votre ame est bien dure.

DAMIS, *donnant tranquillement un papier à Mondor.*
Mondor, porte ces vers à l'auteur du Mercure.

MONDOR, *refusant de le prendre.*

Beau fruit de mou sermon !

DAMIS.

Digne du sermonneur.

MONDOR.

Et que doit nous valoir ce papier ?

DAMIS.

De l'honneur.

MONDOR, *sécouant la tête.*

Bon ! de l'honneur.

DAMIS.

Tu crois que je dis des sornettes ?

MONDOR.

C'est qu'on n'a point d'honneur à mal payer ses dettes,
Et qu'avec celui-ci vous les paierez très mal.

DAMIS.

Qu'un valet raisonneur est un sot animal !

Eh ! fais ce qu'on te dit.

MONDOR.

Aussi, ne vous déplaîse,

Vous en parlez, monsieur, un peu trop à votre aise.

Vous avez les plaisirs, et moi tout l'embarras.

Vous et vos créanciers, je vous ai sur les bras.

C'est moi qui les écoute, et qui les congédie.

Je suis las de jouer, pour vous, la comédie ;

De vous celer, d'oser remettre au lendemain,

Pour emprunter encore, avec un front d'airain.

Ma probité répugne à ces façons de vivre.
 De ce monde aboyant cherchez qui vous délivre.
 Pour moi, plein désormais d'un juste repentir,
 J'abandonne le rôle, et ne veux plus mentir.
 Viennent baigreur, marchand, tailleur, hôte, aubergiste;
 Que leur cour vous talonne et vous suive à la piste,
 Tirez-vous-en vous seul, et voyons une fois...

DAMIS, *lui tendant une seconde fois le même papier.*
 Tu me rapporteras le Mercure du mois.
 Entends-tu?

MONDOR, *refusant encore de le prendre.*

Trouvez bon aussi que je revienne,
 Environné des gens que je vous nomme.

DAMIS.

Amène.

MONDOR.

Vous pensez rire?

DAMIS.

Non.

MONDOR.

Vous verrez.

DAMIS.

Je t'attends.

MONDOR.

Eh bien! vous en allez avoir le passe-temps.

DAMIS.

Et toi, celui de voir des gens comblés de joie.

MONDOR.

Les paieriez-vous?

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Avec quelle monnoie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Ouais! Seroit-il en fonds?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A ma lingère? A l'hôte? Au perruquier?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A la pension?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi?

MONDOR, *reculant, avec de profondes révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience !

MONDOR.

Oui : je vous demande excuse

Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect ;
Mais le passé rendoit l'avenir très suspect.

DAMIS.

Cent écus. Supposons. Plus ou moins, il n'importe.
Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui ; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers
La France distribue à qui fait mieux les vers.
A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille,
Je concourrai par-tout ; par-tout ferai merveille...

MONDOR.

Ah ! si bien que Paris paiera donc le loyer ;
Rouen, le maître en droit ; Toulouse, le barbier ;

DAMIS.

Sans doute.

MONDOR.

Avec quelle monnoie?

DAMIS.

Ne t'embarrasse pas.

MONDOR, *à part.*

Quais ! Seroit-il en fonds ?

DAMIS.

Arrangeons-nous déjà sur ce que nous devons.

MONDOR, *à part.*

Morbleu ! c'est pour m'apprendre à peser mes paroles.

DAMIS.

Au répétiteur ?

MONDOR, *d'un ton radouci.*

Trente ou quarante pistoles.

DAMIS.

A ma lingère ? A l'hôte ? Au perruquier ?

MONDOR.

Autant.

DAMIS.

Au tailleur ?

MONDOR.

Quatre-vingts.

DAMIS.

A la pension ?

MONDOR.

Cent.

DAMIS.

A toi ?

MONDOR, *reculant, avec de profondes révérences.*

Monsieur...

DAMIS.

Combien?

MONDOR.

Monsieur...

DAMIS.

Parle.

MONDOR.

J'abuse...

DAMIS.

De ma patience !

MONDOR.

Oui : je vous demande excuse

Il est vrai que... le zèle... a manqué de... respect ;

Mais le passé rendoit l'avenir très suspect.

DAMIS.

Cent écus. Supposons. Plus ou moins, il n'importe.

Çà, partageons les prix que dans peu je remporte.

MONDOR.

Les prix?

DAMIS.

Oui ; de l'argent, de l'or qu'en lieux divers

La France distribue à qui fait mieux les vers.

A Paris, à Rouen, à Toulouse, à Marseille,

Je concourrai par-tout ; par-tout ferai merveille...

MONDOR.

Ah ! si bien que Paris paiera donc le loyer ;

Rouen, le maître en droit ; Toulouse, le barbier ;

Marseille, la lingère; et le diable, mes gages.

DAMIS.

Tu doutes qu'en tous lieux j'emporte les suffrages?

MONDOR.

Non; ne doutons de rien. Et sur un fonds meilleur
N'hypothéquez-vous pas l'auberge et le tailleur?

DAMIS.

Sans doute; et sur un fonds de la plus noble espèce.
Le théâtre Français donne aujourd'hui ma pièce.
Le secret m'est gardé. Hors un acteur et toi,
Personne au monde encor ne sait qu'elle est de moi.
Ce soir même on la joue : en voici la nouvelle.
Mon talent à l'Europe aujourd'hui se révèle.
Vers l'immortalité je fais les premiers pas.
Cher ami ! que , pour moi , ce grand jour a d'appas !
Autre espoir...

MONDOR.

Chimérique.

DAMIS.

Une fille adorable ,
Rare , célèbre , unique , habile , incomparable...

MONDOR.

De cette fille unique , après , qu'espérez-vous ?

DAMIS.

Aujourd'hui triomphant , demain j'en suis l'époux.
Demain... Où vas-tu donc , Mondor ?

MONDOR.

Chercher un maître.

DAMIS.

Et pourquoi tout-à-coup suis-je indigne de l'être?

MONDOR.

C'est que l'air est, monsieur, un fort sot aliment.

DAMIS.

Qui te veut nourrir d'air? Es-tu fou?

MONDOR.

Nullement.

DAMIS.

Ma foi, tu n'es pas sage : eh quoi ! tu te révoltes
 A la veille, que dis-je, au moment des récoltes ?
 Car enfin rassemblons, puisqu'il faut avec toi
 Descendre à des détails si peu dignes de moi ;
 Rassemblons, en un point de précision sûre,
 L'état de ma fortune et présente et future.
 De tes gages déjà le paiement est certain.
 Ce soir, une partie ; et l'autre, après-demain.
 Je réussis : j'épouse une femme savante.
 Vois le bel avenir qui de là se présente.
 Vois naître tour-à-tour de nos feux triomphants,
 Des pièces de théâtre, et de rares enfants.
 Les aiglons généreux, et dignes de leurs races,
 A peine encore éclos voleront sur nos traces.
 Ayons-en trois. Léguons le comique au premier,
 Le tragique au second, le lyrique au dernier.
 Par eux seuls, en tous lieux, la scène est occupée.
 Qu'à l'envi cependant, donnant dans l'épopée,
 Et mon épouse et moi nous ne lâchions par an,
 Moi, qu'un demi-poème ; elle, que son roman :
 Vers nous de tous côtés nous attirons la foule.
 Voilà dans la maison l'or et l'argent qui roule,
 Et notre esprit qui met, grace à notre union,

Le théâtre et la presse à contribution.

MONDOR.

En bonne opinion vous êtes un rare homme,
Et sur cet oreiller vous dormez d'un bon somme;
Mais un coup de sifflet peut vous réveiller.

DAMIS, *lui faisant prendre enfin le papier.*

Pars.

L'embarras où je suis mérite un peu d'égards.
Une pièce affichée, une autre dans la tête,
Une où je joue, une autre à lire toute prête:
Voilà de quoi sans doute avoir l'esprit tendu.

MONDOR.

Dites un héritage et bien du temps perdu.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

L'heureux tempérament ! Ma joie en est extrême.
Gai, vif, aimant à rire, enfin toujours le même.

M. FRANCALEU.

C'est que je vous revois. Oui, mon cher Baliveau,
Embrassons-nous encore ; et que tout de nouveau
De l'ancienne amitié ce témoignage éclate.
La séparation n'est pas de fraîche date.
Convenez-en, pendant l'intervalle écoulé,
La parque, à la sourdine, a diablement filé.
En auriez-vous l'humeur moins gaillarde et moins vive ?
Pour moi, je suis de tout ; joueur, amant, convive ;
Fréquentant, fêtayant les bons faiseurs de vers :
J'en fais même, comme eux.

M. BALIVEAU.

Comme eux ?

M. FRANCALEU.

Oui.

M. BALIVEAU.

Quel travers !

M. FRANCALEU.

Pas tout-à-fait comme eux , car je les fais sans peine.
 Aussi me traitent-ils de poète à la douzaine;
 Mais en dépit d'eux tous , ma muse , en tapinois ,
 Se fait , dans le Mercure , applaudir tous les mois.

M. BALIVEAU.

Comment?

M. FRANCALEU.

J'y prends le nom d'une Basse-Bretonne.
 Sous ce voile étranger , je ris , je plais , j'étonne;
 Et le masque femelle agaçant le lecteur ,
 De tel qui m'eût raillé fait mon adorateur.

M. BALIVEAU , *à part.*

Il est devenu fou.

M. FRANCALEU.

Lisez-vous le Mercure?

M. BALIVEAU.

Jamais.

M. FRANCALEU.

Tant pis , morbleu ! tant pis ! Bonne lecture !
 Lisez celui du mois ; vous y verrez encor
 Comme aux dépens d'un fou je m'y donne l'essor.
 Je ne sais pas qui c'est. Mais le benêt s'abuse ,
 Jusque-là qu'il me nomme une dixième muse ,
 Et qu'il me veut pour femme avoir absolument.
 Moi j'ai par un sonnet riposté galamment.
 Je goûte à ce commerce un plaisir incroyable.
 Et vous ne trouvez pas l'aventure impayable?

M. BALIVEAU.

Ma foi , je n'aime point que vous ayez donné

Dans un goût pour lequel vous étiez si peu né.
Vous poète ! eh bon Dieu ! depuis quand ? Vous !

M. FRANCALEU.

Moi-même.

Je ne saurois vous dire au juste le quantième.
Dans ma tête , un beau jour , ce talent se trouva ;
Et j'avois cinquante ans quand cela m'arriva.
Enfin je veux chez moi que tout chante et tout rie.
L'âge avance : et le goût avec l'âge varie.
Je ne saurois fixer le temps ni les desirs ;
Mais je fixe du moins chez moi tous les plaisirs.
Nous jouons une pièce aujourd'hui très plaisante.
J'en suis l'auteur. Elle a pour titre : *l'Indolente*.
Ridicule jamais ne fut si bien daubé ;
Et vous êtes pour rire on ne peut mieux tombé.

M. BALIVEAU.

Ne comptez pas sur moi. J'ai quelque affaire en tête ,
Qui de moi ne feroit chez vous qu'un trouble-fête.

M. FRANCALEU.

Et quelle affaire encore ?

M. BALIVEAU.

Un diable de neveu

Me fait , par ses écarts , mourir à petit feu.
C'est un garçon d'esprit , d'assez belle apparence ,
De qui j'avois conçu la plus haute espérance.
J'en fis l'unique objet d'un soin tout pateruel.
Mais rien ne rectifie un mauvais naturel.
Pour achever son droit , n'est-ce pas une honte ?
Il est depuis cinq ans à Paris , de bon compte.
J'arrive : je le trouve encore au premier pas.

Vagabond, dérangé, sans ce qu'on ne sait pas.
Ne pourrois-je obtenir, pour peu qu'on me seconde,
Un ordre qui le mette en lieu qui m'en réponde?
Ne connoissant personne, et vous sachant ici,
Je venois...

M. FRANCALEU.

Vous aurez cet ordre.

M. BALIVEAU.

Grand merci.

M. FRANCALEU.

Mais plaisir pour plaisir.

M. BALIVEAU.

Pour vous que puis-je faire?

M. FRANCALEU.

Dans la pièce du jour prendre un rôle de père.

M. BALIVEAU.

Un rôle, à moi?

M. FRANCALEU.

Sans doute, à vous.

M. BALIVEAU.

C'est tout de bon?

M. FRANCALEU.

Oui; n'êtes-vous pas bien de l'âge d'un barbon?

M. BALIVEAU.

Soit; mais...

M. FRANCALEU.

Vous en avez les dehors.

M. BALIVEAU.

Je l'avoue.

M. FRANCALEU.

Assez l'humeur.

M. BALIVEAU.

Que trop.

M. FRANCALEU.

Et tant soit peu la moue.

M. BALIVEAU.

Avec raison.

M. FRANCALEU.

Et puis le rôle n'est pas fort.

M. BALIVEAU.

Tel qu'il soit, j'y répugne.

M. FRANCALEU.

Il faut faire un effort.

M. BALIVEAU.

Eh fi! que diroit-on?

M. FRANCALEU.

Que voulez-vous qu'on dise?

M. BALIVEAU.

Un capitoul!

M. FRANCALEU.

Eh bien?

M. BALIVEAU.

La gravité!

M. FRANCALEU.

Sottise!

M. BALIVEAU.

Ma noblesse d'ailleurs!

M. FRANCALEU.

Vous n'êtes pas connu.

M. BALIVEAU.

D'accord.

M. FRANCALEU, *lui donnant le rôle.*

Tenez, tenez.

M. BALIVEAU.

Quoi? je serois venu... /

M. FRANCALEU.

Pour recevoir ensemble et rendre un bon office.

M. BALIVEAU.

Je vois bien qu'il faudra qu'à la fin j'obéisse.

Mon coquin paiera donc...

M. FRANCALEU.

Oui, oui : j'en suis garant ;

Demain , l'on vous le coffre au faubourg Saint-Laurent.

M. BALIVEAU.

Il faudra commencer par savoir où le prendre.

M. FRANCALEU.

Dans son lit.

M. BALIVEAU.

C'est bien dit, s'il lui plaît de s'y rendre.

Mais son hôte ne sait ce qu'il est devenu.

M. FRANCALEU.

On saura bien l'avoir après l'ordre obtenu.

Adieu ; car il est temps de vous mettre à l'étude.

M. BALIVEAU.

Je vais donc m'enfoucer dans cette solitude ;

Et là, gesticulant et braillant tout le soul,

Faire un apprentissage en vérité bien fou.

SCÈNE II.

M. FRANCALEU, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Moi, je fais l'oncle ; et toi , Lisette , es-tu contente ?
 Tu voulois un beau rôle , et tu fais l'Indolente.
 Reste à s'en bien tirer. Ma fille est sous tes yeux ;
 Tâche à la copier. Tu ne peux faire mieux.
 Le modèle est parfait.

LISETTE.

N'en soyez pas en peine.

Je veux lui ressembler au point qu'on s'y méprenne.
 J'ai d'abord un habit en tout pareil au sien :
 J'ai sa taille : j'aurai son geste , et son maintien :
 Et je prétends si bien représenter l'idole ,
 Qu'elle se reconnoisse à la fadeur du rôle ;
 Et , comme en un miroir , s'y voyant traits pour traits ,
 Que l'insipidité l'en dégoûte à jamais.
 Car , monsieur , excusez ; mais vous et votre femme ,
 Vous avez fait un corps où je veux mettre une ame.

M. FRANCALEU.

L'indolence , en effet , laisse tout ignorer ;
 Et combien l'ignorance en fait-elle égarer ?
 Le danger vole autour de la simple colombe ;
 Et sans lumière , enfin , le moyen qu'on ne tombe ?
 Tu feras donc fort bien de la morigéner.
 Qu'elle sache connoître , applaudir , condamner ;
 Qu'à son gré d'elle-même elle dispose ensuite :

Le penchant satisfait répond de la conduite.
C'est contre le torrent du siècle intéressé :
Mais, me regardât-on comme un père insensé,
Je veux qu'à tous égards ma fille soit contente ;
Que l'époux qu'elle aura soit selon son attente ;
Qu'elle n'écoute qu'elle et que son propre cœur ,
Sur un choix qui fera sa perte ou son bonheur ;
Qu'elle s'explique enfin là-dessus sans finesse.
Ce lieu rassemble exprès une belle jeunesse ;
Vingt honnêtes partis, dont le meilleur, je croi ,
Ne refusera pas de s'allier à moi.
Ma fille est riche et belle. En un mot , je la donne
Au premier qui lui plaît ; je n'excepte personne.

LISETTE.

Pas même le poëte ?

M. FRANCALEU.

Au contraire, c'est lui
Que je préférerois à tout autre aujourd'hui.

LISETTE.

Je ne le crois pas riche.

M. FRANCALEU.

Eh bien ! j'en ai de reste.
J'aurai fait un heureux. C'est passe-temps céleste.
Favorisant ainsi l'honnête homme indigent ,
Le mérite, une fois, aura valu l'argent.

LISETTE.

Je vois dans ce choix libre un contre-temps à craindre,
Qui rendroit votre fille extrêmement à plaindre.

M. FRANCALEU.

Quoi donc ?

LISETTE.

C'est que son choix pourroit tomber très bien
Sur tel qui sur une autre auroit fixé le sien ;
Et pour lors il seroit moins aisé qu'on ne pense
De ramener son cœur à de l'indifférence.

SCÈNE III.

M. FRANCALEU, DORANTE, LISETTE.

M. FRANCALEU, *sans voir Dorante.*

Tu parles juste. Aussi j'ai pris soin de savoir
L'histoire de tous ceux qu'ici j'ai voulu voir.

LISETTE.

Et celle du jeune homme à qui l'on donne un rôle,
La savez-vous ?

(*Dorante redouble ici d'attention.*)

M. FRANCALEU.

On dit à propos, que le drôle...

LISETTE.

Je vous en avertis ; il est fort amoureux.
Pour ne pas nous jeter dans un cas dangereux,
Très positivement songez donc à l'exclure.

M. FRANCALEU.

J'y cours tout de ce pas ; tu peux en être sûre ;
Et vais, à la douceur joignant l'autorité,
Laisser un libre choix, ce jeune homme excepté.

SCÈNE IV.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE, se présentant devant Lisette.

Je ne t'interromps point.

L I S E T T E.

Bien malgré vous, je gage.

D O R A N T E.

Non. J'écoute, j'admire, et je me tais. Courage!

L I S E T T E.

Vous vous trouverez bien de n'avoir pas parlé.

D O R A N T E.

En effet, me voilà joliment installé.

L I S E T T E.

Installé? Tout des mieux; j'en réponds.

D O R A N T E.

Quelle audace!

Quoi? tu peux, sans rougir, me regarder en face?

L I S E T T E.

Pourquoi donc, s'il vous plaît, baisserois-je les yeux?

D O R A N T E.

Après l'exclusion qu'on me donne en ces lieux?

L I S E T T E.

Eh! c'est le coup de maître.

D O R A N T E.

Il est bon là!

L I S E T T E.

Sans doute.

Ne décidons jamais où nous ne voyons goutte.

DORANTE.

De grace, fais-moi voir...

LISETTE.

Oh ! qui va rondement,
Ne daigne pas entrer en éclaircissement.

DORANTE.

Je n'en demande plus. Ma perte étoit jurée.
Je trouve en mon chemin monsieur de l'Empyrée.
Il aime; il a su plaire : oui, je le tiens de lui.
J'ignorois seulement quel étoit son appui :
Mais sans voir ta maîtresse, il osoit tout écrire;
Tandis qu'en la voyant, moi, je n'osois rien dire ;
Et ta bouche infidèle, ouverte en sa faveur,
Des vers que j'empruntois le déclaroit l'auteur.

LISETTE.

Vous croyez que je sers le poëte?

DORANTE.

Oui, perfide !

LISETTE.

Vous ne croyez donc pas que l'intérêt me guide?
Pauvre cervelle ! Ainsi je l'ai donc bien servi,
Quand j'ai formé le plan que vous avez suivi?
Quand je vous établis dans les lieux où vous êtes?
Quand je songe à tenir les routes toutes prêtes,
Pour vous conduire au but où pas un ne parvient?
Et quand enfin... Allez ! je ne sais qui me tient...

DORANTE.

Mais cette exclusion, que veux-tu que j'en pense?

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; je hais la défiance.

DORANTE.

Encore ! à quoi d'heureux peut-elle préparer ?

LISETTE.

A vous tirer du pair ; à vous faire adorer.

Tel est le cœur humain , sur-tout celui des femmes :

Un ascendant mutin fait naître dans nos ames ,

Pour ce qu'on nous permet , un dégoût triomphant ;

Et le goût le plus vif pour ce qu'on nous défend.

DORANTE.

Mais si cet ascendant se taisoit dans Lucile ?

LISETTE.

Oh que non. L'indolence est toujours indocile.

Et telle qu'est la sienne , à ce que j'en puis voir ,

La contrariété seule peut l'émouvoir.

Ce n'est pas même assez des défenses du père ,

Si je ne les seconde en duégne sévère.

DORANTE.

Eh bien ! les yeux fermés , je m'abandonne à toi.

LISETTE.

Défense encor d'oser lui parler devant moi.

DORANTE.

Oh ! c'est aussi trop loin pousser la patience !

LISETTE.

Dans un quart d'heure , au plus , je vous livre audience.

DORANTE.

Dans un quart d'heure ?

LISETTE.

Au plus. Promenez-vous la-bas ;

Tenez. Dans un moment j'y conduirai ses pas.
La voici. Partez donc. Laissez-nous.

DORANTE.

Quel supplice!

LISETTE.

Desirez-vous, ou non, qu'on vous rende service?

DORANTE.

L'éviter?

LISETTE.

Ou tout perdre.

DORANTE.

Ah! que c'est à regret!

*(Il fait des révérences à Lucile, qui les lui rend; il les réitère jusqu'à ce que, par un geste impérieux, Lisette lui fait signe de se retirer au moment qu'il paroît-
soit tenté d'aborder.)*

SCÈNE V.

LISETTE, LUCILE.

LISETTE.

Voilà, mademoiselle, un cavalier bien fait.

LUCILE.

J'y prends peu garde.

LISETTE.

Aimable autant qu'on le peut être.

LUCILE.

Tu le dis, je le crois.

LISETTE.

Vous semblez le connoître.

LUCILE.

Je l'ai vu quelquefois au parloir.

LISETTE.

Sans plaisir?

LUCILE.

Ni chagrin.

LISETTE.

Si j'avois, comme vous, à choisir,
Celui-là, je l'avoue, auroit la préférence.

LUCILE.

La multitude augmente en moi l'indifférence.
Je hais de ces galants le concours importun;
Et tu ne verras pas que j'en regarde aucun.

LISETTE.

Quoi! sans yeux pour eux tous? On vous fera dédire.

LUCILE.

Si j'en ai, ce sera pour un seul.

LISETTE

C'est-à-dire

Qu'en faveur de ce seul votre cœur se résout,
Et que le choix en est déjà fait?

LUCILE.

Point du tout.

Je ne le veux choisir, ni ne le connois même.
Mon père le désigne, il défend que je l'aime;
J'obéirai. Je sais le devoir d'un enfant:
Nous n'oserions aimer lorsqu'on nous le défend

L I S E T T E.

Oh non !

L U C I L E.

Mais , devoit-il , sachant mon caractère ,
M'embarrasser l'esprit d'une défense austère ?

L I S E T T E.

En effet.

L U C I L E.

Exiger par-delà ma froideur ,
Et de l'obéissance où m'eût suffi l'humeur ?

L I S E T T E.

Cela pique.

L U C I L E.

Voyons ce conquérant terrible ,
Pour qui l'on craint si fort que je ne sois sensible.
La curiosité me fera succomber ;
Et sur lui seul enfin mes regards vont tomber.

L I S E T T E.

On vous l'aura donc bien désigné ? Lequel est-ce ?

L U C I L E.

C'est celui qui jouera l'amoureux dans la pièce.

L I S E T T E.

C'est celui qui jouera...

L U C I L E.

Quel air d'austérité !

L I S E T T E.

Mademoiselle , point de curiosité.

C'est bien innocemment que j'ai pris la licence
De vous insinuer la désobéissance.

LUCILE.

Qu'est-ce à dire?

LISSETTE.

Oubliez ce que je vous ai dit.

LUCILE.

Quoi?

LISSETTE.

Vous venez de voir celui dont il s'agit.
Ma préférence étoit un fort mauvais précepte.

LUCILE.

Que me dis-tu? c'est là celui que l'on excepte?

LISSETTE.

Lui-même. Rendez grace à l'inattention
Qui ferma votre cœur à la séduction.
Vous gagnez tout au monde à ne le pas connoître.
Le devoir eût en peine à se rendre le maître;
Et, sûr de l'aveu d'un père complaisant,
Vous n'eussiez pas remis le choix jusqu'à présent.

LUCILE.

Mille choses de lui maintenant me reviennent,
Qui véritablement engagent et préviennent.

LISSETTE.

Ce que, depuis un mois, de lui vous m'avez lu
Témoigne assez combien son esprit vous eût plu.

LUCILE.

Quoi? ces vers que je lis, que je relis sans cesse...

LISSETTE.

Sont les siens.

LUCILE.

Quel esprit! Quelle délicatesse!

De plaisir et de jeux quel mélange amusant !
Que , sous des traits si doux , l'amour est séduisant !
L'auteur veut plaire , et plaît sans doute à quelque belle
A qui l'on doit le feu dont sa plume étincelle.

L I S E T T E .

C'est ce qu'apparemment votre père en conclut ,
Et la raison qui fait que son ordre l'exclut.
Il craint que vous n'aimiez la conquête d'une autre...
D'une autre ! Mais j'y souge : et s'il étoit la vôtre ?
Vous riez : et moi , non. C'est au plus sérieux.
Les vers étoient pour vous. J'ouvre à présent les yeux.
Oui ; je vous reconnois traits pour traits dans l'image
De celle à qui s'adresse un si galant hommage.

L U C I L E .

Je remarque en effet... Prenons par ce chemin.
Monsieur de l'Empyrée approche , un livre en main.
On m'a , pour le choisir , presque tyrannisée ;
Et mon ame jamais n'y fut moins disposée.

L I S E T T E , *seule*.

Bon ! ce préliminaire est je crois suffisant ;
Et Dorante , s'il veut , peut traiter à présent.

SCÈNE VI.

L I S E T T E , M O N D O R .

M O N D O R .

Lisette , ai-je un rival ici ? Qu'il disparoisse.

L I S E T T E .

S'il me plaît.

MONDOR.

Plaise ou non. Tu n'es plus ta maîtresse.

LISETTE.

Comment ?

MONDOR.

Tu m'appartiens.

LISETTE.

Et de quel droit encor ?

MONDOR.

Lucile est à Damis ; donc, Lisette à Mondor.

LISETTE.

Lucile est à ton maître ? Ah ! tout beau ! j'en appelle.

MONDOR.

Il ne lui manque plus que l'aveu de la belle.

Celui du père est sûr, à tout ce que j'entends.

LISETTE.

La belle avance !

MONDOR.

Écoute.

LISETTE.

Oh ! je n'ai pas le temps.

(Lisette s'échappe, et Mondor la suit.)

SCÈNE VII.

DAMIS, *le Mercure à la main.*

Oui, divine inconnue ! oui, celeste Bretonne !

Possédez seule un cœur que je vous abandonne

Sans la fatalité de ce jour où mon front
Ceint le premier laurier, ou rougit d'un affront,
J'abandonnois ces lieux, et volois où vous êtes.

SCÈNE VIII.

DAMIS, MONDOR.

MONDOR.

Je ne m'étonne plus, si nous payons nos dettes.
Entre vingt prétendants l'on vous le donne beau;
Et vous avez pour vous, monsieur, l'air du bureau.

DAMIS, *sans l'écouter ni le voir.*

Si, comme je le crois, ma pièce est applaudie,
Vous êtes la puissance à qui je la dédie.
Vous eûtes un esprit que la France admira;
J'en eus un qui vous plut : l'univers le saura.

(Il donne à Mondor du livre par le nez.)

MONDOR.

Ouf!

DAMIS.

Qui te savoit là? Dis.

MONDOR.

Maugrebleu du geste!

DAMIS.

Tu m'écoutois? Eh bien! raille, blâme, conteste:
Dis encor que mon art ne sert qu'à m'éblouir.
Tu vois; je suis heureux.

MONDOR.

Plus que sage.

DAMIS.

A t'ouïr,

Je ne me repaissois que de vaines chimères.

MONDOR.

Votre bonheur, tout franc, ne se devinoit guères.

DAMIS.

Par un sot comme toi.

MONDOR.

Mon Dieu ! pas tant d'orgueil.

Vous ne pouviez manquer d'être vu de bon œil.

Vous trouvez un esprit de la trempe du vôtre ;

Mais vous n'eussiez jamais réussi près d'un autre.

DAMIS.

De pas une autre aussi je ne me soucierois.

Celle-ci seule a tout ce que je desirois.

De ma muse elle seule épuisant les caresses,

Me fait prendre congé de toutes mes maîtresses.

MONDOR.

Il faudroit en avoir, pour en prendre congé.

DAMIS.

Je ne te parle aussi que de celles que j'ai.

MONDOR.

Vous n'en eûtes jamais. J'ai de bons yeux peut-être.

Un valet veut tout voir, voit tout, et sait son maître,

Comme, à l'Observatoire, un savant sait les cieux ;

Et vous-même, monsieur, ne vous savez pas mieux.

DAMIS.

Pas tant d'orgueil, toi-même, ami ! va, tu t'abuses.

En fait d'amour, le cœur d'un favori des muses

Est un astre vers qui l'entendement humain

Dresseroit d'ici-bas son télescope en vain.
 Sa sphère est au-dessus de toute intelligence.
 L'illusion nous frappe autant que l'existence;
 Et par le sentiment suffisamment heureux,
 De l'amour seulement nous sommes amoureux.
 Ainsi le fantastique a droit sur notre hommage;
 Et nos feux pour objet ne veulent qu'une image.

MONDOR.

Monsieur, à ma portée ajustez-vous un peu;
 Et, de grace, en français mettez-moi cet hébreu.

DAMIS.

Volontiers. Imagine une jeune merveille;
 Élégance, fraîcheur, et beauté sans pareille;
 Taille de nymphe...

MONDOR.

Après? je vois cela d'ici.

DAMIS.

C'est de mes premiers feux l'objet en raccourci.
 T'accommoderois-tu d'une femme ainsi faite?

MONDOR.

La peste!

DAMIS.

Aussi ma flamme a-t-elle été parfaite.

MONDOR.

Mais je n'ai jamais vu cet objet plein d'appas.

DAMIS.

Parbleu! je le crois bien, puisqu'il n'existoit pas.

MONDOR.

Et vous l'aimiez?

DAMIS.

Très fort.

MONDOR.

D'honneur?

DAMIS.

A la folie !

MONDOR.

Une maitresse eu l'air, et qui u'eut jamais vie?

DAMIS.

Oui, je l'aimois avec autant de volupté,
Que le vulgaire en trouve à la réalité.
La réalité même est moins satisfaisante.
Sous une même forme elle se représente.
Mais une Iris en l'air en prend mille en un jour.
La mienne étoit bergère et nymphe tour-à-tour,
Brune ou blonde, coquette ou prude, fille ou veuve ;
Et, comme tu crois bien, fidèle à toute épreuve.

MONDOR.

Monsieur, parlez tout bas.

DAMIS.

Et par quelles raisons ?

MONDOR.

C'est qu'on pourroit vous mettre aux Petites-Maisons.

DAMIS.

Cet amour, il est vrai, me parut un peu vide,
Et je ne pus tenir à l'appât du solide.
Je répudiai donc la chimérique Iris ;
D'une beauté palpable enfin je fus épris.
J'ai chanté celle-ci sous le nom d'Uranie.
Ah ! que j'ai bien, pour elle, exercé mon génie !

Et que de tendres vers consacrent ce beau nom !

MONDOR.

Et je n'ai pas plus vu l'une que l'autre ?

DAMIS.

Non.

La fierté, la naissance, et le rang de la dame,
Renfermoient dans mon cœur le secret de ma flamme.
Comment aurois-tu fait pour t'en être aperçu ?
Elle-même, elle étoit aimée à son insu.

MONDOR.

Mais vraiment un amour de si légère espèce
Pourroit prendre son vol bien par-delà l'atlesse.

DAMIS.

N'en doute pas ; et même y goûter des douceurs.
L'amour impunément badine au fond des cœurs.
A ce que nous seutons, que fait ce que nous sommes ?
L'astre du jour se lève : il luit pour tous les hommes ;
Et le plaisir commun que répand sa clarté,
Représente l'effet que produit la beauté.

MONDOR.

J'entends. Tout vous est bon, rien ne vous importune,
Pourvu que votre esprit soit en bonne fortune.
A ce compte, un jaloux ne vous craindra jamais ;
Et vos rivaux, monsieur, peuvent dormir en paix.
Et deux ! A l'autre.

DAMIS.

Hélas ! en ce moment encore,
Je revois son image ; et mon esprit l'adore.
Pour la dernière fois tu me fais soupirer,
Divinité chérie ! il nous faut séparer.

Plus de commerce; adieu. Nous rompons.

MONDOR.

Quel dommage!

L'union étoit belle. Et que répond l'image?

DAMIS.

De mon cœur attendri pour jamais elle sort,
Et fait place à l'objet dont nous parlions d'abord.

MONDOR.

D'un poste mal acquis l'équité la dépose;
Et rien, avec raison, fait place à quelque chose.

DAMIS.

Que celle-ci, Mondor, a de grace et d'esprit!

MONDOR.

C'est qu'elle aime les vers; et cela vous suffit.

DAMIS.

C'est que... c'est qu'elle en fait les mienx tournés du monde.

MONDOR.

Pour moi, ce qui m'en plaît, c'est la source féconde
Où nous allons puiser désormais les ducats.

DAMIS, *souriant*.

Les ducats!

MONDOR.

C'est de quoi vous faites peu de cas.
L'un de nous deux a tort : mais qu'à cela ne tienne.
Aura tort qui voudra, pourvu que l'argent vienne.

DAMIS.

Enfin tu conçois donc qu'on en saura gagner?

MONDOR.

Le bon homme du moins ne veut pas l'épargner.

DAMIS.

Le bon homme?

MONDOR.

Où, monsieur ; si vous êtes son gendre,
Monsieur de Francaleu dit à qui vent l'entendre,
Qu'il rendra là-dessus votre bonheur complet.

DAMIS.

Extravagues-tu?

MONDOR.

Non, foi d'honnête valet.

DAMIS.

Et qui diable te parle en cette circonstance
De monsieur Francaleu, ni de son alliance?

MONDOR.

Bon ! ne voici-t-il pas encore un quiproquo ?
De qui parlez-vous donc, monsieur ?

DAMIS.

D'une Sapho ;

D'un prodige qui doit, aidé de mes lumières,
Effacer quelque jour l'illustre Deshoulières ;
D'une fille à laquelle est uni mon destin.

MONDOR.

Où diantre est cette fille ?

DAMIS.

A Quimpercorentin.

MONDOR.

A Quimp...

DAMIS.

Oh ! ce n'est pas un bonheur en idée,

Celui-ci ; l'espérance est saine et bien fondée.
La Bretonne adorable a pris goût à mes vers.
Douze fois l'an sa plume en instruit l'univers :
Elle a douze fois l'an réponse de la nôtre ;
Et nous nous encensons tous les mois l'un et l'autre.

MONDOR.

Où vous êtes-vous vus ?

DAMIS.

Nulle part ; à quoi bon ?

MONDOR.

Et vous l'épouseriez ?

DAMIS.

Sans doute ; pourquoi non ?

MONDOR.

Et si c'étoit un monstre ?

DAMIS.

Oh ! tais-toi , tu m'excèdes !

Les personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?

MONDOR.

Oui , mais répondra-t-elle à votre folle ardeur ?

DAMIS.

Je suis assez instruit par notre ambassadeur.

MONDOR.

Et quel est l'intrigant d'une telle aventure ?

DAMIS.

Le messager des dieux , lui-même , le Mercure.

MONDOR.

Oh , oh , bel entrepôt vraiment pour coqueter !

DAMIS.

Tiens , lis dans celui-ci que tu viens d'apporter

MONDOR, *lit.*

« SONNET de mademoiselle Mériadec de Kersic, de
Quimper en Bretagne, à monsieur cinq étoiles... »

DAMIS.

Ton esprit aisément perce à travers ces voiles,
Et voit bien que c'est moi qui suis les cinq étoiles.
Oui ! qu'à jamais pour moi, belle Mériadec,
Pégase soit rétif et l'Hippocrène à sec,
Si ma lyre, de myrte et de palmes ornée,
Ne consacre les nœuds d'un si rare hyménée !

MONDOR.

Je respecte, monsieur, un si noble transport.
Qui vous chicaneroit davantage auroit tort.
Mais prenez un conseil. Votre esprit s'exténue
A se forger les traits d'une femme inconnue.
Peignez-vous celle-ci sous quelque objet présent.
Lucile a, par exemple, un visage amusant...

DAMIS.

J'entends.

MONDOR.

Suivez, lorgnez, obsédez sa personne.
Croyez voir, et voyez, en elle, la Bretonne...

DAMIS.

C'est bien dit. Cette idée échauffant mes esprits,
N'en portera que plus de feu dans mes écrits.
Le bon sens du maraud quelquefois m'épouvante.

MONDOR.

Molière, avec raison, consultoit sa servante.

DAMIS.

On se peint, dans l'objet présent et plein d'appas,

L'objet qu'on idolâtre, et que l'on ne voit pas.
 Aussi bien, transporté du bonheur de ma flamme,
 Déjà dans mon cerveau roule un épithalame,
 Que, devant qu'il soit peu, je prétends mettre au net,
 Et donner au Mercure, en paiement du sonnet.
 Muse, évertuons-nous; ayons les yeux sans cesse
 Sur l'astre qui fait naître en ces lieux la tendresse;
 Cherche, en le contemplant, matière à tes crayons;
 Et que ton feu divin s'allume à ses rayons.
 Que cette solitude est paisible et touchante!
 J'y veux relire encor le sonnet qui m'enchanté!

(Il va s'asseoir à l'écart.)

MONDOR.

Quelle tête! Il faut bien le prendre comme il est.
 Voyons ce qui naîtra de ce jeu qui lui plaît.
 L'assiduité pent, Lucile étant jolie,
 Lui faire de Quimper abjurer la folie.

SCÈNE IX.

DORANTE, LUCILE; DAMIS, à l'écart et
 sans être vu.

DORANTE.

A cet aveu si tendre, à de tels sentiments,
 Que je viens d'appuyer du plus saint des serments,
 A tout ce que j'ai craint, madame, à ce que j'ose,
 A vos charmes enfin, plus qu'à toute autre chose,
 Reconnoissez que j'aime; et réparez l'erreur
 D'un père qui m'exclut du don de votre cœur.

Je ne veux pour tout droit que sa volonté même.
 Père équitable et tendre, il veut que l'on vous aime.
 Ah ! si c'est à ce prix qu'il a mis votre foi,
 Qui jamais vous pourra mériter mieux que moi ?

LUCILE.

Mais, monsieur, sur ce point qu'importe qu'on l'éclaire,
 S'il ne vous en est pas pour cela moins contraire,
 Et si, dès qu'il saura de qui vous êtes fils,
 Nul espoir près de moi ne vous est plus permis ?

DORANTE.

J'obtiendrai son aveu ; rien ne m'est plus facile.
 Mais, parmi tant d'amants, adorable Lucile,
 N'auriez-vous pas déjà nommé votre vainqueur ?

LUCILE, *tirant des vers de sa poche.*

L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur :
 Je l'avoue, et pour lui me voilà déclarée.

DORANTE, *apercevant Damis.*

On nous écoute.

LUCILE.

Eh ! c'est monsieur de l'Empyrée.

Lisons-les-lui ces vers : il en sera charmé.

DORANTE, *à part.*

Est-ce lui, juste ciel ! ou moi, qu'elle a nommé ?

LUCILE, *à Damis.*

Venez, monsieur, veuez, pour qu'en votre présence
 Nous discussions un fait de votre compétence ;
 Il s'agit d'une idylle où j'ai quelque intérêt ;
 Et vous nous en direz votre avis, s'il vous plaît.

DORANTE.

Madame, on fait grand tort à messieurs les poètes,

Quand on les interrompt dans leurs doctes retraites.
Laissons donc celui-ci rêver en liberté,
Et détournons nos pas de cet autre côté.

DAMIS.

Le plus grand tort, monsieur, que l'on puisse nous faire,
C'est de priver nos yeux de ce qui peut leur plaire.
Peut-on penser si bien, étant seul en ces lieux,
Qu'étant avec madame on ne pense encor mieux?
Madame, je vous prête une oreille attentive.
Rien ne me plaira tant. Lisez : et s'il m'arrive
Quelque distraction, dont je ne répons pas,
Vous ne l'imputerez qu'à vos divins appas.

LUCILE.

Votre façon d'écrire élégante et fleurie
Vous accoutume au ton de la galanterie.
Allons, messieurs, passons sous ce feuillage épais,
Où, loin des importuns, nous puissions lire en paix.
*(Damis lui donne la main, qu'elle accepte au moment
que Dorante lui présentait aussi la sienne.)*

DORANTE, seul.

Est-ce un coup du hasard, ou de leur perfidie ?
Voyons. Il faut, de près, que je les étudie,
Et que je sorte enfin de la perplexité
La plus grande où peut-être on ait jamais été.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

DORANTE, *ramassant des tablettes.*

Quelqu'un regrette bien les secrets confiés
A ces tablettes-ci que je trouve à mes pieds.

(Il les ouvre.)

ÉPITHALAME. Ah! ah! j'en reconnais le maître.
J'y pourrois bien aussi développer un traître...
Lisons.

SCÈNE II.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE.

Suis-je une fourbe? ai-je trahi vos feux?
Le seul qu'on veut exclure est-il si malheureux?
Dès que je vous ai vu prêt d'aborder Lucile,
Je me suis éclipsée, en confidente habile;
Et je vous ai laissé le champ libre à l'instant.
Eh bien! quelle nouvelle? En êtes-vous content?

DORANTE.

Ah! qu'elle est ravissante! et que ce tête-à-tête

Achève de lui bien assurer sa conquête !
Je l'aimois, l'adorois, l'idolâtrois : mais rien
N'exprime mon état depuis cet entretien.
Jusqu'au son de sa voix, tout me pénètre en elle ;
Son défaut me la rend plus piquante et plus belle ;
Oui, ce qu'en elle on nomme indolence et froideur,
Redouble de mes feux la tendresse et l'ardeur.

L I S E T T E.

La dédaigneuse enfin s'est-elle humanisée ?
Je l'avois, ce me semble, assez bien disposée.

D O R A N T E.

Tu me vois dans un tronble...

L I S E T T E.

Eh ! vivez en repos.

D O R A N T E.

Ses graces m'ont charmé, mais non pas ses propos.

L I S E T T E.

A-t-elle, avec rigueur, fermé l'oreille aux vôtres ?

D O R A N T E.

Non. Mais j'aurois voulu qu'elle en eût tenu d'autres.

L I S E T T E.

Quoi ? qu'elle eût dit : *Monsieur, je suis folle de vous,*
Je voudrois que déjà vous fussiez mon époux.

Mais oui ; c'est avoir l'ame assurément bien dure,
De ne pas abréger ainsi la procédure.

D O R A N T E

Ayant fait de ma flamme un libre et tendre aveu,
Et promis d'agréer à monsieur Francalen,
Comme je témoignois la plus ardente envie
D'entendre mon arrêt ou de mort ou de vie ;

Elle m'a répondu (dirai-je, avec douceur?) :

« L'auteur seul de ces vers a su toucher mon cœur. »

A ces mots, de sa poche elle a tiré l'idylle,

Dont le succès me rend de moins en moins tranquille.

L I S E T T E.

C'est qu'elle a cru parler à l'auteur.

D O R A N T E.

Je ne sais.

Mais elle a mis mon ame à de rudes essais.

Elle a vu mon rival d'un œil de complaisance.

Elle a lu, malgré moi, l'idylle en sa présence;

C'étoit me démasquer. Sous cape, il en rioit,

Pent-être en homme à qui l'on me sacrifioit.

Le serois-je en effet? Seroit-ce lui qu'on aime?

Me joueroient-ils tous deux? Me jouerois-tu toi-même?

L I S E T T E.

Les honnêtes soupçons! Rendez grace, entre nous,

Au cas particulier que je fais des jaloux.

Sans les ménagements qu'on doit à leur caprice,

Mon honneur offensé se feroit bien justice.

D O R A N T E.

L'auteur seul de ces vers a su toucher son cœur!

Dit-elle. Encore un coup, je n'en suis pas l'auteur.

Supposé qu'on la trompe, et qu'elle me le croie,

Où donc est encor là le grand sujet de joie?

Je jouis d'une erreur, et j'aurois souhaité

Une source plus pure à ma félicité;

Un mérite étranger est cause que l'on m'aime;

Et je me sens jaloux d'un autre dans moi-même.

L I S E T T E.

Que la délicatesse est folle en ses excès !
Eh ! monsieur, y faut-il regarder de si près ?
Qu'importe du bonheur la source fausse ou vraie ?

D O R A N T E.

Tout ce que j'entrevois de plus en plus m'effraie.
Le bonheur du poëte étoit encor douteux ;
Mais il est mon rival, et mon rival heureux.
De Lucile, sans cesse, il contemple les charmes.
Il se voit vingt rivaux, sans en prendre d'alarmes.
A l'estime du père il a le plus de part.
Seule, avec son valet, je te trouve à l'écart.
Que te veut-il ? Pourquoi s'enfuit-il à ma vue ?
Quels étoient vos complots ? D'où vient paroître émue ?
Réponds.

L I S E T T E.

Tout doucement ; vous prenez trop de soin ;
Et c'est aussi pousser l'interrogat trop loin.

D O R A N T E.

Je t'épierai si bien aujourd'hui... Prends-y garde !
Quelque part que tu sois, crois que je te regarde.
Cependant, allons voir, en les feuilletant bien,
Si ces tablettes-ci ne m'instruiront de rien.

SCÈNE III.

L I S E T T E.

M'épier ! Doucement ! Ce seroit une chaîne.

Quoiqu'on soit sans reproche, on ne veut rien qui gêne.

Ah ! c'est peu d'être injuste ; il ose être importun !

Aux troussees du fâcheux je vais en lâcher un,

Qui, s'attachant à lui, saura bien m'en défaire.

Le voici justement.

SCÈNE IV.

M. FRANCALEU, L I S E T T E.

M. FRANCALEU.

Qu'as-tu donc tant à faire

Avec ce cavalier qui ne semble, chez moi,

S'être impatronisé que pour être avec toi ?

L I S E T T E.

De tous nos entretiens vous seul êtes la cause.

M. FRANCALEU.

Voyons un peu le tour qu'elle donne à la chose.

L I S E T T E.

Tout simple. Le jeune homme entend vanter à tous

Certaine tragédie en six actes, de vous,

Que l'on dit fort plaisante et qu'il brûle d'entendre,

Sans qu'il sache par qui ni trop comment s'y prendre.

M. FRANCALEU.

Et n'a-t-il pas l'ami qui me l'a présenté ?

L I S E T T E.

Monsieur de l'Empyrée? Il aura plaisanté ,
De caustique et de fat joué les mauvais rôles ,
Et parlé de vos vers en pliant les épaules.

M. F R A N C A L E U.

J'en croirois quelque chose , à son rire moqueur.
Le serpent de l'envie a sifflé dans son cœur.
Oh bien , bien ! Double joie , en ce cas , pour le nôtre !
Je mortifierai l'un , et satisferai l'autre ;
L'autre aussi-bien m'a plu , comme il plaira par-tout.
Il a tout-à-fait l'air d'un homme de bon goût ;
Et d'ailleurs il me prend dans mon enthousiasme.
Je suis en train de rire ; et veux , malgré mon asthme ,
Lui lire tous mes vers , sans en excepter un.

L I S E T T E.

Vous me déferrez là d'un terrible importun.

M. F R A N C A L E U.

Va donc me le chercher.

L I S E T T E.

Faites-en votre affaire.

Je me vais occuper d'un soin plus nécessaire.
Il faut que je m'habille.

M. F R A N C A L E U.

Et pourquoi donc sitôt?

L I S E T T E.

Voulant représenter Lucile comme il faut ,
J'ôte dès à présent mes habits de soubrette ,
Pour être , sous les siens , plus libre et moins distraite.

M. F R A N C A L E U.

C'est fort bien avisé. Va. Je me charge , moi...

SCÈNE V.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU.

M. FRANCALEU.

Ah! c'est vous? Comment va la mémoire?

M. BALIVEAU.

Ma foi!

Quelques raisonnemens que votre goût m'oppose,
Je hais bien la démarche où mon neveu m'expose.
Pour s'y résoudre, il faut à cet original
Vouloir étrangement et de bien et de mal.
Enfin mon rôle est su : voyons, que faut-il faire?

M. FRANCALEU.

Et moi, de mon côté je songe à votre affaire.
Cependant soyez gai : débutez seulement,
Et vous serez bientôt de notre sentiment.
De vos talents à peine aurons-nous les prémices ,
Que nous voulons vous voir un pilier de coulisses ;
Et, quoi que vous disiez, vers un plaisir si doux
De la force du charme entraîné comme nous.
J'ai vu ce charme, en France, opérer des miracles ;
Nos palais devenir des salles de spectacles ;
Et nos marquis, chaussant à l'envi l'escarpin ,
Représenter Hector, Sganarelle, et Crispin.

M. BALIVEAU.

Je ne le cache pas. Malgré ma répugnance,
Une chose me fait quelque plaisir d'avance ;
C'est le parfait rapport qui, par un cas plaisant,

Se trouve entre mon rôle et mon état présent.
 Je représente un père austère et sans foiblesse,
 Qui d'un fils libertin gourmande la jeunesse.
 Le vieillard, à mon gré, parle comme un Caton :
 Et je me réjouis de lui donner le ton.

M. FRANCALEU.

Celui qui fait le fils s'y prend le mieux du monde :
 Car nous ne jouons bien qu'autant qu'on nous seconde ;
 Tout dépend de l'acteur mis vis-à-vis de nous.
 Si celui-ci venoit répéter avec vous ?

M. BALIVEAU.

Je voudrois que ce fût déjà fait.

M. FRANCALEU, *appelant ses valets.*

Holà ! hée !

Que l'on aille chercher monsieur de l'Empyrée.

(à M. Baliveau.)

Tenez, voilà par où le jeune homme entrera.
 Vous pouvez commencer sitôt qu'il paroîtra.
 Faites comme l'on fait aux choses imprévues ;
 Soyez comme quelqu'un qui tomberoit des nues,
 Car c'est l'esprit du rôle : et vous vous souvenez
 Que vous vous trouvez, vous et ce fils, nez à nez,
 L'instant précis qu'il sort, ou d'une académie,
 Ou de quelque autre lieu que vous voulez qu'il fuie ;
 Et qu'à cette rencontre, un silence fâcheux
 Exprime une surprise égale entre vous deux.
 C'est un coup de théâtre admirable ; et j'espère...

SCÈNE VI.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, *à Damis.*

Monsieur, voilà celui qui fera votre père.

Il sait son rôle; allons, concertez-vous un peu;

Et tout en vous voyant, commencez votre jeu.

(à M. Baliveau, voyant son profond étonnement.)

Comment diable! à merveille! à miracle! courage!

On ne sauroit jouer mieux que vous du visage.

(à Damis.)

Vous avez joué, vous, la surprise assez bien;

Mais le rire vous prend, et cela ne vaut rien.

Il faut être interdit, confus, couvert de honte.

M. BALIVEAU.

Je sens qu'ainsi que lui votre aspect me démonte.

DAMIS, *à Francaleu.*

C'est que, lorsqu'on répète, un tiers est importun.

M. FRANCALEU.

Adieu donc; aussi-bien je fais languir quelqu'un.

(à Damis.)

Monsieur l'homme accompli, qui du moins croyez l'être,

Prenez, prenez leçon, car voilà votre maître.

(frappant sur l'épaule de Baliveau.)

Bravo! bravo! bravo!

SCÈNE VII.

M. BALIVEAU, DAMIS.

M. BALIVEAU, *à part.*

Le sot événement !

DAMIS.

Je ne puis revenir de mon étonnement.

Après un tel prodige, on en croira mille autres.

Quoi, mon oncle, c'est vous ? Et vous êtes des nôtres !

Heureux le lieu, l'instant, l'emploi qui nous rejoint !

M. BALIVEAU.

Raisonnons d'autre chose, et ne plaisantons point.

Le hasard a voulu...

DAMIS.

Voici qui paroît drôle.

Est-ce vous qui parlez, ou si c'est votre rôle ?

M. BALIVEAU.

C'est moi-même qui parle, et qui parle à Damis.

Voilà donc ce que fait mon neveu dans Paris ?

Qu'a produit un séjour de si longue durée ?

Que veut dire ce nom : Monsieur de l'Empyrée ?

Sied-il, dans ton état, d'aller ainsi vêtu ?

Dans quelle compagnie, en quelle école es-tu ?

DAMIS.

Dans la vôtre, mon oncle. Un peu de patience.

Imitez-moi. Voyez si je romps le silence

Sur mille questions, qu'en vous trouvant ici,

Peut-être suis-je en droit d'oser vous faire aussi.

Mais c'est que notre rôle est notre unique affaire;
Et que de nos débats le public n'a que faire.

M. BALIVEAU, *levant sa canne.*

Coquin! tu te prévaux du contre-temps maudit...

DAMIS.

Monsieur, ce geste-là vous devient interdit!
Nous sommes, vous et moi, membres de comédie.
Notre corps n'admet point la méthode hardie
De s'arroger ainsi la pleine autorité;
Et l'on ne connoît point chez nous de primauté.

M. BALIVEAU, *à part.*

C'est à moi de plier, après mon incartade.

DAMIS, *gaiement.*

Répétons donc en paix. Voyons, mon camarade.
Je suis un fils...

M. BALIVEAU.

J'ai ri. Me voilà désarmé.

DAMIS.

Et vous, un père...

M. BALIVEAU.

Eh oui, bourreau! tu m'as nommé.

Je n'ai que trop pour toi des entrailles de père;
Et ce fut le seul bien que te laissa mon frère.
Quel usage en fais-tu? Qu'ont servi tous mes soins?

DAMIS.

A me mettre en état de les implorer moins.
Mon oncle, vous avez cultivé mon enfance:
Je ne mets point de borne à ma reconnoissance;
Et c'est pour le prouver, que je veux désormais
Commencer par tâcher d'en mettre à vos bienfaits;

Me suffire à moi-même, en volant à la gloire;
Et chercher la fortune au temple de Mémoire.

M. BALIVEAU.

Où la vas-tu chercher? Ce temple prétendu,
Pour parler ton jargon, n'est qu'un pays perdu,
Où la nécessité, de travaux consumée,
Au sein du sot orgueil, se repaît de fumée.
Eh! malheureux! crois-moi : fuis ce terroir ingrat.
Prends un parti solide, et fais choix d'un état,
Qu'ainsi que le talent, le bon sens autorise;
Qui te distingue, et non qui te singularise;
Où le génie heureux brille avec dignité;
Tel qu'enfin le barreau l'offre à ta vanité.

DAMIS.

Le barreau!

M. BALIVEAU.

Protégeant la veuve et la pupille,
C'est là qu'à l'honorable on peut joindre l'utile,
Sur la gloire et le gain établir sa maison,
Et ne devoir qu'à soi sa fortune et son nom.

DAMIS.

Ce mélange de gloire et de gain m'importune.
On doit tout à l'honneur, et rien à la fortune.
Le nourrisson du Pînde, ainsi que le guerrier,
A tout l'or du Péron préfère un beau laurier.
L'avocat se peut-il égaler au poète?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit long-temps après que l'autre a disparu.
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru.
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,

Lieux propres autrefois à produire un grand homme;
 L'autre de la chicane et sa barbare voix
 N'y défiguroient pas l'éloquence et les lois.
 Que des traces du monstre ou purge la tribune,
 J'y monte, et mes talents, voués à la fortune,
 Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
 Mais l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
 Qu'on me laisse, à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
 Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire;
 Et primer dans un art, plus au-dessus du droit,
 Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit!
 Le vice impunément, dans le siècle où nous sommes,
 Foule aux pieds la vertu, si précieuse aux hommes.
 Est-il pour un esprit solide et généreux,
 Une cause plus belle à plaider devant eux?
 Que la fortune donc me soit mère ou marâtre,
 C'en est fait : pour barreau je choisis le théâtre;
 Pour client, la vertu; pour lois, la vérité;
 Et pour juge, mon siècle et la postérité.

M. BALIVEAU.

Eh bien ! porte plus haut ton espoir et tes vues.
 A ces beaux sentiments les dignités sont dues.
 La moitié de mon bien, remise en ton pouvoir,
 Parmi nos sénateurs s'offre à te faire asseoir.
 Ton esprit généreux, si la vertu t'est chère,
 Si tu prends à sa cause un intérêt sincère,
 Ne préférera pas, la croyant en danger,
 L'effort de la défendre, au droit de la juger.

DAMIS.

Non. Mais d'un si beau droit l'abus est trop facile.

L'esprit est généreux, mais le cœur est fragile.
Qu'un juge incorruptible est un homme étonnant !
Du guerrier le mérite est sans doute éminent ;
Mais presque tout consiste au mépris de la vie ;
Et de servir son roi la glorieuse envie ,
L'espérance, l'exemple, un je ne sais quel prix ,
L'horreur du mépris même inspire ce mépris.
Mais avoir à braver le sourire ou les larmes
D'une sollicituse aimable et sous les armes !
Tout sensible, tout homme enfin que vous soyez,
Sans oser être ému, la voir presque à vos pieds !
Jusqu'à la crânerie pousser le stoïcisme !
Je ne me sens point fait pour un tel héroïsme.
De tous nos magistrats la vertu me confond :
Et je ne conçois pas comment ces messieurs font.
Ma vertu donc se borne au mépris des richesses ;
A chanter des héros de toutes les espèces ;
A sauver, s'il se peut, par mes travaux constants,
Et leurs noms et le mien des injures du temps.
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre ,
Sans avoir publié rien qui me rende illustre :
On m'ignore ; et je rampe encore à l'âge heureux
Où Corneille et Racine étoient déjà fameux.

M. BALIVEAU.

Quelle étrange manie ! Et dis-moi, misérable !
A de si grands esprits te crois-tu comparable ?
Et ne sais-tu pas bien qu'au métier que tu fais ,
Il faut, ou les atteindre, ou ramper à jamais ?

DAMIS.

Eh bien ! voyons le rang que le destin m'apprête.

Il ne couronne point ceux que la crainte arrête.
Ces maîtres même avoient les leurs en débutant;
Et tout le monde alors put leur en dire autant.

M. BALIVEAU.

Mais les beautés de l'art ne sont pas infinies.
Tu m'avoueras du moins que ces rares génies,
Outre le don qui fut leur principal appui,
Moissonnoient à leur aise où l'on glane aujourd'hui.

DAMIS.

Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense.
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple : il faut faire comme eux;
Ils nous ont dérobé, dérobons nos neveux;
Et, tarissant la source où puise un beau délire,
A la postérité ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi;
Malheur aux écrivains qui viendront après moi!

M. BALIVEAU.

Va! malheur à toi-même, ingrat! cours à ta perte!
A qui veut s'égarer, la carrière est ouverte.
Indigne du bonheur qui t'étoit préparé,
Rentre dans le néant dont je t'avois tiré.
Mais ne crois pas que, prêt à remplir ma vengeance,
Ton châtiment se borne à la seule indigence.
Cette soif de briller, où se fixent tes vœux,
S'éteindra, mais trop tard, dans des dégoûts affreux.
Va subir du public les jugements fantasques,
D'une cabale aveugle essuyer les bourasques,
Chercher en vain quelqu'un d'humeur à t'admirer,
Et trouver tout le monde actif à censurer.

Va des auteurs sans nom grossir la foule obscure ,
 Égayer la satire , et servir de pâture
 A je ne sais quel tas de brouillons affamés ,
 Dont les écrits mordants sur les quais sont semés.
 Déjà dans les cafés tes projets se répandent.
 Le parodiste oisif et les forains t'attendent.
 Vas, après t'être vu sur leur scène avili,
 De l'opprobre , avec eux , retomber dans l'oubli.

DAMIS.

Que peut , contre le roc , une vague animée ?
 Hercule a-t-il péri sous l'effort du Pygmée !
 L'Olympe voit en paix fumer le mont Etna.
 Zoïle contre Homère en vain se déchaîna ;
 Et la palme du Cid , malgré la même audace ,
 Croît et s'élève encore au sommet du Parnasse.

M. BALIVEAU.

Jamais l'extravagance alla-t-elle plus loin ?
 Eh bien ! tu braveras la honte et le besoin.
 Je veux que ton esprit n'en soit que plus rebelle ,
 Et qu'aux siècles futurs ta sottise en appelle ;
 Que , de ton vivant même , on admire tes vers ;
 Tremble , et vois sous tes pas mille abîmes ouverts !
 L'impudence d'autrui va devenir ton crime.
 On mettra sur ton compte un libelle anonyme.
 Poursuivi , condamné , proscrit sur ces rumeurs ,
 A qui veux-tu qu'un homme en appelle ?

DAMIS.

A ses mœurs.

M. BALIVEAU.

A ses mœurs ? Et le monde , en ces sortes d'orages ,

Est-il instruit des mœurs, ainsi que des ouvrages?

DAMIS.

Oui. De mes mœurs bientôt j'instruirai tout Paris.

M. BALIVEAU.

Eh ! comment, s'il vous plaît?

DAMIS.

Comment? par mes écrits.

Je veux que la vertu, plus que l'esprit, y brille.

La mère en prescrira la lecture à sa fille;

Et j'ai, grace à vos soins, le cœur fait de façon

A monter aisément ma lyre sur ce ton.

Sur la scène aujourd'hui, mon coup d'essai l'annonce.

Je suis un malheureux, mon oncle me renonce.

Je me tais. Mais l'erreur est sujette au retour.

J'espère triompher avant la fin du jour :

Et peut-être la chance alors tournera-t-elle.

M. BALIVEAU.

Quoi ! vous seriez l'auteur de la pièce nouvelle,

Que, ce soir, aux Français, l'on doit représenter?

DAMIS.

Soyez donc le premier à m'en féliciter.

M. BALIVEAU.

Puisque vous le voulez, je vous en félicite.

DAMIS.

J'en augure une heureuse et pleine réussite.

M. BALIVEAU.

Cependant, gardez-vous de dire à Francalen

Que de son bon ami vous soyez le neveu.

DAMIS.

Tout comme il vous plaira : mais je vois avec peine

Que vous ne vouliez pas que je vous appartienne.

M. BALIVEAU.

J'ai de bonnes raisons pour en agir ainsi.

DAMIS.

J'obéirai, monsieur.

M. BALIVEAU.

J'y compte.

DAMIS.

Mais aussi,

Daignant de même entrer dans l'esprit qui m'anime ,
Laissez-moi , quelque temps , jouir de l'anonyme ,
Pour goûter du succès les plaisirs plus entiers ,
Et m'entendre louer sans rougir.

M. BALIVEAU.

Volontiers.

(à part.)

A demain , scélérat ! Si jamais tu rimailles ,
Ce ne sera , morbleu ! qu'entre quatre murailles.

SCÈNE VIII.

DAMIS.

Il ne me veut avouer qu'après l'événement.
Nous nous sommes ici rencontrés plaisamment.
La scène est théâtrale, unique, inopinée.
Je voudrois , pour beaucoup , l'avoir imaginée.
Mon succès seroit sûr : du moins profitons-en ,
Et songeons à la coudre à quelque nouveau plan.
J'en ai plusieurs. Voyons. Où sont donc mes tablettes ?
La perte , pour le coup , seroit des plus complètes.

Tout-à-l'heure , à la main , je les avois encor.
 Ah ! je suis ruiné ! j'ai perdu mon trésor !
 Nombre de canevas , deux pièces commencées ,
 Caractères , portraits , maximes et pensées ,
 Dont la plus triviale , en vers alexandrins ,
 Au bout d'une tirade , eût fait battre des mains.
 Mais j'ai regret sur-tout à mon épithalame.
 Hélas ! ma muse , au gré de l'espoir qui m'enflamme ,
 Dans un premier transport , venoit de l'ébaucher.
 Deux fois du même enfant pourra-t-elle accoucher ?

SCÈNE IX.

DORANTE, DAMIS.

DAMIS.

Ah ! monsieur , secourez les muses attristées !
 Mes tablettes , là-bas , dans le bois sont restées.
 Suivez-moi , cherchons-les , aidons-nous.

DORANTE.

Les voilà.

DAMIS.

Je ne puis exprimer le plaisir...

DORANTE.

Brisons là.

DAMIS.

Vous me rendez l'espoir , le repos et la vie.

DORANTE.

Mon dessein n'est pas tel ; car je vous signifie
 Qu'il faut en ce logis ne plus vous remontrer ;

Et vous faire une affaire, ou n'y jamais rentrer.

DAMIS.

L'étrange alternative! Un ami la propose!

Ne puis-je, avant d'opter, en demander la cause?

DORANTE.

Eh fi! l'air ingénu sied mal à votre front,

Et ce doute affecté n'est qu'un nouvel affront.

DAMIS.

C'est la pure franchise. En vérité j'ignore...

DORANTE.

Quoi, monsieur, que Lucile est celle que j'adore?

DAMIS.

Non. Quand j'ai vu tantôt mes vers entre ses mains...

DORANTE.

Vous m'avez insulté; c'est de quoi je me plains.

DAMIS.

En quoi donc?

DORANTE.

Oui, c'est vous qui les lui faisiez lire.

DAMIS.

Moi?

DORANTE.

Vous. Plus je souffrois, plus je vous voyois rire.

DAMIS.

De ce qu'innocemment la belle, malgré vous,

Révéloit un secret, dont vous étiez jaloux.

DORANTE.

Non. Mais de la noirceur de cette ame cruelle,

Et du plaisir malin de jouir avec elle

De la confusion d'un rival malheureux,

Que vous avez joué de concert tous les deux.
C'est à quoi votre esprit, depuis un mois, s'occupe ;
Mais je ne serai pas jusqu'au bout votre dupe ;
Je veux de mon côté mettre aussi les railleurs ;
Et votre épithalame ira servir ailleurs.

DAMIS.

Ah ! ce mot échappé me fait enfin comprendre...

DORANTE.

Songez vite au parti que vous avez à prendre.

DAMIS.

Dorante !

DORANTE.

Vous voulez temporiser en vain.
Renoncez à Lucile, ou l'épée à la main.

DAMIS.

Opposons quelque flegme aux vapeurs de la bile.
La valeur n'est valeur qu'autant qu'elle est tranquille ;
Et je vois...

DORANTE.

Oh ! je vois qu'un versificateur
Entend l'art de rimer, mieux que le point d'honneur.

DAMIS.

C'en est trop. A vous-même un mot eût pu vous rendre.
Je ne le dirois plus, voulussiez-vous l'entendre.
C'est moi qui maintenant vous demande raison.
Cependant on pourroit nous voir de la maison.
La place, pour nous battre, ici près est meilleure.
Marchons.

SCÈNE X.

M. FRANCALEU, DORANTE, DAMIS.

M. FRANCALEU, *prenant Dorante par le bras et ne le lâchant plus.*

Eh ! venez donc , monsieur : depuis une heure
Je vous cherche par-tout , pour vous lire mes vers.

DORANTE.

A moi , monsieur ?

M. FRANCALEU.

A vous.

DAMIS, *à part.*

Autre esprit à l'envers !

M. FRANCALEU.

Vous desirez , dit-on , ce petit sacrifice ?

DORANTE.

Et qui m'a près de vous rendu ce bon office ?

M. FRANCALEU.

C'est Lisette.

DORANTE, *à Damis.*

C'est vous qu'elle veut servir.

M. FRANCALEU.

Lui !

Il voudroit qu'on fût sourd aux ouvrages d'autrui.

DAMIS.

Loin de l'en détourner , c'est moi qui l'y convie.

DORANTE, *à Damis.*

Je lis dans votre cœur , et je vois votre envie.

M. FRANCALEU.

Vous dites bien, l'envie ! Oui, c'est un envieux ,
Qui voudrait sur lui seul attirer tous les yeux.

DAMIS.

Mon ami, par bonheur, est là pour me défendre.
Tantôt je l'exhortois encore à vous entendre.

DORANTE, *bas*, à *Damis*

Vous osez m'attester ?

DAMIS, *bas*, à *Dorante*.

Je songe à votre amour.

Songez, si vous voulez, à faire votre cour.

M. FRANCALEU.

On me voudroit pourtant assurer du contraire.

DAMIS.

Lisez, et qu'il admire ; il ne sauroit mieux faire.

DORANTE, *bas*.

Tu crois m'échapper ? Mais...

DAMIS, à *M. Francaleu*.

D'autant plus que monsieur

A besoin maintenant d'un peu de belle humeur.

M. FRANCALEU, *tirant un gros cahier de sa poche*.

Ah ! quelque humeur qu'il ait, il faudra bien qu'il rie :

Et pour cela d'abord je lis ma tragédie.

DAMIS.

Rien ne pouvoit pour lui venir plus à propos.

M. FRANCALEU.

Pourvu que les fâcheux nous laissent en repos.

DAMIS, *bas*, à *Dorante*.

Dès que vous le pourrez, songez à disparaître.

Je vous attends.

(*Il s'en va.*)

M. FRANCALEU.

Eh quoi! vous n'en voulez pas être?

DORANTE, à *Damis*.

Je ne vous quitte point.

DAMIS, à *M. Francaleu*.

Monsieur, excusez-moi,

J'aime : et c'est un état où l'on n'est guère à soi.

Vous savez qu'un amant ne peut rester en place.

DORANTE, *voulant courir après lui*.

Par la même raison...

SCÈNE XI.

M. FRANCALEU, DORANTE.

M. FRANCALEU, *le retenant*.

Laissez, laissez de grace!

Il en veut à ma fille; et je serois charmé

Qu'il parvînt à lui plaire et qu'il en fût aimé.

DORANTE.

Oh! parbleu qu'il vous aime, et vous et vos ouvrages!

M. FRANCALEU.

Comme si nous avions besoin de ses suffrages?

DORANTE.

Le mien mérite peu que vous vous y teniez.

M. FRANCALEU.

Je serai trop heureux que vous me le donniez.

DORANTE.

Prodiguer pour moi seul le fruit de tant de veilles ?

M. FRANCALEU.

Moins l'assemblée est grande , et plus elle a d'oreilles.

DORANTE.

Si vous vouliez pour lui différer d'un moment ?

M. FRANCALEU.

Nou. Qui satisfait tôt satisfait doublement.

(Il lâche Dorante pour tirer ses lunettes; Dorante s'évade, et M. Francaleu continue sans s'en apercevoir.)

Et c'est le moins qu'on doive à votre politesse ,
D'avoir bien voulu prendre un rôle dans la pièce.

*(Il déroule son cahier, (se retournant, et ne trou-
vant plus Dorante.)*

LA MORT DE BUCÉPHALE. Où diable est-il ? Comment !

On me fuit ? Oh parbleu ! ce sera vainement.

Je cours après mon homme ; et s'il faut qu'il m'échappe ,

Je me cramponne après le premier que j'attrape ;

Et bienévolé ou non , dût-il ronfler debout ,

L'auditeur entendra ma pièce jusqu'au bout.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

MONDOR; LISETTE, *avec une robe et une coiffure parfaitement semblables à celles de Lucile.*

MONDOR, *qu'elle tire par la manche en regardant derrière elle avec un air inquiet.*

A quoi bon dans le parc ainsi tourner sans cesse,
Pirouetter, courir, voltiger?

LISETTE.

Mondör!

MONDOR.

Qu'est-ce?

LISETTE.

Tu ne voyois pas?

MONDOR.

Quoi?

LISETTE.

Qu'on nous épioit.

MONDOR.

Quand?

LISETTE.

Le voilà bien sot!

MONDOR.

Qui?

LISETTE.

Le trait, certe, est piquant.

MONDOR.

Quel?

LISETTE.

Quel? qu'est-ce? quoi? quand? qui? L'amant de Lucile,
Que son mauvais démon ne peut laisser tranquille;
Dorante.

MONDOR.

Eh bien, Dorante?

LISETTE.

Il nous a vus de loin,

Ainsi que tu croyois m'aborder sans témoin.
Sous ce nouvel habit, du bout de l'avenue,
Qu'il ait cru voir Lucile ou qu'il m'ait reconnue,
Près de toi l'un vaut l'autre; et sur-tout son destin
Semblant te mettre exprès une lettre à la main.
Nous entrons dans le parc: il nous guette, il petille,
Il se glisse, et nous suit du long de la charmille.
Moi, qui du coin de l'œil observe tous ses tours,
Je me laisse entrevoir, et disparois toujours.
Dieu sait si le cerveau de plus en plus lui tinte!
Tant qu'enfin je le plante au fond du labyrinthe,
Où le pauvre jaloux, pour long-temps en défiant,
Peste et jure, je crois, maintenant comme il faut.
Je ferois encor pis, si je pouvois pis faire.
De ces cœurs défiants l'espèce atrabilaire
Ressemble, je le vois, aux chevaux ombrageux;

Il faut les aguerrir, pour venir à bout d'eux.

MONDOR.

Oh parblen ! ce n'est pas le foible de mon maître.
Au contraire, il se livre aux gens sans les connoître ;
Et présume assez bien de soi-même et d'autrui,
Pour se croire adoré, sans que l'on songe à lui.
Du reste, sait-il bien se tirer d'une affaire ?

LISETTE.

Ceux qui l'ont séparé d'avec son adversaire,
Disent qu'il s'y prenoit en brave cavalier ;
Et, pour un bel esprit, qu'il est franc du collier.

MONDOR.

Il n'est sorte de gloire à laquelle il ne coute.
Le bel esprit en nous n'exclut pas la bravoure.
D'ailleurs, ne dit-on pas : Telles gens, tel patron ;
Et, dès que je le sers, pent-il être un poltron ?

LISETTE.

Voilà donc cet amour dont j'étois ignorante,
Et que j'ai cru toujours un rêve de Dorante ?

MONDOR.

Mon maître ne dit mot ; mais, à la vérité,
Ce combat-là tient bien de la rivalité.
En ce cas, mon adresse a tout fait.

LISETTE.

Ton adresse ?

MONDOR.

Oui. J'ai de sa conquête honoré ta maîtresse.
Celle qu'il recherchoit ne me convenant pas,
De Lucile, à propos, j'ai vanté les appas :
Lui conseillant d'avoir souvent les yeux sur elle,

Et de mettre un peu l'une et l'autre en parallèle.
Il paroît qu'il n'a pas négligé mes avis.

L I S E T T E.

Il se repentiroit de les avoir suivis.
Envers et contre tous, je protège Dorante.

M O N D O R.

Gageons que, malgré toi, mon maître le supplante,
Car étant né poète au suprême degré,
Lucile va d'abord le trouver à son gré.
Monsieur de Francaleu déjà l'aime et l'estime;
Du père de Dorante il n'est pas moins l'intime:
Et je porte un billet, à ce père adressé,
Qu'après s'être battu, sur l'heure, il a tracé.
Sachant des deux vieillards la mésintelligence,
Il mande à celui-ci, selon toute apparence,
De rappeler un fils qui fait ici l'amour,
Et dont l'entêtement croitroit de jour en jour.
Il saura, là-dessus, le rendre impitoyable.
S'il aime enfin Lucile, ainsi qu'il est croyable,
Prends de mes almanachs, et tiens pour assuré,
Que le bonheur de l'autre est fort aventuré.

L I S E T T E.

Mais cet autre, avec qui je suis de connivence,
A pris, depuis un mois, terriblement l'avance.
J'ai vu pâlir Lucile, au récit du combat;
D'une tendre frayeur le cœur encor lui bat.
Lucile s'est émue: et c'est pour lui, te dis-je.
Il a visiblement tout l'honneur du prodige.
Depuis même, ils se sont entretenus long-temps;
Et s'étoient séparés, l'un de l'autre contents,

Lorsque , dans cet esprit soupçonneux à la rage ,
Ma présence équivoque a ramené l'orage :
Mais le calme ne tient qu'à l'éclaircissement ,
Et va couler ton maître à fond dans le moment.

MONDOR.

Je réponds de la barque , en dépit de Neptune.
Songe donc qu'elle porte un poete et sa fortune !
Telle gloire le peut couronner aujourd'hui ,
Qui mettroit père et fille à genoux devant lui.
De ce coup décisif l'instant fatal approche.
L'amour m'arrache un temps que l'honneur me reproche ;
Adieu : que devant nous tout s'abaisse en ce jour ,
Et que tous nos rivaux tremblent à mon retour !

SCÈNE II.

LISETTE.

Telle gloire le peut couronner... J'ai beau dire ,
Dorante pourroit bien avoir ici du pire.
Faisons la guerre à l'œil ; et mettons-nous au fait
De ce coup qui doit faire un si terrible effet.

SCÈNE III.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU, *à Lisette, qu'il ne voit que par-
derrière.*

Lucile , redoublez de fierté pour Dorante.
Vous n'êtes pas encore assez indifférente ;

Vous souffrez qu'il vous parle, et je défends cela :
Tout net. Entendez-vous, ma fille ?

LISETTE, *se retournant, et faisant la révérence.*

Oui, mon père.

M. FRANCALEU.

Ah !

C'est toi, Lisette ?

LISETTE.

Eh bien ! c'est moi, je tiens parole.

Lui ressemblé-je assez ? Jouerai-je bien son rôle ?

L'œil du père s'y trompe ; et je conclus d'ici,
Que bien d'autres tantôt s'y tromperont aussi.

M. FRANCALEU, à *Damis*.

Admirez eu effet comme elle lui ressemble !

LISETTE.

Quand commencera-t-on ?

M. FRANCALEU.

Tout-à-l'heure : on s'assemble.

Cependant, va chercher ta maîtresse, et l'instruis
Des dispositions où tu vois que je suis.
Si j'eus une raison, maintenant j'en ai trente,
Qui doivent à jamais disgracier Dorante.

(*Elle sort.*)

SCÈNE IV.

FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

La coquine le sert indubitablement,
Et m'en a, sur son compte, imposé doublement.
Sur quoi donc, s'il vous plaît, vous a-t-il fait querelle?

DAMIS.

Sur un malentendu, pour une bagatelle.

M. FRANCALEU.

Ce procédé l'exclut du rang de vos amis.

DAMIS.

Quelque ressentiment pourroit m'être permis,
Mais je suis sans rancune; et ce qui se prépare
Va me venger assez de cet esprit bizarre.

M. FRANCALEU.

Ce que j'apprends encor lui fait bien moins d'honneur.

DAMIS.

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

Qu'il est le fils d'un maudit chicaneur,
Qui n'écoutant prière, avis, ni remontrance,
Depuis dix ou douze ans me plaide à toute outrance.
Des sottises d'un père un fils n'est pas garant;
Mais le tort que me fait ce plaideur est si grand,
Que je puis, à bon droit, haïr jusqu'à sa race.
Ce procès me ruine en sotte paperasse;
Et sans le temps, les pas, et les soins qu'il y faut,

J'aurois été poète onze ou douze ans plus tôt.
Sont-ce là, dites-moi, des pertes réparables?

DAMIS.

Le dommage est vraiment des plus considérables.
Il faut que le public intervienne au procès,
Et conclue, avec vous, à de gros intérêts.
Et Dorante n'a-t-il contre lui que son père?

M. FRANCALEU.

Pardonnez-moi, monsieur, il a son caractère.
Je lui croyois du goût, de l'esprit, du bon sens;
Ce n'est qu'un étourdi; cela tourne à tous vents.
Cervelle évaporée, esprit jeune et frivole,
Que vous croyez tenir au moment qu'il s'envole;
Qui me choque en un mot; et qui me choque au point
Que chez moi, sans ma pièce, il ne resteroit point.
Mais il le faut avoir, si je veux qu'on la joue;
Et voilà trop de fois que mon spectacle échoue.
A propos, ce bon homme, avec qui vous jouez,
Plaît-il? que vous en semble? Excellent! avouez.

DAMIS.

Admirable!

M. FRANCALEU.

A-t-il l'air d'un père qui querelle?
Hein! comme sa surprise a paru naturelle!

DAMIS.

Attendez à juger de ce qu'il peut valoir,
Que vous en ayez vu ce que je viens d'en voir.
Il est original en ces sortes de rôle.

M. FRANCALEU.

Pour un mois, avec nous, il faut que je l'enrôle.

DAMIS.

De l'humeur dont il est, j'admire seulement
Qu'il daigne se prêter à nous pour un moment.

M. FRANCALEU.

C'est que je l'ai flatté du succès d'une affaire.
Tirons-en donc parti, tandis qu'à nous complaire
Et qu'à nous ménager il a quelque intérêt.

DAMIS.

La troupe ne sauroit faire un meilleur acquêt.

M. FRANCALEU.

Si vous le souhaitez, c'est une affaire faite.

DAMIS.

Personne plus que moi, monsieur, ne le souhaite.

M. FRANCALEU.

Et personne, monsieur, n'y peut mieux réussir.

DAMIS.

Que moi?

M. FRANCALEU.

Que vous.

DAMIS.

Par où? Daignez m'en éclaircir.

M. FRANCALEU.

Vous pouvez à la cour lui rendre un bon office.

DAMIS.

Plût au ciel! Il n'est rien que pour lui je ne fisse.

M. FRANCALEU.

Vous êtes bienvenu des ministres?

DAMIS.

Un fat

Avoueroit que la cour fait de lui quelque état;

Et passant du mensonge à la sottise extrême,
 En le faisant accroire il le croiroit lui-même.
 Mais je n'aime à tromper ni les autres ni moi;
 Un poète, à la cour, est de bien mince aloi;
 Des superfluités il est la plus futile.
 On court au nécessaire, on y songe à l'utile:
 On si vers l'agréable on penche quelquefois,
 Nous sommes éclipsés par le moindre minois;
 Et là, comme autre part, les sens entraînant l'homme,
 Minerve est éconduite, et Vénus a la pomme.
 Ainsi, je n'oserois vous promettre pour lui,
 Sur un crédit si frêle, un bien solide appui.

M. FRANCALEU.

Ma parole, en ce cas, sera donc mal gardée;
 Car je comptois sur vous quand je l'ai hasardée.

DAMIS.

Et de quoi s'agit-il encor? Voyons un peu.

M. FRANCALEU.

Il veut faire enfermer un fripon de neveu;
 Un libertin qui s'est attiré sa disgrâce,
 En ne faisant rien moins que ce qu'on veut qu'il fasse.

DAMIS, *vivement*.

Oh! je le servirai, si ce n'est que cela;
 Et mon peu de crédit ira bien jusque-là.

M. FRANCALEU.

Non, non, laissez. Parbleu! j'admire ma sottise.

(*Il fait quelques pas pour s'en aller.*)

DAMIS, *l'arrêtant*.

Quoi donc?

M. FRANCALEU.

J'en vais charger quelqu'un dont je m'avise.

DAMIS.

Ah ! gardez-vous-en bien , s'il vous plaît.

M. FRANCALEU.

Et pourquoi ?

DAMIS

Quand je vous dis qu'on peut s'en reposer sur moi.

M. FRANCALEU.

C'est qu'avec celui-ci l'affaire ira plus vite.

DAMIS.

Je serois très fâché qu'il en eût le mérite.

M. FRANCALEU.

Songez donc que ce soir il aura mon billet ,
Et que j'aurai demain la lettre de cachet.

DAMIS.

Mon dieu ! laissez-moi faire ; ayez cette indulgence.

M. FRANCALEU.

Mais vous ne ferez pas la même diligence.

DAMIS.

Plus grande encore.

M. FRANCALEU.

Oh ! non.

DAMIS.

Que direz-vous pourtant ,
Si votre homme , ce soir , ce soir même , est content ?

M. FRANCALEU.

Ce soir ? Ah ! sur ce pied , je n'ai plus rien à dire.

Mais comment ce temps-là pourra-t-il vous suffire ?

DAMIS.

Je ne vous promets rien par-delà mon pouvoir.

M. FRANCALEU.

Vous promettez pourtant beaucoup.

DAMIS.

Vous allez voir.

Mais, monsieur, on diroit, à cette ardeur extrême,
Qu'à ce pauvre neveu vous en voulez vous-même.

M. FRANCALEU.

Sans doute : et j'ai raison. L'oncle me fait pitié,
Et tout mauvais sujet mérite inimitié.
Tenez, j'ai toujours en l'amour de l'ordre en tête.
Vous menez, par exemple, un train de vie honnête,
Vous ; cela fait plaisir, mais n'étonnera pas :
Car vous me fréquentez, et vous suivez mes pas.
Des travers du jeune homme un fou sera la cause.
Aussi l'ordre du roi, pour le bien de la chose,
Devroit faire enfermer, avec le libertin,
Tel chez qui l'on saura qu'il est soir et matin.
Vous riez ; mais je parle en père de famille.

SCÈNE V.

M. FRANCALEU, DAMIS, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Que viens-tu m'aannoncer ?

LISETTE.

Que je me déshabille.

M. FRANCALEU.

Quoi? la pièce...

LISETTE.

Est au croc une seconde fois.

M. FRANCALEU.

Faute d'acteurs?

LISETTE.

Tantôt il n'en manquoit que trois;
Mais, ma foi, maintenant c'est bien une autre histoire.

M. FRANCALEU.

Quoi donc?

LISETTE.

Vous n'avez plus d'acteurs ni d'auditoire.

M. FRANCALEU.

Que dis-tu?

LISETTE.

Tout défile et vole vers Paris.

M. FRANCALEU.

Désertion totale?

LISETTE.

Oui ; pour avoir appris
Que ce soir on y joue une pièce nouvelle,
Dont le titre les pique et les met en cervelle.

M. FRANCALEU.

Ah ! j'en suis.

LISETTE.

L'heure presse ; et tous ont décampé,
Comptant se retrouver ici pour le souper.

DAMIS.

Quelle rage ! A quoi bon cette brusque sortie ?

Comme s'ils n'eussent pu remettre la partie.

M. FRANCALEU.

Non. Le sort d'une pièce est-il en notre main?

Nous en voyons mourir du soir au lendemain.

Celle-ci peut n'avoir qu'une heure ou deux à vivre;

Si nous la voulons voir, songeons donc à les suivre.

Venez.

DAMIS.

J'augure mieux de la pièce que vous.

D'ailleurs, ce qui se vient de conclure entre nous,

De soins très sérieux remplira ma soirée.

M. FRANCALEU.

Adieu donc. Demeurez, monsieur de l'Empyrée.

Votre refus fait place à monsieur Baliveau,

Qui, dans l'art du théâtre étant encor nouveau,

Ne sera pas fâché qu'on le mene à l'école.

Qui plus est, son neveu l'occupe et le désole;

Et la pièce nouvelle est un amusement,

Qui pourra le lui faire oublier un moment.

(Il s'en va.)

DAMIS, à part.

Oui-dà, c'est bien s'y prendre.

SCÈNE VI.

DAMIS, LISETTE.

LISETTE, *à part, ayant examiné Damis attentivement
durant le cours de la scène précédente.*

Un peu de hardiesse.

Cet homme-ci, je crois, est l'auteur de la pièce.

Faisons qu'il se trahisse; il en est un moyen.

(*haut.*)

Vous risquez, en tardant, de ne trouver plus rien.

Monsieur raisonnoit juste, et votre attente est vaine;

Car la pièce est mauvaise, et sa chute est certaine.

DAMIS.

Certaine?

LISETTE.

Oui. Cet arrêt dût-il vous chagriner.

DAMIS.

Mademoiselle a donc le don de deviner?

LISETTE.

Non; mais c'est ce que mande un connoisseur en titre,

Dont le goût n'a jamais erré sur ce chapitre.

DAMIS.

Et ce grand connoisseur, dont le goût est si fin...

LISETTE.

Ne croit pas que la pièce aille jusqu'à la fin.

DAMIS.

Je voudrois bien savoir sur quelle conjecture...

LISETTE.

Sur ce qu'hier, chez lui, l'auteur en fit lecture.

DAMIS, *riant*.

Chez lui ! l'auteur ! hier !

LISETTE.

Oui. Qu'a donc ce discours... ?

DAMIS, *à part*.

Je ne suis pas sorti d'ici depuis huit jours.

LISETTE, *à part*.

Je le tiens.

DAMIS.

C'est Alcippe. Oh ! c'est lui, je le gage.

Nouvelliste effronté, suffisant personnage,
Qui raisonne au hasard de nous et de nos vers,
Et pour on contre nous prévient tout l'univers
Cela sait ses foyers, sa ville, ses provinces,
Ses intrigues de cour, son cabinet des princes;
Pèse ou règle à son gré les plus grands intérêts,
Et croit ses visions d'immuables arrêts.
Présent, passé, futur, tout est de sa portée.
Le livre des destins s'emplit sous sa dictée.
Rien ne doit arriver que ce qu'il a prédit;
Et l'événement seul toujours le contredit.

(*à Lisette.*)

Et n'a-t-il pas poussé l'impertinence extrême
Jusqu'à nommer l'auteur ?

LISETTE.

Non, monsieur : c'est vous-même,
Qui venez de tout dire, et de vous déceler.

Alcippe, en tout ceci, n'a rien à démêler.
Moi seule je mentois, et je m'en remercie,
Vu le plaisir que j'ai de me voir éclaircie.

(Elle veut s'en aller.)

DAMIS, *la retenant.*

Lisette !

LISETTE.

Eh bien ?

DAMIS.

De grace !... Étourdi que je suis !

LISETTE.

Que voulez-vous de moi ?

DAMIS.

Du secret.

LISETTE.

Je ne puis.

DAMIS.

Quelques jours seulement.

LISETTE.

Cela n'est pas possible.

DAMIS.

Eh ! ne me faites pas ce déplaisir sensible.

Laissez-moi recevoir un encens qui soit pur,

En cas de réussite, ainsi que j'en suis sûr.

LISETTE.

J'imagine un marché dont l'espèce est plaisante.

D'un secret tout entier la charge est trop pesante ;

Partageons celui-ci par la belle moitié.

Tenez, si vous tombez, je parle sans pitié ;

Si vous réussissez, je consens de me taire :

Voilà, pour vous servir, tout ce que je puis faire.

DAMIS.

Et je n'en veux pas plus, car je réussirai.

LISETTE.

Oh bien ! en ce cas-là, monsieur, je me tairai.

(Dorante ici paroît au fond du théâtre, d'où il les voit et les écoute)

DAMIS, *baisant la main de Lisette.*

Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,

Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DORANTE, LISETTE.

LISETTE, *bas, ayant aperçu Dorante, et lui tournant brusquement le dos.*

Le jaloux nous surprend ; le voilà furieux :

Car je passe, à coup sûr, pour Lucile à ses yeux.

DORANTE, *sans approcher.*

« Avec cette promesse, où mon espoir se fonde,

« Je vous laisse, et m'en vais le plus content du monde. »

Madame, on n'aura pas de peine à concevoir

Quelle étoit la promesse et quel est cet espoir.

Mais ce que l'on auroit de la peine à comprendre,

C'est que cette promesse et si douce et si tendre,

Reçue à la même heure et presque au même lieu,

Mot à mot, dans ma bouche, ait mis le même adieu.

Il faut vous en faire un de plus longue durée,

Et dont vous vous teniez un peu moins honorée.
Adieu , madame , adieu. Ne vous flattez jamais
Que je vous aie aimée autant que je vous hais.

(Il fait quelques pas pour s'en aller.)

L I S E T T E , *bas.*

Donnons-nous , à notre aise , ici la comédie :
Car il va revenir.

*(Elle s'assied au-devant et à l'un des coins du théâtre ,
en face du parterre , se cachant le visage avec son
éventail , du côté par où Dorante peut l'aborder.)*

D O R A N T E , *croquant voir dans cette attitude l'embarras
d'une personne confondue.*

Monstre de perfidie !

Pouvoir ainsi passer , d'abord et sans égard ,
Des mains de la nature à ce comble de l'art !
M'avoir peint ce rival comme le moins à craindre !
M'avoir persuadé , presque au point de le plaindre !
Qu'avez-vous prétendu par cette trahison ?
Pourquoi d'un vain espoir y mêlant le poison ,
Me venir étaler d'obligeantes alarmes ?
Me dire , en paroissant prête à verser des larmes :
« Dorante , ou je flechis mon père , ou de mes jours ,
« A l'asile où j'étois , je consacre le cours ? »
Quels étoient vos desseins ? Répondez-moi , cruelle !
Ne les dois-je imputer qu'à l'orgueil d'une belle ,
Qui , jalouse des droits d'un éclat peu commun ,
Veut gagner tous les cœurs , et n'en veut perdre aucun ?
Ce reproche fût-il le seul que j'eusse à faire !
Mais , hélas ! malgré moi , la vérité m'éclaire.
Ce rival , dès long-temps , est le rival aimé.

C'est pour lui que j'ai vu votre front alarmé ;
Et, quand vous me disiez que j'en étois la cause ,
Quand vous promettiez plus que l'amour même n'ose ,
C'est que de votre amant vous protégiez les jours ,
Et vouliez ralentir la vengeance où je cours.
Oui, j'y vole : on ne l'a tantôt que différée ;
Et ma rage , à vos yeux , l'auroit déjà tirée ;
J'attaquois de nouveau le traître eu arrivant ,
Si je n'eusse voulu jouir auparavant
De la confusion qui vous ferme la bouche.
Que ma plainte à présent vous révolte ou vous touche ,
Repentez-vous ou non de m'avoir outragé ,
Vous ne me verrez plus que mort ou que vengé.

LISETTE, *effrayée.*

Doraute !

DORANTE.

Je m'arrête au cri de l'infidèle !

Elle tremble , il est vrai : mais pour qui tremble-t-elle ?
N'importe : je l'adore ; écoutons-la. Parlez.

(Il revient, et reste encore à quelque distance d'elle.)

Je veux encor , je veux tout ce que vous voulez.

Rejetons le passé sur l'inexpérience ,

Et redemandez-moi toute ma confiance.

Un regard , un seul mot n'a qu'à vous échapper :

Mon cœur vous aidera lui-même à me tromper.

Ab ! Lucile , ai-je pu si tôt perdre le vôtre ?

Vous me haïssez !

LISETTE, *avec une voix enfantine et dolente.*

Non.

DORANTE.

Vous en aimez un autre?

LISETTE.

Eh non!

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

LISETTE.

Oui.

DORANTE.

M'y fierai-je?

LISETTE.

Hélas!

DORANTE.

Eh bien! je n'en veux plus douter. Ne sais-je pas
Que l'infidélité, sur-tout dans la jeunesse,
Souvent est moins un crime au fond qu'une foiblesse,
Qui peut servir ensuite à vous en détourner,
Lorsque la nôtre va jusqu'à vous pardonner.

(Il s'approche enfin d'elle tout transporté.)

Je vous pardonne donc, et même vous excuse.

Lisette est contre moi; Lisette vous abuse:

Ce sont ici des coups qu'elle seule a conduits;

C'est elle qui me met dans l'état où je suis.

LISETTE.

Il est vrai.

DORANTE, *se jetant à ses genoux, et lui prenant
une main.*

C'est assez. Mon ame satisfaite...

SCÈNE VIII.

LUCILE, DORANTE, LISETTE.

LUCILE, *au fond du théâtre.*

Veillé-je ou non ? Dorante, aux genoux de Lisette !

LISETTE, *baissant l'éventail et se levant.*

Lui-même, et qui me fait fort joliment sa cour.

On vous prend sur le fait, monsieur, à votre tour.

Songez à bien jouer le rôle que je quitte ;

Car vous nous voyez deux que votre faute irrite.

Enfin concevez-vous combien vous vous trompiez ?

DORANTE.

Je croyois en effet, madame, être à vos pieds.

Son habit m'a fait faire une lourde bêtise.

LISETTE.

Madame, vous plaît-il que je vous restitue

Les fleurettes qu'avant d'embrasser mes genoux

Monsieur me debitoit, croyant parler à vous ?

N'en déplaise à l'amour si doux dans ses peintures,

Je vous restituerois un beau torrent d'injures.

DORANTE.

Eh ! quel autre, à ma place, eût pu se contenir ?

LISETTE.

Je vous devois cela, monsieur, pour vous punir.

LUCILE.

Eh quoi ! Dorante, après mille et mille assurances,

Qui, tout-à-l'heure encor, passoient vos espérances,

Le reproche et l'injure aigrissoient vos discours?
Et sur le ton plaintif on vous trouve toujours?

DORANTE.

Avant que sur ce ton vous le preniez vous-même,
Vous qui savez, madame, à quel point je vous aime,
Souffrez qu'on vous instruisse; après quoi décidez
Si mes soupçons jaloux n'étoient pas bien fondés.
Je surprends mon rival...

LUCILE.

Oui, j'ai tort de me plaindre.
En effet, ma foiblesse autorise à tout craindre:
Et l'aveu que j'ai fait, trop naïf et trop prompt,
De votre défiance a mérité l'affront.
Mais vous trouverez bon qu'en me faisant justice,
Cette justice même aussi nous désunisse;
Et rompe, entre nous deux, un nœud mal assorti,
Dont jamais on ne s'est assez tôt repenti.

DORANTE.

Écoutons-nous, de grace! Encore un coup, madame,
Bien loin qu'en tout ceci je mérite aucun blâme,
Croyez, si j'eusse pu ne me pas alarmer,
Que je ne serois pas digne de vous aimer.
Devois-je voir en paix?...

LUCILE.

Depuis quand, je vous prie,
N'est-on digne d'aimer qu'autant qu'on se défie?
Ainsi l'amour jamais doit n'être satisfait?
Et le plus soupçonneux est donc le plus parfait?
Vos vers m'en avoient fait tout une autre peinture.
Juste sujet, pour moi, de crainte et de rupture!

J'aime trop mon repos pour le perdre à ce prix,
Et ne jugerai plus des gens par leurs écrits.

DORANTE.

Mais ayez la bonté...

LUCILE.

Ma bonté m'a trahie.

Vous feriez, je le vois, le malheur de ma vie.
Je ne recueillerois de mes soins les plus doux,
Que l'éclat scandaleux des fureurs d'un jaloux.
Que n'ai-je conservé, prévoyante et soumise,
L'insensibilité que je m'étois promise!
Lisette, je t'ai crue, et toi seule tu m'as...

LISETTE, à *Dorante*, voyant pleurer *Lucile*.
N'avez-vous pas de honte?

DORANTE.

Eh! ne m'accable pas!

Tu sais mon innocence. Apaisez vos alarmes,
Lucile, retenez ces précieuses larmes!
C'est mon injuste amour qui les a fait couler;
C'est lui qui toutefois, pour moi, doit vous parler.
L'amour est défiant, quand l'amour est extrême.

LUCILE.

S'il se faut quelquefois défier quand on aime,
C'est de tout ce qui peut, dans le cœur alarmé,
Soulèver des soupçons contre l'objet aimé.
Je tiens, vous le savez, cette sage maxime,
De ces vers qui vous ont mérité mon estime;
De votre propre idylle, ouvrage séducteur,
Où votre esprit se montre, et non pas votre cœur.

DORANTE.

Ni l'un ni l'autre. Il faut qu'enfin je le confesse,
Madame, et que je cède au remords qui me presse.
Du moins vous concevrez, après un tel aven,
Pourquoi tout mon bonheur me rassure si peu.
C'est que je n'en jouis qu'à titre illégitime :
C'est que tous ces écrits, source de votre estime,
Vous venoient par mes soins, mais ne sont pas de moi.

LUCILE.

Ils ne sont pas de vous ?

DORANTE.

Non.

LISSETTE.

Le sot homme !

LUCILE.

Quoi ?...

DORANTE.

Laissant lire, il est vrai, dans le fond de mon ame,
J'inspirois le poëte, en lui peignant ma flamme.
Que son art, à mon gré, s'y prenoit foiblement !
Et que le bel esprit est loin du sentiment !
Mais cet art vous amuse ; il a fallu vous plaire,
Laisser dire des riens, sentir mieux, et se taire.
N'est-ce donc qu'à l'esprit que votre cœur est dû ?
Et ma sincérité m'auroit-elle perdu ?

LUCILE.

Votre sincérité mérite qu'on vous aime,
Dorante ; aussi pour vous suis-je toujours la même.
Tel est enfin l'effet de ces vers que j'ai lus :

J'étois indifférente, et je ne le suis plus;
Et je sens que sans vous je le serois encore.

DORANTE.

Vous ne vous plaindrez plus d'un cœur qui vous adore,
Où vous établissez la paix et le bonheur,
Et qui commence enfin d'en goûter la douceur.

LISETTE.

Trêve de beaux discours : il est temps que j'y pense.
De par monsieur, expresse et nouvelle défense
De souffrir que jamais vous osiez vous parler.

DORANTE.

Il aura su mon nom !

LUCILE.

Ah ! tu me fais trembler.

LISETTE.

Et même ici quelqu'un peut-être nous épie.
Séparez-vous : rentrez, madame, je vous prie.
Nous allons concerter un projet important.

DORANTE.

Rassurez-moi d'un mot encore, en me quittant;
Ou déjà mon espoir est tout prêt à s'éteindre.

LUCILE.

De vos rivaux, du moins, vous n'avez rien à craindre.
Mon père pourra bien, en ce commun danger,
Désapprouver mon choix, mais jamais le changer.

SCÈNE IX.

DORANTE, LISETTE.

DORANTE.

Quelqu'un m'a desservi près de lui, je parie.

LISETTE.

Eh ! ne vous en prenez qu'à votre étourderie ,
Et sur-tout au mépris dont vous avez heurté
La rage qu'il avoit tantôt d'être écouté.

DORANTE.

Oui, j'ai tort, je l'avoue ; à présent il peut lire ,
Je l'écoute, ou plutôt, sans cela, je l'admire ;
Et m'offre, en trouvant beau tout ce qui lui plaira ,
De me couper la gorge avec qui le niera.

LISETTE.

Ce n'est pas maintenant votre plus grande affaire.
Songez à profiter d'un avis salutaire :
Pourriez-vous nous trouver de ces perturbateurs
Du repos du parterre et des pauvres auteurs ,
Contre les nouveautés signalant leurs prouesses ,
Et se faisant un jeu de la chute des pièces ?

DORANTE.

Que diable en veux-tu faire ? Oui, pour un j'en sais trois.

LISETTE.

Courez les amenter, pour aller aux François
Sur ce qui s'y jouera faire éclater l'orage.

La pièce est de l'auteur qui vous fait tant d'ombrage.
Le père de Lucile y vient d'aller...

DORANTE.

Tu veux...

LISETTE.

Ah ! j'en serois d'avis, faites le scrupuleux !
Damis ne l'est pas tant, lui ; car à votre père ,
Il a de votre amour écrit tout le mystère.
Ce n'aura pas été pour vous servir, je croi.
Et vous le voudriez ménager ? Et sur quoi ?
Les plaisants intérêts pour balancer les vôtres !
Une pièce tombée, il en renait mille autres.
Mais Lucile perdue, où sera votre espoir ?
Monsieur de Francalen, vous dis-je, va la voir.
Il n'a déjà que trop ce bel auteur en tete.
S'il le voit triompher, c'est fait, rien ne l'arrête :
Il lui donne sa fille ; et croiroit aujourd'hui
S'allier à la gloire, en s'alliant à lui.

DORANTE.

Ah ! tu me fais frémir, et des transes pareilles
Me livrent en aveugle à ce que tu conseilles.

SCÈNE X.

LISETTE.

Ah ! ah ! monsieur l'auteur, avec votre air humain ,
Vous endormez les gens ; vous écrivez sous main :

Vous avez du manège ; et votre esprit superbe
Croit déjà sous le pied nous avoir coupé l'herbe !
Un bon coup de sifflet va vous être lâché ;
Et vous savez alors quel est notre marché.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

DAMIS.

Je ne me conuois plus aux trausports qui m'agitent.
En tous lieux , sans dessein , mes pas se précipitent.
Le noir pressentiment , le repentir , l'effroi ,
Les présages fâcheux volent autour de moi.
Je ne suis plus le même esfin depuis deux heures.
Ma pièce auparavant me sembloit des meilleures :
Je n'y vois maintenant que d'horribles défauts ,
Du foible , du clinquant , de l'obscur , et du faux.
De là , plus d'une image annonçant l'infamie ;
La critique éveillée ; une loge endormie ;
Le reste , de fatigue et d'ennui harassé ,
Le souffleur étourdi ; l'acteur embarrassé ;
Le théâtre distrait ; le parterre en balance ,
Tantôt bruyant , tantôt dans un profond silence ;
Mille autres visions , qui toutes dans mon cœur
Font naître également le trouble et la terreur.
Voici l'heure fatale où l'arrêt se prononce !
Je sèche. Je me meurs. Quel métier ! J'y renonce.
Quelque flatteur que soit l'honneur que je poursuis ,
Est-ce un équivalent aux horreurs où je suis ?

Il n'est force, courage, ardeur qui n'y succombe.
 Car enfin, c'en est fait; je péris, si je tombe.
 Où me cacher? Où fuir? Et par où désarmer
 L'honnête oncle qui vient pour me faire enfermer?
 Quelle égide opposer aux traits de la satire?
 Comment paroître aux yeux de celle à qui j'aspire?
 De quel front, à quel titre, oserois-je m'offrir,
 Moi, misérable auteur, qu'on viendrait de flétrir?
*(Il se tait quelque temps, et se promène à grands pas
 comme un homme extrêmement agité.)*

Mais mon incertitude est mon plus grand supplice.
 Je supporterai tout, pourvu qu'elle finisse.
 Chaque instant qui s'écoule, empoisonnant son cours,
 Abrège au moins d'un an le nombre de mes jours.

SCÈNE II.

M. FRANCALEU, M. BALIVEAU, DAMIS.

M. FRANCALEU, à *Damis*.

Eh bien! une autre fois, malgré mes conjectures,
 Vous ferez-vous encore à vos heureux augures,
 Monsieur? J'avois donc tort tantôt de vous prêcher,
 Que lorsqu'on veut tout voir, il faut se dépêcher?
 Voilà, pourtant, voilà la nouveauté... flambée.

DAMIS.

*(à part, comme un homme
 bien soulagé.)* *(haut.)*

Et mon sort décidé! Je respire. Tombée?

M. FRANCALEU.

Tout à plat.

DAMIS.

Tout à plat !

M. BALIVEAU.

Oh ! tout à plat.

DAMIS.

Tant pis !

C'est qu'ils auront joué comme des étourdis.

M. BALIVEAU.

Sifflée, et resifflée.

DAMIS.

Et le méritoit-elle ?

M. BALIVEAU.

Il ne faut pas douter que l'auteur n'en appelle.

Le plus impertinent n'a jamais dit : J'ai tort.

M. FRANCAEU.

Celui-ci pourroit bien n'en pas tomber d'accord,

Sans être, pour cela, taxé de suffisance ;

Car jamais le public n'eut moins de complaisance.

Comment veut-il juger d'une pièce, en effet,

Au tintamarre affreux qu'au parterre on a fait ?

Ah ! nous avons bien vu des fureurs de cabale ;

Mais jamais il n'en fut ni n'en sera d'égale.

La pièce étoit vendue aux sifflets aguerris

De tous les étourneaux des cafés de Paris.

Il en est veu fondre un essaim, des nuées.

Cependant à travers les brocards, les huées,

Le carillon des toux, des nez, des paix là, paix,

J'ai trouvé...

M. BALIVEAU.

Ma foi, moi, j'ai trouvé tout mauvais.

M. FRANCALEU.

On en peut mieux juger, puisque l'on s'en escrime.
Morbleu ! je le maintiens. J'ai trouvé... telle rime.,
(à *Damis*, qui l'écoutoit avidement, et qui ne l'écoute
plus.)

Oui, telle rime, digne elle seule, à mon gré,
De relever l'auteur que l'on a dénigré.

M. BALIVEAU.

Tout ce que peut de mieux l'auteur avec sa rime,
Ce sera, s'il m'en croit, de garder l'anonyme ;
Et de n'exercer plus un talent suborneur,
Dont les productions lui font si peu d'honneur.

DAMIS.

C'est, s'il eût réussi, qu'il pourroit vous en croire,
Et demeurer oisif au sein de la victoire,
De peur qu'une démarche a de nouveaux lauriers
Ne portât quelque atteinte à l'éclat des premiers ;
Mais contre ses rivaux, et leur noire malice,
Le parti qui lui reste est de rentrer en lice ;
Sans que jamais il songe à la désespérer,
Qu'il ne les force eux-même à venir l'admirer.
Le nocher, dans son art, s'instruit pendant l'orage.
Il n'y devient expert qu'après plus d'un naufrage,
Notre sort est pareil dans le métier des vers ;
Et, pour y triompher, il y faut des revers.

M. FRANCALEU.

C'est parler en héros, en grand homme, en poète.
(à *M. Baliveau*.)

Vous êtes stupéfait ; moi, non, je le répète :

Vivent les grands esprits pour former les grands cœurs !
Mais cela n'appartient qu'à nous autres auteurs.

(à *Damis*)

N'est-ce pas, mon confrère ?

SCÈNE III.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS,
MONDOR.

DAMIS, à *Mondor*, qui le tire par la basque du
justaucorps.

Eh bien ?

MONDOR, *bas*, d'un air consterné.

Je vous annonce...

DAMIS.

Je sais, je sais. Ma lettre ?

MONDOR.

En voilà la réponse.

DAMIS.

Laisse-nous. Je te suis. Messieurs, permettez-moi
D'aller décacheter à l'écart ; après quoi,
Je compte vous rejoindre : et laissant vers et prose ,
Nous nous entretiendrons , s'il vous plaît , d'autre chose.

SCÈNE IV.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU.

M. BALIVEAU.

Oui, changeons de propos, et laissons tout cela.

M. FRANCALEU.

Si vous saviez combien j'aime ce garçon-là !

M. BALIVEAU.

C'est qu'à ce que je vois sa marotte est la vôtre.

M. FRANCALEU.

C'est que cela jamais n'a rien dit comme un autre.

M. BALIVEAU.

Belle prérogative !

M. FRANCALEU.

Une lice ! un nocher !

Comme nous n'allons droit qu'à force de broncher !

Plaît-il ? vous l'entendiez ?

M. BALIVEAU.

Moi, non ; j'avois en tête

La lettre de cachet, qui, dites-vous, est prête.

M. FRANCALEU.

Le jeune homme n'est pas du commun des humains.

Les grands seigneurs déjà se l'arrachent des mains.

M. BALIVEAU.

J'enrage ! Revenons, de grace, à la promesse,

Dont vous m'avez flatté tantôt pendant la pièce.

M. FRANCALEU.

Vous parlez d'une pièce ? Ah ! s'il en fait jamais,

Ce sera de l'exquis ; c'est moi qui le promets,
Et je défierois bieu la cabale d'y mordre.

M. BALIVEAU.

Parlez. Aurai-je enfin , n'aurai-je pas mon ordre ?

M. FRANCALEU.

Eh ! tranquillisez-vous. Soyez sûr de l'avoir.
Oui, vous serez content, ce soir même, ce soir :
C'est le terme qu'il prend. Votre affaire est certaine ,
Et tenez. son retour va vous tirer de peine ;
Car je gagerois bien que , tout en badinant ,
L'ordre est dans le paquet qu'il ouvre maintenant.

M. BALIVEAU.

Qu'il ouvre maintenant ! qui ?

M. FRANCALEU.

Celui qui nous quitte.

M. BALIVEAU.

Plait-il ?

M. FRANCALEU.

Êtes-vous sourd ? Cet homme de mérite.

M. BALIVEAU.

Monsieur de l'Empyrée ?

M. FRANCALEU.

Et qui donc ?

M. BALIVEAU.

Quoi ? c'est lui

Dont le zèle , pour moi , sollicite aujourd'hui ?

M. FRANCALEU.

Lui-même. Il a trouvé que vous jouiez en maître ;
Et votre admirateur, autant que l'on doit l'être ,
Il veut vous enrôler, pour un mois, parmi nous.

Moi, le voyant d'humeur à tout faire pour vous,
J'ai dû le mettre au fait de ce qui vous intrigue,
Et des égarements de votre enfant prodigue.
Il a, sur cette affaire, obligeamment pris feu,
Comme si c'eût été la sienne propre.

M. BALIVEAU.

Adieu.

M. FRANCALEU, *l'arrêtant.*

Comment donc ?

M. BALIVEAU.

Vous avez opéré des prodiges.

M. FRANCALEU.

Monsieur le capitoul, vous avez des vertiges.

M. BALIVEAU.

Eh ! c'est vous qui, plutôt que mon neveu cent fois
Mériteriez... Je suis le moins sensé des trois.
Serviteur.

M. FRANCALEU.

Mais encore, entre amis l'on s'explique.
Ne pourroit-on savoir quelle mouche vous pique ?
Quoi ? lorsque nous tenons...

M. BALIVEAU.

Non, nous ne tenons rien,
Puisqu'il faut vous le dire ; et cet homme de bien,
Au mérite de qui vous êtes si sensible,
Est le pendard à qui j'en veux.

M. FRANCALEU.

Est-il possible ?

M. BALIVEAU.

Le voilà. Maintenant, soyez émerveillé

Du jeu de la surprise, où j'ai tantôt brillé.
Si j'eusse vu le diable, elle eût été moins grande.

M. FRANCALEU.

Je vous en offre autant. A présent, je demande
Où vous prenez le mal que vous m'en avez dit.
Un garçon studieux, de probité, d'esprit;
Beau feu, judiciaire; en qui tout se rassemble;
Un phénix, un trésor...

M. BALIVEAU.

Un fou qui vous ressemble.

Allez, vous méritez cette apostrophe-là.
De bonne foi, sied-il, à l'âge où vous voilà,
Fait pour morigéner la jeunesse étourdie,
Que par vous-même au mal elle soit enhardie,
Et que l'écervelé, qui me brave aujourd'hui,
Au lieu d'un adversaire en vous trouve un appui?
Il versifiera donc. Le beau genre de vie!
Ne se rendre fameux qu'à force de folie!
Être, pour ainsi dire, un homme hors des rangs,
Et le jouet titré des petits et des grands.
Examinez les gens du métier qu'il embrasse.
La paresse ou l'orgueil en ont produit la race.
Devant quelques oisifs elle peut triompher;
Mais, en bonne police, on devroit l'étouffer.
Oui. Comment souffre-t-on leurs licences extrêmes?
Que font-ils pour l'état, pour les leurs, pour eux-mêmes?
De la société véritables frelons,
Chacun les y méprise, et craint leurs aiguillons.
Damis eût figuré dans un poste honorable;
Mais ce ne sera plus qu'un gueux, qu'un misérable,

A la perte duquel , en homme infatné ,
Vous aurez eu l'honneur d'avoir contribué.
Félicitez-vous bien ; l'œuvre est très méritoire.

M. FRANCALEU.

Oncle indigne à jamais d'avoir part à la gloire
D'un neveu qui déjà vous a trop honoré !
Savez-vous ce que c'est que tout ce long narré ?
Préjugé populaire , esprit de bourgeoisie ,
De tout temps gendarmé contre la poésie.
Mais apprenez de moi , qu'un ouvrage d'éclat
Anoblit bien autant que le capitoulat.
Apprenez...

M. BALIVEAU.

Apprenez de moi , qu'on ne voit guère
Les honneurs , en ce siècle , accueillir la misère :
Et que la pauvreté , par qui tout s'avilit ,
Fait pour dégrader , rarement anoblit.
Forgez-vous des plaisirs de toutes les espèces.
On fait comme on l'entend , quand on a vos richesses :
Mais lui , que voulez-vous qu'il devienne à la fin ?
Son partage assuré , c'est la soif et la faim.
Et d'un œil satisfait on veut que je le voie ?
Soit. A vos visions je l'abandonne en proie.
Il peut se reposer de ses nobles destins ,
Sur ceux qui , dites-vous , se l'arrachent des mains.
Qu'il périsse ; il est libre. Adieu.

M. FRANCALEU.

Je vous arrête ,
En véritable ami , dont la réplique est prête ;
Et vais vous faire voir , avec précision ,

Que nous ne sommes pas des gens à vision.
Si j'admire en Damis un don qui vous irrite,
Votre chagrin me touche, autant que son mérite;
Afin donc que son sort ne vous alarme plus,
Je lui donne ma fille avec cent mille écus.

M. BALIVEAU.

Qu'entends-je?

M. FRANCALEU.

Assurément, c'est n'être pas à plaindre;
Car elle a de l'esprit, est belle, faite à peindre.
Holà! quelqu'un? Vous-même en jugerez ainsi.

(au laquais.)

Que l'on cherche Lucile, et qu'elle vienne ici.

(à part.)

Aussi bien elle hésite, et rien ne se décide.

(à M. Baliveau.)

Qu'est-ce? Vous mollissez? Votre front se déride?
Vous paraissez ému?

M. BALIVEAU.

Je le suis en effet.

Vous êtes un ami bien rare et bien parfait!

Un procédé si noble est-il imaginable?

Ne me trouvez donc pas, au fond, si condamnable.

Nous perçons l'avenir, ainsi que nous pouvons,

Et sur le train des mœurs du siècle où nous vivons.

Quand à faire des vers un jeune esprit s'adonne,

Même en l'applaudissant, je vois qu'on l'abandonne

Damis de ce côté se porte avec chaleur,

Et je ne lui pouvois pardonner son malheur;

Mais dès que d'un tel choix votre bonté l'honore...

SCÈNE V.

M. BALIVEAU, M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU, à *Damis*.

Venez, venez, monsieur. Une autre fois encore

Vous serez à la cour notre solliciteur.

Vous vous flattiez, ce soir, de contenter monsieur.

DAMIS, à *M. Baliveau*.

M'avez-vous trahi?

M. BALIVEAU.

Non. Qu'entre nous tout s'oublie,

Damis. Voici quelqu'un qui nous réconcilie;

Qui signale à tel point son amitié pour nous,

Qu'il s'acquiète à jamais les droits que j'eus sur vous.

Monsieur vous fait l'honneur de vous choisir pour gendre.

(*voyant Damis interdit.*)

Ainsi que moi, la chose a lieu de vous surprendre;

Car de quelques talents que vous fussiez pourvu,

Nous n'osions espérer ce bonheur imprévu.

Mais la joie auroit dû, suspendant sa puissance,

Avoir déjà fait place à la reconnoissance.

Tombez donc aux genoux de votre bienfaiteur.

DAMIS, d'un air embarrassé.

Mon oncle...

M. BALIVEAU.

Eh bien?

DAMIS.

Je suis...

M. FRANCALEU.

Quoi?

DAMIS.

L'humble adorateur

Des graces, de l'esprit, des vertus de Lucile;
Mais de tant de bontés l'excès m'est inutile.
Rien ne doit l'emporter sur la foi des serments;
Et j'ai pris, en un mot, d'autres engagements.

M. FRANCALEU.

Ah!

M. BALIVEAU.

Le voila cet homme au-dessus du vulgaire,
Dont vous vantiez l'esprit et la judiciaire;
Qui, tout-à-l'heure, étoit un phénix, un trésor.
Eh bien! de ces beaux noms le nommez-vous encor?
Va, maudit soit l'instant où mon malheureux frère
M'embarrassa d'un monstre, en devenant ton père!

SCÈNE VI.

M. FRANCALEU, DAMIS.

M. FRANCALEU.

Monsieur, la poésie a ses licences : mais
Celle-ci passe un peu les bornes que j'y mets;
Et votre oncle, entre nous, n'a pas tort de se plaindre.

DAMIS.

Les inclinations ne sauroient se contraindre.
Je suis fâché de voir mon oncle mécontent;
Mais vous-même, à ma place, en auriez fait autant;

Car je vous ai surpris, louant celle que j'aime,
A la louer en homme épris plus que moi-même,
Et dont le sentiment sur le mien renchérit.

M. FRANCALEU.

Comment ! La connoîtrois-je ?

DAMIS.

Oui ; du moins son esprit.

Grace à l'heureux talent dont l'orna la nature,
Il est connu par-tout où se lit le Mercure.
C'est là que sous les yeux de nos lecteurs jaloux,
L'amour, entre elle et moi, forma des nœuds si doux.

M. FRANCALEU.

Quoi ! ce seroit?... Quoi !... C'est... la muse originale,
Qui de ses impromptus tous les mois nous régale ?

DAMIS.

Je ne m'en cache plus.

M. FRANCALEU.

Ce bel esprit sans pair ?

DAMIS.

Eh ! oui.

M. FRANCALEU.

Mériadec de Kersic?... De Quimper?...

DAMIS.

En Bretagne : elle-même. Il faut être équitable.
Avouez maintenant, rien est-il plus sortable ?

M. FRANCALEU.

Embrassez-moi.

DAMIS.

De quoi riez-vous donc si haut ?

M. FRANCALEU.

Du pauvre oncle, qui s'est effarouché trop tôt;
Mais nous l'apaiserons; rien n'est gâté.

DAMIS.

Sans doute.

Il sortira d'erreur, pour peu qu'il nous écoute.

M. FRANCALEU.

Oh! c'est vous qui, pour peu que vous nous écoutiez,
Laisseriez, s'il vous plait, l'erreur où vous étiez.

DAMIS.

Quelle erreur? Qu'insinue un pareil verbiage?

M. FRANCALEU.

Que vous comptez en vain faire ce mariage.

DAMIS.

Ah! vous aurez beau dire.

M. FRANCALEU.

Et vous, beau protester.

DAMIS.

Je l'ai mis dans ma tête.

M. FRANCALEU.

Il faudra l'en ôter.

DAMIS.

Parbleu non!

M. FRANCALEU.

Parbleu si! parions.

DAMIS.

Bagatelle!

M. FRANCALEU.

La personne pourroit, par exemple, être telle...

DAMIS.

Telle qu'il vous plaira : suffit qu'elle ait un nom.

M. FRANCALEU.

Mais laissez dire un mot, et vous verrez que non.

DAMIS.

Rien ! rien !

M. FRANCALEU.

Sans la chercher si loin...

DAMIS.

J'irais à Rome.

M. FRANCALEU.

Quoi faire ?

DAMIS.

J'ai promis ; j'épouserai.

M. FRANCALEU.

Quel homme !

DAMIS.

Et tout en vous quittant j'y vais tout disposer.

M. FRANCALEU.

Oh ! disposez-vous donc, monsieur, à m'épouser ;
A m'épouser, vous dis-je. Oui, moi, moi : c'est moi-même,
Qui suis le bel objet de votre amour extrême.

DAMIS.

Vous ne plaisantez point ?

M. FRANCALEU.

Non ; mais en vérité,
J'ai bien, à vos dépens, jusqu'ici plaisanté ;
Quand, sous le masque heureux qui vous donnoit le change,
Je vous faisois chanter des vers à ma louange.
Voilà de vos arrêts, messieurs les gens de goût !

L'ouvrage est peu de chose, et le seul nom fait tout.
 Oh ça ! laissons donc là ce burlesque hyménée.
 Je vous remets la foi que vous m'aviez donnée.
 Ne songeons désormais qu'à vous dédommager
 De la faute où ce jeu vient de vous engager.
 Je vous fais perdre un oncle, et je dois vous le rendre.
 Pour cela je persiste à vous nommer mon gendre.
 Ma fille, en cas pareil, me vaudra bien, je croi,
 Et n'est pas un parti moins sortable que moi.
 Tenez, lui pourriez-vous refuser quelque estime ?

DAMIS, *bas*.

Ah ! Lisette la suit : malheur à l'anonyme !

SCÈNE VII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE, LISETTE.

M. FRANCALEU.

Mignonne, venez-ça ; vous voyez devant vous
 Celui dont j'ai fait choix pour être votre époux,
 Ses talents...

LISETTE.

Ses talents ? C'est où je vous arrête...

M. FRANCALEU.

Qu'on se taise.

LISETTE.

Apprenez...

M. FRANCALEU.

Ne me romps pas la tête,
 Coquine ! tu crois donc que je sois à sentir

Que, tout le jour ici, tu n'as fait que mentir?

DAMIS, *bas*, à M. Francaleu.

Faites qu'elle nous laisse un moment; et pour cause.

M. FRANCALEU.

Va-t'en.

LISETTE.

Qu'auparavant je vous dise une chose.

M. FRANCALEU.

Je ne veux rien entendre.

LISETTE.

Et moi, je veux parler.

Tenez, voilà l'auteur que l'on vient de siffler.

DAMIS.

Maintenant elle peut rester.

M. FRANCALEU.

L'impertinente!

DAMIS.

A dit vrai.

LISETTE, à l'oreille de Lucile.

Tenez bon; je vais chercher Dorante.

(*Elle sort.*)

SCÈNE VIII.

M. FRANCALEU, DAMIS, LUCILE.

M. FRANCALEU.

Elle a dit vrai?

DAMIS.

Très vrai.

M. FRANCALEU.

La nouvelle, en ce cas ,
M'étonne bien un peu, mais ue me change pas.
Non, je ne rabats rien de ma première estime :
Loin de là, votre chute est si peu légitime,
Fait voir tant de rivaux déchaînés contre vous,
Qu'elle prouve combien vous les surpassez tous.
Et ma fille n'est pas non plus si mal habile...

LUCILE.

Mon père...

DAMIS.

Permettez, belle et jeune Lucile...

LUCILE.

Permettez-moi, monsieur, vous-même, de parler.
Mon père, il n'est plus temps de rien dissimuler.
D'un père, je le sais, l'autorité suprême
Indique ce qu'il faut qu'on haïsse ou qu'on aime ;
Mais de ce droit jamais vous ne fûtes jaloux.
Aujourd'hui même encor vous vouliez, disiez-vous,
Que par mon propre choix je me rendisse heureuse ;
Vous vous en étiez fait une loi généreuse ;
Et c'est ainsi qu'un père est toujours adoré,
Et que, moins il est craint, plus il est révééré.
Vous m'avez ordonné sur-tout d'être sincère,
Et d'oser là-dessus m'expliquer sans mystère.
Mon devoir le veut donc, ainsi que mon repos.

M. FRANCALEU.

(*bas.*)

Au fait. J'augure mal de cet avant-propos.

LUCILE.

Parmi les jeunes gens que ce lieu-ci rassemble...

M. FRANCALEU.

Ah ! fort bien.

LUCILE.

Rassurez votre fille qui tremble ,
Et qui n'ose qu'à peine embrasser vos genoux.

M. FRANCALEU.

Vous penchiez pour quelqu'un ? J'en suis fâché pour vous.
Pourquoi tardiez-vous tant à me le venir dire ?

LUCILE.

C'est que celui vers qui ce doux penchant m'attire ,
Est le seul justement que vous aviez exclus.

M. FRANCALEU.

Quoi ? Quand j'ai mes raisons...

LUCILE.

Vous ne les avez plus.

Son cœur, à mon égard, étoit selon le vôtre.

Vous craigniez qu'il ne fût dans les liens d'une autre ;

Et jamais un soupçon ne fut si mal fondé.

Il m'adore : et de moi, près de vous secondé...

Ah ! je lis mon arrêt sur votre front sévère !

Eh bien ! j'ai mérité toute votre colère ;

Je n'ai pas, contre moi, fait d'assez grands efforts :

Mais est-ce donc avoir mérité mille morts ?

Car enfin, c'est à quoi je serois condamnée ,

S'il falloit à tout autre unir ma destinée.

Non, vous n'userez pas de tout votre pouvoir,

Mon père ! accordons mieux mon cœur et mon devoir.

Arrachez-moi du monde, à qui j'étois rendue.

Hélas , il u'a brillé qu'un instant à ma vue !
Je fermerai les yeux sur ce qu'il a d'attraits.
Puisse le ciel m'y rendre insensible à jamais !

M. FRANCALEU.

La sotte chose en nous que l'amour paternelle !
Ne suis-je pas déjà prêt à pleurer comme elle ?

DAMIS.

Eh ! laissez-vous aller à ce doux mouvement ,
Monsieur ; ayez pitié d'elle et de son amant.
Je ne vous rejoignois , après ma lettre lue ,
Que pour servir Dorante , à qui Lucile est due.
Laissez là ma fortune ; et ne songez qu'à lui.

M. FRANCALEU.

Votre ennemi mortel , qui vouloit aujourd'hui...

DAMIS.

Souffrez que ma vengeance à cela se termine.

M. FRANCALEU.

Mais c'est le fils d'un homme ardent à ma ruine

DAMIS , *lui remettant une lettre ouverte.*

Non : voilà qui met fin à vos inimitiés.

SCÈNE IX.

DORANTE, M. FRANCALEU, DAMIS,
LUCILE.

DORANTE , *se jetant aux genoux de M. Francaleu.*
Écoutez-moi , monsieur , ou je meurs à vos pieds ,
Après avoir percé le cœur de ce perfide.
Il est temps que je rompe un silence timide.

J'adore votre fille. Arbitre de mon sort,
 Vous tenez en vos mains et ma vie et ma mort.
 Prononcez, et souffrez cependant que j'espère.
 Un malheureux procès vous brouille avec mon père.
 Mais vous fûtes amis : il m'aime tendrement ;
 Le procès finiroit par son désistement.
 Je cours donc me jeter à ses pieds comme aux vôtres ,
 Faire à vos intérêts immoler tous les nôtres ,
 Vous réunir tous deux , tous deux vous émouvoir ,
 Ou me laisser aller à tout mon désespoir.

(à *Damis.*)

D'une ou d'autre façon tu n'auras pas la gloire ,
 Traître , de couronner la méchanceté noire
 Qui croit avoir ici disposé tout pour toi ,
 Et qui t'a fait écrire , à Paris , contre moi.

DAMIS.

Enfin l'on s'entendra malgré votre colère.
 J'ai véritablement écrit à votre père ,
 Dorante ; mais je crois avoir fait ce qu'il faut.

(montrant *M. Francaleu.*)

Monsieur tient la réponse, et peut lire tout haut.

M. FRANCALEU *lit.*

« Aux traits dont vous peignez la charmaute Lucile ,
 « Je ne suis pas surpris de l'amour de mon fils.
 « Par son médiateur il est des mieux servis ;
 « Et vous plaidez sa cause en orateur habile.
 « La rigueur, il est vrai, seroit très inutile ;
 « Et je défère à vos avis.
 « Reste à lui faire avoir cette beauté qu'il aime.
 « Il n'aura que trop mon aveu.

« Celui de monsieur Francaleu

« Puisse-t-il s'obtenir de même !

« Parlez, pressez, priez. Je desiré , à l'excès ,

« Que sa fille aujourd'hui termine nos procès ;

« Et que le don d'un fils qu'un tel ami protège ,

« Entre nous deux renouvelle à jamais

« La vieille amitié de college.

« MÉTROPHILE. »

(à Dorante.)

Maîtresse, amis, parents, puisque tout est pour vous,
Aimez donc bien Lucile, et soyez son époux.

DORANTE.

(baisant la lettre.) (à Lucile.)

Ah, monsieur ! O mon père ! Enfin je vous possède.

DAMIS.

Sans en moins estimer l'ami qui vous la cède ?

DORANTE.

Cher Damis ! vous devez en effet m'en vouloir ;
Et vous voyez un homme...

DAMIS.

Heureux.

DORANTE.

Au désespoir.

Je suis un monstre.

DAMIS.

Non ; mais, en termes honnêtes,
Amoureux et Français, voilà ce que vous êtes.

DORANTE.

Un furieux, qui plein d'un ridicule effroi,

2866 4

PQ

Duvaure, Jacques

1981

Chefs-d'oeuvre

D88

dramatiques de Du Vaur

1824

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
